

*ANTOINETTE
DE BEUCAIRE*

POÉSIES PROVENÇALES



Beucaire 1840 - 1865

Quand li pople s'envan ount en degun lou saup,
Emé l'aflat de Diéu, à la fâci dóu mounde,
Canten lou païs prouvençau!

Théodore AUBANEL

AVANT-PROPOS

Il a fallu faire de longues et patientes recherches pour retrouver la trace de la poétesse Marie-Antoinette Rivière, plus connue sous le nom d'Antoinette de Beaucaire par lequel elle a signé ses vers.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont orienté ou facilité mes travaux et en particulier M. Jean Boutière, Professeur de provençal à la Sorbonne, les Conservateurs et les employés des Bibliothèques à Aix-en-Provence (la Méjanes et *l'Arbaudenco*), à Avignon (la Calvet et le Palais du Roure), à Carpentras, à Nîmes et à Marseille et ceux des Archives Départementales du Vaucluse et du Gard.

J'exprime tout spécialement ma reconnaissance aux Directeurs de la propriété littéraire de Mistral, MM. Frédéric Mistral Neveu et Elie Tramier qui m'ont autorisée à consulter la collection de lettres du Museon Frederi Mistral à Maillane et à en publier ce qui concernait le sujet de cet ouvrage.

Mes pensées de profonde gratitude vont aussi à mes amis provençaux MM. R. Jouveau et J. Péliissier d'Aix-en-Provence qui ont bien voulu revoir ma traduction des poésies et qui constateront, je l'espère, combien j'ai profité de leurs judicieuses remarques.

L'ACTIVITE LITTERAIRE DES FEMMES

DANS LA RENAISSANCE PROVENÇALE DU XIX^e SIECLE

REINE GARDE - MARIE-AZALAIS MARTIN - ROSE-ANAIS GRAS

Six cents ans environ séparent les auteurs féminins du provençal moderne de leurs devancières, les trobairitz du Moyen Age. Nous savons que pendant ce long intervalle la langue n'est pas morte elle continue à être parlée, surtout dans les milieux campagnards. Elle continue même à être écrite: ce sont surtout les pièces de théâtre

populaires qui en conservent la tradition. Cependant, parmi les écrivains peu nombreux on ne relève pas un seul nom de femme.

Aussi s'explique-t-on la joie du groupe des jeunes enthousiastes, dont Mistral, Roumanille et Aubanel, qui s'adonnent à la restauration de leur langue maternelle, quand ils constatent, dès le début de leurs tentatives, que les femmes apportent leur collaboration. C'est ainsi que dans *Li Prouvençalo* (1), en 1852, on trouve déjà, datée de Toulon, le 29 septembre 1851, une poésie intitulée *L'adiou dóu cassaire a la bastido* (L'adieu du chasseur à la ferme) de la main de Mlle Léonide Constans de Lavalette (2).

Quelques années plus tard, quand J.-B. Gaut publiera dans *Lou Roumavagi deis Troubaires* (Le pèlerinage des Troubadours) (3) toutes les poésies qui avaient été inscrites pour la séance publique du Congrès des poètes provençaux à Aix-en-Provence (dimanche 21 août 1853), ou qui y étaient lues, les poétesses y figureront au nombre de quatre: Reine Garde, dont je parlerai tantôt, Hortense Rolland (4), qui plus tard devenue journaliste à Paris, oubliera la langue de son enfance et n'écrira qu'en français, Léonide Constans déjà nommée et Ange Grapoulier dont *Li fianço de Margarido* (*Les fiançailles de Marguerite*) seront, autant que je sache, les seuls vers qu'elle ait écrits.

(1) Pour éviter les notes inutiles je renvoie le lecteur une fois pour toutes à l'index alphabétique des principaux auteurs et ouvrages consultés. Les notes ne se rapportent qu'à ceux qui sont incidemment cités dans le livre.

(2) C'était la fille du premier professeur de provençal à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence.

(3) Ce recueil devait avoir une suite sous le titre *La Soupado* (le Souper): il n'a jamais paru.

(4) *L'Arbaudenco* (la bibliothèque du musée Arbaud) à Aix-en-Provence possède une lettre de Mistral à Gaut du 7 août 1853 où il demande l'adresse de Hortense Rolland, qui lui a envoyé son roman: *Marguerite Lambert* et qu'il veut remercier.

Pour tous les poètes et prosateurs ou qui se sentaient tels — et Dieu sait s'il y en a dans le Midi de la France — la parution du premier *Armana provençau* au début de l'année 1855 constitue un événement dont on ne saurait assez dire l'importance. Écrit pour le peuple, c'est-à-dire non seulement pour les pâtres et les gens des mas comme dira plus tard Mistral à propos de *Mireille*, mais aussi pour les habitants des villes, grandes et petites, il est lu aussitôt en milliers d'exemplaires, lu et commenté dans tous les foyers, par les érudits et les moins instruits, par les maîtres et les ouvriers, par les hommes, par les femmes. Il reste le compagnon fidèle de toute une année, le conseiller par excellence en matière linguistique, amuseur aussi à ses heures.

Jusqu'à 1860 pas un seul nom de femme ne figure parmi les auteurs de *l'Armana*. Cela ne veut pas dire qu'elles n'écrivent pas; c'est sûrement par modestie qu'elles n'osent pas encore présenter leurs pièces. Voici par exemple ce qu'écrit Reine Garde au poète Pierre Bellot (1), à qui elle dédie ses poésies provençales qu'elle ne publiera qu'en 1861:

Aix, le 18 août 1852.

À Moussu P. Bellot

Monsieur,

J'ai eu tant de plaisir de vos vers charmants que, pour vous en convaincre, malgré la difficulté que j'éprouve à faire des vers patois, ne sachant bien parler aucune langue et surtout n'étant dans la Provence que depuis une douzaine d'années, j'ai voulu essayer de faire une petite pièce de vers patois pour vous l'adresser avec toutes ses fautes, car il est impossible que vous n'y en trouviez pas un grand nombre, mais je compte sur votre indulgence...

Agréez, Monsieur, avec les prémices de mes vers patois, les salutations amicales de votre très-humble servante,

Reine Garde.

(1) Poète marseillais très connu à l'époque, éditeur du journal provençal *Lou Tambourinaire e lou Menestrel* auquel collaboraient plusieurs poètes e.a. Roumanille.

En effet, dans la poésie qui suit et qui chante les louanges de Bellot, l'orthographe est des plus fantaisistes, un curieux mélange où domine la graphie du dialecte d'Aix. On comprend donc que Bellot, en lui répondant, lui demande pourquoi elle ne continue pas à écrire en français au lieu de s'exercer en patois et il finit:

Reno Gardo, seriet dooumagi

Que mudesses ta vouax per faire un laid ramagi

Tu qu'as un tant poulit goousier.

La poétesse, sentant son incapacité à faire mieux, a suivi ce conseil et n'a jamais osé envoyer des vers à l'*Armana*. Elle s'est contentée de réunir ses quelques poésies provençales à la fin de son recueil de poésies françaises: *Nouvelles poésies de Reine Garde avec une notice de Charles Nisard* (1). C'est la dernière publiée de ses œuvres poétiques. Bien qu'elle ne se soit jamais ralliée au Félibrige, dont elle a pourtant suivi le développement avec intérêt, on verra que, pour une autre raison, son nom restera intimement lié à l'histoire du renouveau provençal.

En 1847 parurent à Aix les *Essais poétiques* de Reine Garde, couturière à Aix-en-Provence, son premier livre. Dans la deuxième édition, publiée en 1851 chez Gamier à Paris, se trouve une notice biographique et littéraire sur l'auteur d'une main inconnue, très vraisemblablement d'un de ses protecteurs à Aix.

(1) Nîmes, Paris, Giraud 1861.

Mais — fait surprenant et qui mérite toute notre attention — la préface est écrite par Lamartine. Pourquoi le célèbre auteur s'est-il chargé d'introduire auprès du public l'ouvrage de l'humble Aixoise, dont la valeur littéraire est discutable? Pour comprendre ce geste il faut rappeler d'abord quelques faits de la vie de Reine Garde. Elle est née à Nîmes vers 1810. On ne connaît pas exactement la date, ni d'ailleurs celle de sa mort qu'on doit placer après 1881, dans la même ville. Abandonnée dès sa naissance par ses parents qui n'étaient pas mariés, elle ne connut jamais son père et ne revit sa mère qu'à l'âge de huit ans, dit son biographe anonyme. Elle fut élevée par une vieille voisine pour qui elle garda toute sa vie une reconnaissance émue. Elle ne reçut pas la moindre instruction et fut, très jeune encore, accueillie comme servante dans une famille noble des environs d'Aix, les De Saporta. Profitant de ses heures de loisirs quand, l'hiver, les enfants de la famille sortaient pour aller au bal ou au théâtre, elle lisait tout ce qui lui tombait dans les mains. Un soir *Jocelyn* de Lamartine l'émut et depuis Lamartine devint son poète favori. Elle commença à faire des vers, qui racontent son enfance malheureuse, dont elle se sent attristée plutôt qu'humiliée. Ce sera presque l'unique thème de ses œuvres. Très sensible aux sentiments d'amitié et de confiance, elle dut beaucoup à son maître Gaston de Saporta qui l'encourageait et l'approuvait. Après la mort de Mme de Saporta, elle alla s'installer de nouveau à Nîmes, puis au bout de cinq ans, retourna à Aix qu'elle ne quittera que dans sa vieillesse. Avec l'aide de quelques amis elle ouvrit une mercerie et s'établit comme couturière. Elle eut comme clients toutes les familles riches d'Aix qui l'aidaient aussi à s'instruire en lui prêtant des livres. Il paraît que dès lors, ayant conquis une place honnête dans la société, elle osa plus librement montrer ses vers. En 1846 elle apprit par une amie marseillaise, couturière et poétesse comme elle, que Lamartine, se rendant à Smyrne, s'arrêterait pour quelques jours à Marseille pour y faire une conférence. Prenant son courage à deux mains, elle décida d'aller voir le poète pour lui montrer ses vers.

Nous devons le récit de cette visite mémorable à Lamartine lui-même. Dans une préface de 36 pages à son livre *Geneviève — Histoire d'une servante* (1), dédié à Reine Garde, il raconte comment, lors de sa visite, après lui avoir soumis ses poésies, elle s'est plainte de ce qu'il n'existe pas de livres pour le peuple honnête et qu'on est obligé de choisir entre des niaiseries et des obscénités. Faire de beaux livres pour le peuple, voilà un idéal cher à l'auteur de *Jocelyn*. Reine Garde n'était pas la première à lui en parler: déjà le poète-boulangier de Nîmes, Jean Reboul, et le poète-coiffeur d'Agen, Jasmin, lui avaient suggéré les mêmes idées. Lamartine s'enthousiasme et promet à Reine de faire de son mieux.

Cette longue préface, extraite plus tard par E. Ripert dans sa thèse magistrale, est parfois irritante par le ton. Toutefois Lamartine est sincère — et il a tenu parole — quand il finit ainsi:

— Au moment où elle passait le seuil de la porte du jardin pour monter dans la diligence, je la rappelai et je lui dis: — Reine! Si jamais j'écris un ou deux de ces récits dont vous m'avez donné l'idée, vous me permettrez de vous dédier le premier, n'est-ce pas, votre nom lui portera bonheur!

On a souvent affirmé — et cela nous paraît bien probable — qu'au moment où, treize ans plus tard, un autre enfant du peuple de Provence, paysan lui, je veux dire Mistral, lira à son tour ses vers devant le grand poète, Lamartine a dû se souvenir de l'entretien qu'il avait eu un dimanche de l'été 1846 avec la poétesse aixoise.

Cette démarche, cette ambassade auprès de Lamartine, constitue le seul titre de gloire de Reine Garde et lui a valu la préface dans la réédition de son recueil de vers en 1851, un an après la publication de *Geneviève*.

(1) *Geneviève* avait d'abord paru dans *Le Constitutionnel* du 11 et 13 Juin 1850 et dans *Le Conseiller du peuple* d'août 1850.

Ses poésies, françaises et provençales, ainsi que ses deux romans: *Marie-Rose* et *Hélène* (1), dont le premier est auto-biographique, sont oubliés de nos jours. Elle fut en son temps une célébrité locale et a certainement influencé, ne fût-ce que par son exemple, les poétesse qui sont venues après elle. Elle fut en quelque sorte une félibresse avant la lettre.

Revenons maintenant à l'*Armana* de 1860 où est insérée, pour la première fois depuis son début, une pièce de la main d'une femme: *Madaleno e lou tavan rous* (*Madeleine et la sésie rousse*), datée du 20 octobre 1859 et signée par la félibresso dóu Cauloun. L'auteur qui avait préféré conserver l'anonymat, avait été pressée par *lou felibre de l'Aiet* (2) d'envoyer cette pièce qui n'était pas son premier essai. À l'encontre de Reine Garde, l'auteur fait montre d'une parfaite maîtrise de la langue et de l'orthographe adoptées pour l'*Armana*. Dès sa première publication dans le recueil officiel des félibres elle fut reçue et saluée comme l'une des leurs et elle continuera à publier assez régulièrement. En 1863, sur les instances du même félibre, elle fit un recueil de ses poésies sous le nom de *Lis Amouro de Ribas* (*Les mûres des Rives*) *culido pèr la Felibresso dóu Cauloun* (cueillies par la Félibresse du Caulon) (3). Ce livre, devenu rarissime, fut le premier recueil de vers écrit par une femme en provençal moderne.

(1) *Marie-Rose*, Paris 1858; *Hélène*, Paris 1869.

(2) *Lou felibre de l'Aiet* (le félibre de l'ail) est le nom de plume de J.-B. Martin de Martigues, surnommé Marin le Grec parce qu'étant correcteur d'imprimerie, il s'occupait surtout du grec.

(3) Le Caulon ou Calavon est une petite rivière de la région de Cavaillon, petite ville du Vaucluse où elle habitait. La ville est le centre d'une région de culture de primeurs et de fruits, surtout de melons, ce qui explique aussi le pseudonyme qu'adoptait son père: le Félibre des Melons.

Sous le pseudonyme se cache Marie-Azalaïs Martin, fille du félibre Valère Martin de Cavaillon, savant linguiste, archéologue et numismate, qui s'amusait de temps en temps à publier dans l'*Armana* sous le nom de Félibre des melons.

Dans la préface de son recueil, écrite en une prose élégante et spirituelle, elle explique à une amie du couvent où elle avait été élevée, pourquoi, ayant déjà écrit des vers français, elle s'est tournée au provençal. Elle avait appris cette langue de sa nourrice, paysanne de la région de Cavaillon. Rentrée dans cette petite ville chez ses parents, elle fit scandale pour ne pas pouvoir proférer un seul mot de français. Sa mère, qui était de la famille très aristocratique des Raffélis-Soissan, comme son père, comprenaient, certes, le patois (1), qu'on parlait aux fermiers, mais qu'on se devait de bannir de la maison. Même après les longues armées de pensionnat, la jeune fille en garda toujours la nostalgie. Un jour, son père, pour lui faire plaisir, lui acheta *Li Margarideto* de Roumanille (2) et ensuite l'*Armana*, qui, précisément à cette époque, avait commencé à paraître (1855). Ce fut pour l'enfant une révélation. Cette langue méprisée était donc digne d'avoir ses poètes et ses prosateurs Aussi, quand en février 1859 parut *Mireille* de Mistral, elle décida d'écrire désormais en provençal. On sait la suite de ses efforts qui ont été couronnés aussitôt de la pleine approbation de Mistral. Parmi les notes, à la fin du livre, elle cite avec fierté une lettre de Mistral à qui elle avait adressé une poésie *La Dourgueto* (la petite cruche) pour l'*Armana* de 1862 (3). On voit là que Mistral ne connaît pas encore le vrai nom de la poétesse; celle-ci reçoit cette lettre par l'intermédiaire de M(artin). Elle réussit à rester inconnue jusqu'en 1879 bien qu'elle continuât à publier e.a. dans l'*Almanach du Sonnet*.

(1) Je me suis servie à plusieurs reprises de ce terme employé toujours dans le Midi par le peuple pour indiquer le provençal. Le terme a cependant perdu le sens péjoratif qu'il avait au XIXe siècle.

(2) Avignon 1847.

(3) *Gènto Felibresso*.

Noun siéu estouna que la santo Vierge ague mès la man à vosto dourgueto. Aquesto es proun poulido pèr acò, e faudrié èstre bèn avugle pèr pas recounèisse à la gràci di countour, à la finesso de l'obro, lou gàubi d'uno man divine. L'Armana prouvençau la pousara dins soun eiguié, e li felibre ie bèuran à la gargato. Poudés peréu ie dire à M... qu'a toujour sa placeto au fougàu dóu felibrige. Urous siéu, Madamisello, de pousqué vous afourti que la lengo de Prouvenço se tèn pèr ounourado mai que mai de vosto bono ajudo e de vosto bello còumpagno; e vous demando eiçò: que vous maucourès pas dins lou mestié de terraièro, car trop bèn vous isto de tourneja li dourgueto. Vous salude bèn de cor; tenés-vous siavo e gaiardeto.

Voste mai que mai devot,

F. Mistral.

Maillane (B.-du-Rh.) 23 d'Avoust 1861.

Née en 1844, elle épousa en 1868 le comte Philippe (Félix) d'Arbaud dont elle eut une fille, Berthe, et un fils, Joseph, le futur poète de la Camargue (1). Après son mariage, Mme d'Arbaud s'est consacrée surtout à l'éducation de ses enfants, à la musique et aux œuvres pieuses. Elle a certainement beaucoup influencé la formation et la vocation poétique de son fils et elle a eu le bonheur d'assister à l'éclosion de ses

dons de poète. Vivant retirée dans sa villa St-Joseph à Meyrargues, aujourd'hui appelée la petite Bastide, elle composa des mélodies à l'intention des élèves d'un pensionnat.

Elle mourut en 1917.

Elle a laissé un album (2) où elle avait inscrit tous les vers, faits après la publication de son livre. La plupart ont été écrits pour l'intimité des Fêtes de sa famille. Des quatre poésies provençales qui y figurent, deux ont reçu un prix: *Elegio sus la mort de ma tourtouro* (Élégie sur la mort de ma tourterelle) couronnée aux Jeux Floraux d'Aix-en-Provence (13 juin 1886) et un autre élégie *l'Anello d'or (l'Anneau d'or)* qui a obtenu le premier prix aux Jeux Floraux de Digne (10 mars 1888). La dernière a retenu tout spécialement mon attention parce qu'elle porte en épigraphe quatre vers d'Antoinette de Beaucaire et qu'elle raconte sous une forme plus ou moins cachée, l'émouvante histoire de la courte vie de cette poétesse. De même, dans une petite pièce de circonstance faite à l'occasion du mariage de son amie Mario Monné avec M. Leydet, elle commente un vers d'Antounieto, mis en épigraphe. Pourtant les deux poétesses ne se sont jamais rencontrées ainsi qu'on peut le lire dans son élégie dans *lou Dòu d'Antounieto (le Deuil d'Antoinette)* (1), mais Mme d'Arbaud a pieusement conservé le souvenir de la jeune morte, dont le portrait, envoyé et dédié par Louis Roumieux, se trouve toujours dans la collection de photos de sa belle-fille Mme Yvonne d'Arbaud.

(1) 1874-1950.

(2) Grâce à l'amabilité de sa belle-fille Mme Yvonne d'Arbaud, d'Aix-en-Provence, j'ai pu consulter cet album.

Le dernier nom qu'il faut mentionner quand on parle des premières félibresses du temps de Mistral avant d'en arriver à Antoinette de Beaucaire (Antounieto), est celui de la femme de Joseph Roumanille: Rose-Anaïs Gras.

Aux mêmes Jeux Floraux d'Apt où la felibresso dóu Cauloun reçut une première mention honorable pour son *Aubade à sainte Anne*, c'est à Rose-Anaïs Gras que revint l'honneur d'être couronnée de la Joie de la Violette pour son *Cantique en l'honneur de sainte Anne*; la pièce fut placée l'année après dans l'Armona de 1863. Par la suite elle a publié seulement des vers dans l'*Armana* et dans l'*Almanach du Sonnet* ainsi qu'une élégie dans *lou Dòu d'Antounieto* (2), en tout seize poésies qui n'ont jamais été réunies en recueil. La Bibliothèque Calvet à Avignon possède cependant un manuscrit du Docteur Pansier, oculiste à Avignon (3), contenant une biographie complète de Rose-A. Roumanille-Gras, apparemment destinée à être publiée comme introduction à un recueil de ses poésies. Pour une raison que nous ne connaissons pas, on a dû renoncer à la publication. Pansier a écrit lui-même à ce propos qu'il ignorait si c'était par crainte de la mévente qu'on ne lui a pas permis d'éditer ce livre ou parce qu'on n'aimait pas son incursion dans le Félibrige, dont il a dit beaucoup de mal dans les journaux d'Avignon.

(1) Voir p. 216.

(2) Voir p. 206.

(3) Pierre Pansier, Docteur en médecine et oculiste, 1864-1934.

Rose Roumanille était certainement moins douée que Mme d'Arbaud; d'autre part il est sûr que quelques-uns de ses vers ont été corrigés par son mari. Ayant épousé Roumanille en 1863, elle prit une part très active aux faits et gestes du Félibrige. Elle assistait à toutes les réunions et secondait son mari dans la gérance de la librairie et de la maison d'édition, dont l'*Armana* était une préoccupation annuellement renouvelée. Après la mort de Roumanille, survenue en 1891 à l'âge de 73 ans, c'est elle qui continuera seule les affaires. Elle était beaucoup plus jeune que lui: née à Mallemort (Vaucluse) en 1841, elle fut veuve à 50 ans et ne mourut qu'en 1920.

Ces quelques lignes doivent suffire pour le moment. Elles montrent que la littérature féminine a eu sa lente préparation comme celle des félibres. Dans sa thèse Ripert a exposé comment trois tendances convergent à l'éclosion de la littérature félibréenne: le mouvement savant, dont il faut retenir surtout le nom de Diez, le mouvement ouvrier et socialiste, qui donne naissance à une poésie sociale vers le milieu du XIXe siècle, et le mouvement dialectal, dont les adhérents luttent contre le mépris que manifeste le gouvernement central pour la langue de Provence. Reine Garde se rattache aux poètes-ouvriers comme Reboul, le boulanger de Nîmes et Jasmin, le coiffeur-perruquier d'Agen; Mme d'Arbaud et Rose-A. Roumanille, bien qu'elles proviennent de milieux sociaux différents, vont de pair avec les jeunes Provençaux qui réclament hautement la restauration de leur langue maternelle et qui, à cette intention, fondent le Félibrige. Toutes proportions gardées, on peut affirmer que la poésie féminine a trouvé son apogée, du moins pour la première période du Félibrige, avec Antoinette de Beaucaire, qui va nous occuper tantôt, tout comme *Mireille* de Mistral a été le couronnement des tentatives des premiers écrivains en provençal moderne.

Les historiens de la littérature provençale n'ont cependant pas fait grand cas de l'apport féminin. On trouvera dans l'index la plupart des livres et articles qu'on peut consulter à cet égard.

Pour le Moyen Age il faut toujours se reporter au livre de Schultz: *Die provenzalischen Dichterinnen*, la seule étude d'ensemble, qui date déjà de 1888, n'a jamais été traduite en français et qui aurait besoin d'être mise à jour.

Pour les poétesses modernes on ne dispose que du livre de Vérán, *Les poétesses provençales du Moyen Age et de nos jours* (1946), qui est plutôt une anthologie. Pour la période qui nous occupe il est loin d'être complet, ne mentionnant que Mme d'Arbaud, dont il ne cite aucune pièce et Antoinette de Beaucaire qui y figure avec 4 poésies. Il s'étend davantage sur les poétesses du XXe siècle.

Dans l'introduction à son livre Vérán constate:

— Ceci est un livre nouveau. C'est la première fois qu'en France on aura consacré une étude d'ensemble que nous oserons qualifier d'importante aux poétesses

provençales du Moyen Age, qui méritent, et pleinement, de figurer avec honneur, on ne peut dire dans la littérature française, mais dans la littérature de la France...

et un peu plus loin:

—... Mais c'est encore la première fois qu'on fera connaître au grand public français ces poétesses modernes qui n'étaient connues jusqu'ici, plus ou moins, et plutôt moins que plus, que d'un public assez restreint...

Toutefois pour celles-ci l'ouvrage ne constitue par le premier effort pour établir un tableau d'ensemble. En 1895 notamment, la Société des Félibres de Paris a mis au concours le sujet: *L'activité littéraire des femmes dans la renaissance de provençale du XIX siècle* et a couronné par la suite un manuscrit de Henri-Paul Bigot, alors répétiteur à Aix-en-Provence, précédemment à Carpentras, en lui décernant le prix du Ministère de l'Education Nationale. Dans l'organe des Félibres de Paris, *Lou Viro-Soulèu (le Tournesol)*, juillet-août 1895 p. 64 on lit: Le Félibrige de Paris, a reçu un manuscrit intitulé: *Les Félibresses. Etude sur l'action littéraire des femmes dans le Félibrige. 1855-1895.*

L'auteur: Paul-Henri Bigot, répétiteur au lycée d'Aix.

En épigraphe ce quatrain de Roumieux:

*À vous moun brinde, o Felibresso,
Genti rèino di Cort d'amour,
Maire sorre, mouié mestresso,
À vosti pèd saren toujours!*

(A vous mon toast, ô Félibresses, — Charmantes reines des Cours d'amour, — Mères, sœurs, épouses, maîtresses, — À vos pieds nous serons toujours!)

Suit un long commentaire dont je cite ceci:

— Son envoi que nous avons récompensé, est un tableau intéressant et complet de la littérature féminine dans le Félibrige, depuis sa fondation et même antérieurement. M. Bigot a poussé loin ses recherches en même temps qu'il remontait aux sources, il fouillait dans les racines. Il en a rapporté un bouquet choisi, attrayant, une véritable Anthologie...

... Aussi celles qui ont été des félibresses militantes avant la lettre, comme Reine Garde, la célèbre couturière de Nîmes, jusqu'à la dernière en date...

... A chaque nom sont joints une notice biographique et des extraits choisis, caractérisant le talent...

Le critique, Jules Troubat, finit son commentaire élogieux en disant que ce petit livre serait bientôt classique dans la littérature méridionale.

De son côté Gaston Jourdanne dans son *Histoire du Félibrige 1854-1896*, qui embrasse donc la même période, en parle aussi et conclut:

M. Henri Bigot a obtenu le prix son travail qu'on dit très complet, serait d'un grand intérêt s'il était publié.

Il apparaît clairement de cette phrase que Jourdanne, écrivant en 1897, n'a pas vu le manuscrit, qui, certainement par le manque des fonds nécessaires, n'a jamais été imprimé. Aussi ne doit-on pas s'étonner que, une soixantaine d'année après, je ne suis pas parvenue à retrouver ce manuscrit qui, si l'on n'a pas à déplorer sa perte définitive, dort sans doute dans quelque bibliothèque privée. C'est d'autant plus regrettable, que l'auteur, fils du Bigot de Nîmes, le fabuliste bien connu, pouvait disposer encore de documents qui, de nos jours, se sont égarés pour toujours. Tout jeune homme, il a déjà manifesté, dans une lettre ardente, adressée à Anselme Mathieu (1), son enthousiasme pour la cause provençale et son admiration pour Mathieu à qui il soumet quelques poésies.

(1) Calvet Ms. 5153 f. 27, lettre du 15 avril 1880.

Si quelqu'un à l'heure actuelle, voulait refaire le même travail, il se heurterait à plusieurs obstacles difficilement surmontables.

Il y a d'abord le fait que la plupart des vers composés pendant la première période du Félibrige, ont paru dans les petits périodiques du temps, dont les séries complètes ne se retrouvent pas facilement. Si j'excepte l'*Armana Prouvençau*, qui est toujours abordable, c'est encore pour constater avec regret qu'il n'existe pas d'index sur les cent sept années qu'il compte déjà.

Mais il y a plus. Le Félibrige, tout en étant une association littéraire officiellement reconnue, n'a jamais eu un siège social et ne possède pas d'archives, pas plus que ses maintenances.

Enfin, les textes, imprimés pour la plupart à tirage limité, sont devenus extrêmement rares et ne se trouvent pas dans toutes les grandes bibliothèques de France; on s'explique d'ailleurs très bien qu'à une distance de plus de cent ans, il n'en reste souvent que quelques exemplaires, ceux notamment qui sont entrés dans les fonds publics dès leur parution. Mais là encore, que de patience et de ténacité faut-il déployer pour trouver ce dont on a besoin, puisque le répertoire de tous les fonds provençaux, indispensable instrument de travail, nous fait défaut!

Ce qui est dit ici à propos des imprimés, on peut à plus forte raison le soutenir en ce qui concerne les documents personnels, journaux intimes et lettres des différents écrivains. Parfois, au hasard d'une vente, on a pu en sauver quelques bribes. C'est ainsi que les lettres adressées par Mistral à Roumieux, dont on trouvera quelques extraits à la fin de ce livre, ont été acquises par Mme de Croisset, ancienne Reine du Félibrige. Elle en a fait don à M. Frédéric Mistral Neveu, qui les a déposées au Museon Arlaten à Arles. Parfois des chercheurs infatigables comme M. Bruno Durand, ancien conservateur de la Bibliothèque Méjanes à Aix-en-Provence, ont eu la chance de trouver des papiers importants chez un marchand de bric-à-brac. Mais, d'une manière générale, on peut affirmer que de par la négligence des possesseurs qui

n'ont pas donné aux documents qu'ils détenaient les soins requis, beaucoup est perdu pour de bon.

A quoi tendent ces remarques? A soutenir l'opinion que, hélas, un travail d'ensemble comme celui de Henri-Paul Bigot ne me semble plus faisable à l'heure actuelle. Il y faudrait une équipe de chercheurs qui, dépouillant chacun une partie des fonds publics et privés, surtout dans le Midi de la France, pourraient parvenir encore, par un commun effort, à un ouvrage d'ensemble.

A l'exception des trois grands, Mistral, Aubanel et Roumanille (et encore y a-t-il, pour ce dernier, des trous dans la documentation!) ceci vaut pour tous les écrivains mineurs. Et pourtant ces derniers ont joué, soit par leur œuvre, soit par leurs activités de propagande, un rôle des plus importants dans le développement du mouvement provençal.

C'est pourquoi j'ai pensé mieux faire d'essayer de grouper ensemble tout ce que j'ai pu retrouver concernant une seule poétesse du temps de Mistral, la plus regrettée, dit-on. Depuis quelques années la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence publie une Collection de documents pour servir à l'histoire de la renaissance provençale, dont trois tomes ont déjà vu le jour. Avec le présent opuscule je me suis proposé un but semblable. En rééditant le texte, oublié ou presque de la génération actuelle, en y ajoutant une traduction littérale et toutes les lettres, intégrales ou en extraits, échangées encore plusieurs félibres en vue de la publication de l'œuvre posthume d'Antoinette de Beaucaire, j'ai pensé contribuer pour ma modeste part à l'histoire encore assez inconnue de la première période du Félibrige et rendre hommage à une des oubliées de la littérature provençale du XIX siècle.

ANTOINETTE DE BEUCAIRE

SA VIE

SON ENTRÉE DANS LE FELIBRIGE ROUMIEUX ET LA PUBLICATION DE L'ŒUVRE

SA VIE

Le 22 janvier 1840, Pierre Rivière, âgé de 24 ans, accompagné de deux amis, fit, devant Casimir Michel, adjoint à la Mairie de Nîmes (Gard), la déclaration officielle que la veille, à 10 heures du matin, son épouse, Elisabeth Barry, âgée de 22 ans, était accouchée d'une fillette, qui reçut les prénoms de Marie-Antoinette (1). La famille, domiciliée à Nîmes, 8, rue de l'Aspic, ne resta pas longtemps dans cette ville. Quand l'enfant eut trois mois, on alla s'installer à Beaucaire, 17, rue des Prisons (2), où le père fonda une fabrique de limonade.

De l'enfance d'Antoinette rien de particulier à signaler. Elle s'écoula paisiblement dans l'intimité d'une famille unie, dont une grand-mère faisait partie également. L'âge scolaire venu, l'enfant, qui était devenue une fillette gaie, sensible et intelligente, entra dans le pensionnat des Dames de Nevers à Nîmes, où elle reçut l'éducation traditionnelle des jeunes filles bourgeoises de ce temps-là, dont la littérature française et les ouvrages de dames constituaient des éléments essentiels. Il faut rappeler ici que dans de tels établissements il ne pouvait pas être question de parler provençal: il était strictement interdit de se servir du patois.

(1) L'acte de naissance de Marie-Antoinette Rivière se trouve dans les Archives Départementales du Gard, rue des Chassaintes à Nîmes, registre 1840, n° 126.

(2) Voir la seule lettre autographe d'Antoinette Rivière qui nous soit conservée (App. XLVIII p. 322). Elle se trouve à la Calvet Ms. 6015 f. 213 et n'est pas datée. La jeune fille y prie Roumanille de lui envoyer l'Armana de 1863; le contenu prouve que cette demande a été écrite dans la seconde moitié de novembre, elle est classée parmi les lettres de 1863. Il y a donc deux possibilités: ou bien la lettre doit être datée de novembre 1862 (L'Armana paraissait toujours vers la moitié de ce mois) ou bien la lettre est de novembre 1863 et alors la félibresse a voulu demander l'Armana 1864.

Elle eut là une amie, Beaucairoise comme elle et un peu plus jeune, Zoé Germain. Quand, en 1855, à l'âge de 15 ans, Antoinette eut fini ses études, elle revint avec son amie à Beaucaire, ville qu'elle ne quittera plus guère que pour faire des séjours dans la propriété de la famille, Lou Mas di Leco, située à une petite distance de sa maison. La même année ses parents eurent un second enfant, un fils, nommé Pierre, d'une santé encore plus délicate que celle de sa sœur. Il mourut déjà en 1859.

Ce deuil frappa profondément la petite famille et surtout Antoinette. De nouveau enfant unique, elle se rapprocha de plus en plus de son amie Zoé et les deux amies devinrent inséparables. Cette amitié s'étendit aussi à leurs familles.

Toutefois, Mme Germain, la mère de Zoé, était assez méfiante à l'égard du père Rivière. Veuve depuis longtemps et femme très pieuse (comme l'étaient d'ailleurs également les dames Rivière, grand-mère, mère et fille), elle était très consciente de sa responsabilité au sujet de l'éducation de ses enfants, Zoé et Jean-Augustin, appelé Gustave (1). Elle sut à un moment donné que M. Rivière était franc-maçon et même le vénérable de la loge. Ce fait qu'elle avait en horreur, l'amena à éloigner très tôt de son foyer ce fils pour qui elle craignait une influence néfaste. Aussi l'envoya-t-elle après un stage dans le petit Séminaire de Beaucaire, au collège de Saint-Chamond près de Lyon, chez les pères Maristes. Mais comme l'enfant dépérissait dans la sombre région lyonnaise, elle le fit faire sa philosophie à Hyères, au Noviciat des Maristes. Puis, en 1857 — moment décisif dans la vie du garçon — elle le fit entrer au grand séminaire de Nîmes.

(1) Né le 12 février 1839.

La mère savait-elle à cette date que son fils était tombé amoureux d'Antoinette et que la jeune fille répondait de tout cœur à cet amour? Voulait-elle briser cette union qui se préparait sous ses yeux? Ou bien était-ce Gustave lui-même qui, se sentant tout à coup la vocation de la prêtrise, retira sa parole apparemment donnée déjà à Antoinette? Il y a là-dessus différentes opinions. Jules Véran dans son livre *Les poétesses provençales du Moyen Age et de nos jours* (1) dit à ce propos:

— Atteinte déjà par un mal qui ne pardonne guère, elle apprend un jour que celui qu'elle aimait avait décidé de se faire prêtre, et un peu plus loin, à la même page:

— Celle à laquelle dans son cœur il s'était fiancé, il l'avait vu condamnée. Devant l'impossible amour, il avait fui — sur les hauteurs. Or, si l'on tient compte de la chronologie, cette affirmation ne me paraît pas exacte. En 1857 Antoinette, bien que de constitution délicate, comme je l'ai déjà fait remarquer, jouissait toujours d'une bonne santé. Les extraits de son journal intime qui nous sont conservés par Louis Roumieux (2) et ceux que j'ai trouvés dans l'article d'Adrien Peladan (3), montrent indéniablement que c'est au mois de mai 1864 qu'elle fait pour la première fois allusion à son mal. Voici une partie des fragments cités par Peladan:

mai 1864

— Je souffre et je sens que j'ai peu de temps à vous aimer; je veux au moins que cette affection s'épure de plus en plus; je veux que cet amour soit exempt de trouble et de crainte; puis je partirai sans regrets, si je meurs sous votre bénédiction, en emportant la promesse que vous viendrez me rejoindre bientôt. Que feriez-vous sur la terre? Mieux que moi vous connaissez la vie, et vous savez combien rares sont les véritables affections.

(1) P. 229.

(2) Voir la Préface aux *Belugo*, p. 86.

(3) Voir l'article de Peladan, mentionné dans l'index. Comme quelques-uns de ces fragments sont différents de ceux que signale Roumieux, il faut croire qu'il a pu disposer des originaux. Peladan les aura empruntés à Roumieux son ami, qui détenait tous les papiers de la défunte; en 1874 ils n'étaient donc pas encore perdus.

Delphine Roumieux, écrivant la partie de ses mémoires qui concerne l'histoire d'Antoinette quelque trente-cinq ans plus tard, confond aussi les dates. Cependant son récit me semble plus proche de la vérité quand elle dit:

— Zoë tomba malade. Antoinette ne la quitta plus.

Étant constamment dans la famille Germain, Antoinette se prit d'une légitime affection pour Gustave, le frère de Zoë, et Gustave pour Antoinette. Plus ils avancèrent en âge, plus ils s'aimèrent. L'état de Zoë s'aggrava et la jeune fille mourut. Antoinette, désolée, n'en continua pas moins, au contraire, d'aller voir tous les jours Mme Germain, pour la consoler. Mais cette dernière, qui rêvait d'avoir son fils prêtre, prit un prétexte pour l'éloigner, et fit entrer Gustave au Séminaire. Celui-ci eut beaucoup à souffrir de cette séparation et la pauvre Antoinette encore plus. Mme

Germain avait un grand ascendant sur son fils, et lui, malgré sa peine, n'eut pas le courage — ou la volonté — de résister à sa mère. Lorsqu'on annonça à Antoinette le départ de Gustave pour le Séminaire de Nîmes, elle en fut désespérée:

— Non, non, disait-elle, il n'y restera pas il sait ce qu'il m'a promis il sait combien je l'aime, et je sais combien il m'aime! Hélas! Gustave obéit à sa mère, et Antoinette se consuma d'amour. (1)

Je crois donc qu'en effet, Mme Germain a pris l'initiative de faire faire des études théologiques à son fils, supposition qui du reste est confirmée par les événements ultérieurs.

Or, nous savons que Zoë mourut en septembre 1860, trois ans après le départ de Gustave et non avant, ainsi que les mémoires de Delphine le font présumer. Cela nous porte à croire que Zoë avant de mourir a été alitée pendant trois années environ.

(1) Amiel, pp. 65 et 6.

Après le départ de Zoé qui avait partagé toutes ses joies et toutes ses tristesses, qui avait été de tout temps sa confidente et le lien qui l'unissait à Gustave, Antoinette, désemparée, avait perdu ce qui la rattachait encore à la vie. Ce deuil la laissa inconsolable. Bien qu'au plus profond de son cœur elle gardât l'espoir irraisonné que les choses s'arrangeraient pour elle (1), elle sut que le bonheur terrestre ne lui serait pas accordé. Son journal intime, ses lettres et surtout ses poésies nous la révèlent lasse de vivre, mélancolique et triste. Parfois une subite lueur d'espoir jaillit momentanément de ses vers; elle semble alors se révolter contre l'injustice du destin, mais de plus en plus on la voit gagnée par la résignation et le renoncement, s'en remettant à Dieu et ne demandant que la mort.

Dans cette période de sa vie, elle se repliait sur elle-même, s'isolant des autres jeunes et ne cherchant comme distraction que ses visites quotidiennes chez les Roumieux.

En effet, la famille du félibre Louis Roumieux lui fut alors d'un grand soutien. Elle les connaissait depuis plusieurs années déjà, plus exactement depuis 1850, année du mariage de Roumieux avec Delphine Ribière. Comme Antoinette, Roumieux était originaire de Nîmes, où, après de fortes études classiques, il était devenu correcteur d'imprimerie. Après son mariage il fut nommé premier commis, plus tard associé dans le commerce de bois de son beau-père à Beaucaire. Roumieux était un homme de caractère foncièrement bon, mais de faible volonté. Volage et noceur, mari infidèle, il faisait souvent souffrir sa femme d'une manière cruelle. Celle-ci lui faisait des reproches amers non seulement pour la mauvaise gérance de son commerce, mais aussi pour son inconduite. Alors il se repentit et maintes fois il promit à sa femme, qu'il aimait pourtant sincèrement, de quitter sa vie de débauches et de reprendre plus sérieusement ses devoirs de père de famille, pour retomber de nouveau dans le désordre. Il n'aimait point son métier, avait les affaires et les chiffres en horreur, se sentait plutôt poète et s'était adonné à la cause provençale.

(1) Voir Belugo, p. 142.

Il connaissait depuis longtemps Roumanille et en 1854 il avait été présenté par celui-ci à Mistral. Depuis lors il fut un des propagandistes les plus fervents du Félibrige, quoiqu'il ne figure pas parmi les sept de Font-Ségugne. À partir de 1858 (1) il a échangé régulièrement des lettres avec Mistral, correspondance qu'il poursuivra jusqu'en 1894, l'année de sa mort. Versificateur habile et collaborateur de la première heure à *l'Armana*, il a joué un rôle important dans l'organisation du Félibrige dont il fut, en 1862, le premier chancelier.

Aussi en ces années de 1860 jusqu'à 1865 où Antoinette Rivière se sentait affreusement seule, la maison des Roumieux fut pour elle à la fois un abri sûr dans lequel elle trouva une femme à peu près de son âge (2), qui souffrait, elle aussi, et qui lui vouait une amitié profonde, et un lieu de rencontre des poètes provençaux. Sans aucun doute Roumieux a eu beaucoup d'influence sur Antoinette qu'il considérait comme une de ses enfants et c'est sur ses instances qu'elle commença alors à faire des vers en provençal. Probablement elle savait déjà parler la langue dont elle se sera servie avec le fermier et ses enfants du Mas di Leco où elle allait souvent. Toutefois elle continua de rédiger en français ses lettres et son journal.

Reprenons, avant d'aborder son œuvre provençale, l'histoire de sa vie.

Le temps s'écoula et l'heure approchait où Gustave serait ordonné prêtre. Malgré les objections de ses parents, elle accepta l'invitation de Mme Germain d'assister à l'ordination qui eut lieu le 21 mars 1863. C'était préférable, avait-elle expliqué à son père qui s'y était d'abord opposé, pour faire taire les mauvaises langues.

On se rendit donc ensemble à cette cérémonie.

(1) La première lettre de Mistral à Roumieux est du 5 mars 1858.

(2) Delphine Ribière est née le 24 août 1830, elle se marie le 25 septembre 1850 et meurt à Nîmes le 19 septembre 1911 dans la plus grande misère. Elle eut six enfants, dont deux sont morts en bas âge. Restaient Anaïs, Léon, Mireille (la première de ce nom, dont Mistral fut le parrain) et Jeannot.

Voici ce que, dans ses mémoires, Delphine Roumieux dit à ce propos:

— Il y avait longtemps qu'Antoinette n'avait vu Gustave. Mon cœur, me dit-elle, s'ébranla, lorsque je l'aperçus une sueur froide m'envahit, mais Dieu me vint en aide. J'assistai donc à cette cérémonie, plus morte que vive. Ce que j'ai souffert, Dieu seul le sait, puisqu'il me ravissait celui à qui mon cœur s'était allié pour toujours! (1)

Elle rentra très fatiguée. Pour comble de malheur, Madame Germain, voyant que Gustave était constant dans sa vocation et qu'il n'y avait plus rien à craindre, invita Antoinette à venir passer quelques jours chez elle. C'est encore Delphine qui raconte cela et je la cite une fois de plus:

— Oh me dit Antoinette, quel martyr! Heureuse d'être auprès de lui, de le voir, car on ne se rassasie jamais de voir ceux qu'on aime. Mais quelle torture! Si l'on venait le

chercher pour aller confesser, je pleurais de ne pouvoir faire comme les autres, il ne le voulait pas. Si quelque jeune personne venait le voir, j'étais jalouse (2).

La santé d'Antoinette commença à se ressentir de ces émotions. Au mois de mai 1864 le médecin lui prescrivit un séjour prolongé à la campagne. Elle alla donc de nouveau au Mas di leco, accompagnée cette fois de Delphine, qui n'y resta que quelques jours, et de Joannem, le fils cadet des Roumieux, alors âgé de cinq ans. Pendant qu'elle était là, elle échangeait des lettres avec Louis Rournieux dont on peut trouver quelques-unes dans *la Rampelado* (3) (*le Rappel*).

(1) Amiel, p. 68.

(2) Amiel, p. 69.

(3) Seulement dans la première édition.

On lira le jugement sévère de Mistral sur cette correspondance dans les Appendices p. 303. Lettre XXI.

De la même période datent quelques pages de son journal intime dont j'ai déjà cité une partie à la page 31. Ce fragment peint admirablement bien et avec une lucidité qui paraîtrait cruelle si elle n'était pas exempte de toute amertume, l'état d'âme de la jeune fille.

Au mois d'août de la même année, accompagnée de sa mère, elle alla encore à Vernet-les-Bains dans les Pyrénées orientales, pour essayer de retrouver la santé, sans trop y croire ni l'espérer. Le jour avant son départ elle reçut la visite de Théodore Aubanel. Trois ans plus tard celui-ci fit le récit de cette visite qui l'avait fort impressionné, dans une de ses lettres à son amie Sophie de Lenz:

Avignon, 10 août 1868

—... Je n'ai vu Antoinette qu'une fois, c'était deux mois avant sa mort (1). Je ne puis vous rendre, Mademoiselle, l'impression profonde, ineffaçable, que je ressentis. C'est comme une vision. Je la vois toujours, en robe de laine blanche, si pâle qu'elle était plus blanche que sa robe, avec de grands cheveux blonds, négligemment bouclés et tombant sur ses épaules. Je lui offris la *Miòugrano* (2), je lui baisai les mains, et ce fut tout. Elle partait, le lendemain, pour les eaux d'Amélie; je ne devais plus la revoir...

Les bains ne lui firent pas le bien que les parents d'Antoinette avaient espéré. Rentrée, elle s'affaiblit davantage. On lui interdit de faire des visites fréquentes au cimetière pour prier sur la tombe de son frère et de Zoé. Mais le 2 novembre, Jour des Morts, elle insista pour aller y apporter une couronne.

(1) Aubanel se trompe. Le départ d'Antoinette pour Vernet-les-Bains à laquelle le poète fait allusion dans cette lettre a eu lieu le 7 ou 8 août 1864 (voir à ce sujet

Appendices lettre III). La visite, par conséquent, a eu lieu le 6 ou 7 août. Voir aussi la Notice de Roumieux, p. 79.

(2) Son premier recueil de poésies: *La Mióugrano entreduberto* (La grenade entr'ouverte), Aubanel, Avignon 1860.

(3) Bourreline, p. 55

Là elle prit froid et le 13 novembre elle s'alita pour ne plus se lever. Une fluxion de poitrine, incurable à cette époque, mina ce corps fragile, épuisé par la douleur et qui ne demandait que de mourir.

Dans la préface des *Belugo* on peut lire l'agonie et la mort d'Antoinette tracées par la main de Louis Roumieux. Il convient cependant, pour plus de clarté, d'y ajouter quelques pages des mémoires de sa femme qui, comme lui, venait la voir journellement et assista aux derniers moments de leur amie.

Un matin Antoinette demanda à Delphine:

— Combien tenons-nous du mois? Je lui dis: — Le 22. — Encore quatre ou cinq jours, et tout sera dit. Votre amie vous aura quittée. Nous ne dirons plus le chapelet ensemble. Vous ne m'oublierez pas... Maintenant, j'ai une grâce à vous demander, c'est la grâce d'une mourante. Lorsque vous verrez que tout espoir est perdu, vous écrirez à l'abbé de venir: qu'avant de paraître devant Dieu, j'ai à lui parler de choses dont je ne veux entretenir personne autre que lui; de là dépend mon salut vous ne pouvez pas me refuser cela. Il entendra ma dernière confession, il m'appliquera les derniers sacrements et je passerai de la vie à la mort calme et résignée. Oh! ne me refusez pas d'entendre cette dernière prière, vous qui m'aimez, vous qui m'avez consolée, aidée à supporter la vie. Je lui dis tout ce que je pouvais pour la détourner de cette pensée. — Vous ne voulez donc pas, me répliqua-t-elle, mon salut éternel?

— Vous savez bien que si, ma bonne Antoinette.

— Alors, promettez-moi.

Et je promis; elle m'embrassa avec effusion (1).

(1) Amiel, pp. 75 et 76.

Le matin du 27 janvier, se sentant près de la fin, Antoinette nota encore dans son journal:

— Je sens que je vais mourir, je suis résignée, mais je ne peux envisager la mort sans tristesse. Ayez du courage, il faut que vous m'en donniez. Châteaubriand a dit: Lorsqu'on est sans ami pour vous fermer les yeux, toute main est bonne; pour vous verser le breuvage qui adoucit l'agonie mieux vaut une main qui ne nous soit pas trop chère.

Il a tort, il n'a jamais aimé le prêtre. Les amis de la terre nous donnent les choses de la terre les prêtres sont les amis de l'éternité; ils nous donnent le ciel (1).

À Delphine elle dit le même matin:

— C'est le jour, aujourd'hui. Vous allez télégraphier à Gustave de venir de suite et je sais qu'il viendra. Vous le recevrez chez vous, afin que personne ne soit témoin de sa douleur, car je suis persuadée qu'il a encore au cœur une affection sainte pour celle qui meurt d'amour pour lui. Et si jamais, il était malheureux, insulté, vous le défendrez comme je l'aurais fait moi-même si Dieu m'avait laissée sur terre... (2).

Et les mémoires de Delphine continuent ainsi:

— En la quittant, je télégraphiai à Gustave d'accourir aussitôt, ce qu'il fit. Quelle joie pour cette pauvre âme qui quittait la terre, de revoir celui qu'elle aimait le plus après Dieu Je dois dire ici qu'Antoinette était pieuse.

— Je vais mourir, lui dit-elle en le voyant, vous prierez pour moi!

Elle lui tendit la main, il la prit et ses yeux se remplirent de larmes. Elle lui dit encore: — Je m'éteins, je veux me confesser. Alors je sortis avec sa maman.

La confession fut assez longue.

(1) Peladan, v. index.

(2) Amiel, p. 78.

Après, elle lui dit:

— Allez prendre quelque chose chez Madame Roumieux et revenez tout de suite pour me donner l'Extrême-Onction. Elle m'embrassa, me remercia et me dit:

— Vous le consolerez!

Après le dîner, qui fut des plus tristes, comme on le devine, nous retournâmes auprès de la mourante. Elle nous demanda pardon à tous. Alors, commença la cérémonie des derniers sacrements. Gustave tremblait beaucoup, en faisant les onctions: il était d'une pâleur mortelle. Lorsqu'on en fut à l'onction des pieds, M. Rivière dit à sa fille:

— Je ne te fais pas mal, Antoinette?

— Oh non, papa, répondit-elle, oh! comme je me sens heureuse et comme je suis bien Et disant cela, elle rendit le dernier soupir. Le pauvre Gustave récita le *De Profundis* en pleurant. Je déposai un baiser sur le front d'Antoinette, et nous quittâmes la maison avec l'abbé: il était 9 heures du soir. Arrivé chez moi, Gustave donna libre cours à sa douleur. Oh! qu'elle fut grande! Quelle nuit il passa! Le lendemain, de grand matin, il alla dire un dernier adieu aux restes d'Antoinette et à sa famille, et il partit (1).

C'est encore Louis Roumieux qui, le lendemain de la mort, fit la déclaration de décès en compagnie d'un autre félibre de Beaucaire, Henri Pamel (2).

Quelques jours plus tard, Antoinette fut inhumée au cimetière de Beaucaire dans la même tombe que son frère. De nombreux félibres suivirent le cortège et assistèrent à la sépulture où prit part toute la ville.

(1) Amiel pp. 78 et 79.

(2) L'acte de décès est conservé à la Mairie de Beaucaire, reg. 1865 - n°24.

SON ENTRÉE DANS LE FÉLIBRIGE

Nous arrivons maintenant à l'activité littéraire d'Antoinette de Beaucaire qui, comme celle de tous les autres félibres, commence par l'insertion de quelques pièces dans l'*Armana*.

Ce recueil annuel dont Mistral et Roumanille avaient assumé la rédaction, se préparait toujours entre les mois d'août et de novembre. Souvent les envois étaient accompagnés d'une recommandation d'un félibre déjà connu et l'on ne s'étonne donc pas que Roumieux se soit chargé d'introduire la jeune poétesse auprès de Mistral. Heureusement pour nous il l'a fait en grande partie par correspondance. Heureusement, parce que toute la collection des lettres échangées entre Roumieux et Mistral, et dont les années 1864, 1865 et 1866 concernent tout spécialement notre félibresse, est entièrement conservée. Il convient de préciser ici que les deux cents lettres envoyées par Roumieux à Mistral, se trouvent classées chronologiquement dans les cartons du Museon Frederi Mistral à Maillane (B.-du-Rh.), les réponses, un peu moins nombreuses, ont été acquises, ainsi que je l'ai dit plus haut, par une ancienne Reine du Félibrige, Mme de Croisset, et ont été déposées au Museon Arlaten (1). Grâce à l'amabilité de M. Frédéric Mistral Neveu, j'ai pu copier à Maillane toutes les lettres ou fragments qui intéressent mon sujet: en plus de celles de Roumieux, quelques-unes de Théodore Aubanel. Les réponses de Mistral à Roumieux ont été mises à ma disposition en copie par la Fondation Flandreysy-Espérandieu (Palais du Roure) à Avignon.

(1) Voir aussi p. 24. Le contact fréquent entre les deux félibres a été intensifié par le fait que depuis 1862 ils formaient, pour ainsi dire, à eux deux, le bureau du Félibrige: Mistral, Président (Capoulié), Roumieux, Chancelier. Bien qu'ils se soient vus souvent, nombreuses sont les invitations de part et d'autre, en tête-à-tête, ou en compagnie d'autres amis et que, par conséquent, plusieurs questions félibréennes aient été traitées oralement, la totalité des lettres n'en constitue pas moins une image fidèle de leurs préoccupations. Les sujets sont des plus divers et à mesure que le temps avance et que les deux hommes se rapprochent davantage, ils ne touchent plus uniquement le Félibrige, mais aussi leurs vies privées. De collaborateurs ils deviennent amis. Il faut espérer qu'on procèdera un jour à la publication intégrale de cette correspondance qui éclaircirait bien des points restés obscurs jusqu'ici, surtout quant à la première période du renouveau provençal.

Par une regrettable coïncidence je n'ai pu recoller celles-ci sur les originales du Museon Arlaten: il est donc possible que s'y soient glissées quelques petites fautes du copiste. Cela n'empêche cependant pas que cette correspondance, jointe à quelques autres lettres dont je signalerai la provenance en temps utile, permet de suivre pas à pas les démarches de Roumieux en vue du début littéraire de la poétesse et de la publication des *Belugo* après sa mort prématurée. Ces lettres, toutes inédites, se trouvent aux Appendices.

C'est le 6 août 1864 que pour la première fois, le nom de Mlle Rivière, figure dans une lettre de Roumieux (1). Par l'intermédiaire de son protecteur et ami elle envoie, à Mistral son portrait, accompagné d'un quatrain, écrit au verso (2). Cette échange de portraits était très en vogue parmi les félibres; on connaît d'ailleurs l'habitude si fréquente dans les milieux bourgeois du XIXe siècle, des albums de photographies étalés sur les guéridons de salon. Mais ce qu'il importe de noter ci, c'est que, comme Marie-Azalaïs Martin, la jeune fille ne s'adresse pas directement à Mistral, mais par l'intermédiaire d'une tierce personne. Elle agira toujours ainsi: toute la correspondance au sujet de ses poésies qui suivra l'envoi du portrait, sera uniquement faite par Roumieux.

(1) App. lettre I p. 285.

(2) Ce portrait se trouve au Museon Arlaten, Salle des Félibres. Dans la même salle, dans une vitrine, le secrétaire de la poétesse. Les notices, écrites de la main de Mistral indiquent comme année de sa mort 1864 au lieu de 1865. Plus tard, dans le Trésor du Félibrige, Mistral commettra la même erreur dans sa notice sur Antounieto.

Chose curieuse, qui peut paraître étrange de nos jours, mais qui cadre bien avec la retenue et l'effacement observés par une jeune fille des années soixante du siècle passé. D'autre part, et cela à l'encontre de la félibresse du Caulon, il apparaît clairement de cette première lettre qu'Antoinette avait déjà rencontré Mistral, sans doute chez Roumieux pendant une de ses Félibréjades fastueuses dont Louis avait le secret et qui étaient suivies de banquets grandioses. Peut-être même le poète de Maillane l'avait vue à l'occasion du baptême de Mireille Roumieux (1) auquel le père avait invité tous les félibres, ses amis (2).

Roumieux avait bien choisi le moment pour l'envoi du portrait. Le 20 août suivant il envoie à Mistral une première poésie d'Antoinette et le prie de l'insérer dans l'*Armana* (3).

De quelle pièce s'agit-il? Très probablement de *Vincèn* (4), un sixain dédié à Mistral et dont le contenu est une réminiscence de *Mireille*. Cette supposition est confirmée à mon avis par le texte d'une lettre de Roumieux à Roumanille du 7 septembre 1864 (5) à qui il fait parvenir une autre poésie d'Antoinette, notamment *Moun Iroundello*.

Il ajoute alors: — *Moun Iroundello* est son premier essai, avec un huitain qui est entre les mains de notre Capoulié.

Comme il n'y a pas de huitains parmi les poésies d'Antoinette, il faut supposer que Roumieux s'est trompé et qu'il a voulu parler en effet du sixain mentionné. L'inconvénient est que la poétesse n'a que rarement daté ses vers et que Mistral n'a pas suivi l'ordre chronologique quand, plus tard, il les arrangera en vue de leur publication.

Quoi qu'il en soit, on peut constater que Roumieux met tout en œuvre pour que les premiers vers de la jeune fille soient placés dans l'*Armana* de 1865. Il a soin de s'adresser presque simultanément aux deux rédacteurs du périodique qui discutaient ensemble — et longuement, Roumieux le savait — ce qu'il contiendrait.

- (1) Mireille est née le 8 septembre 1861: le baptême a eu lieu le 12 ou 13.
- (2) Mireille Roumieux fut la première à avoir ce prénom qui maintenant est courant dans le Midi. Mistral fut son parrain. Il aima beaucoup cette enfant elle fit de fréquents séjours à Maillane et fut demoiselle d'honneur au mariage de Mistral en 1876. Mistral l'assista plus tard dans ses adversités. Les lettres de Mireille à Mistral se trouvent à Maillane. Voir aussi Ripert, *Mireille mes Amours*, p. 227. Plusieurs invitations pour ce baptême se trouvent dans les différents cartons de la Bibliothèques Calvet.
- (3) App. lettre III, p. 286.
- (4) *Belugo*, p. 96.
- (5) App. lettre XXXII, p. 311.

Généralement la copie ne manquait pas, le plus souvent elle était abondante: il fallait donc faire un choix. Ce choix était guidé par l'habitude d'accepter autant de pages de prose que de poésie et, d'autre part, évidemment par la qualité des pièces. Mistral surtout voulait que l'*Armana* eût un ton moyen, pas trop érudit, pas trop populaire. La question de l'orthographe ne posait pas de problèmes puisque tous les envois étaient soigneusement revus à ce point de vue, ou bien par Mistral, ou bien par Roumanille, souvent par les deux à la fois. Dans les brouillons de l'*Armana* (1) je n'ai pas trouvé de corrections faites dans les poésies d'Antoinette: il faut croire qu'on les a placées telles quelles. Cela correspond à l'opinion que prononce Roumieux dans la lettre suivante à Mistral (2), qui accompagne une troisième poésie, *Perqué*, datée cette fois du 15 septembre 1864 et signée pour la première fois: Antounieto de Bèu-Caire, Felibresso de l'Eurre (Antoinette, de Beaucaire, félibresse du lierre). En effet, elle paraît s'être assimilé parfaitement les idées sur l'orthographe que propageaient, dans ces premières années du Félibrige, avec une autorité de plus en plus croissante, Roumanille et Mistral.

Alors arrive, plus d'un mois après le premier envoi de Roumieux, la réponse, très élogieuse, de Mistral (3). Celui-là, ne laissant pas refroidir l'affaire, répond par le retour du courrier et il est tellement pressé qu'il omet de dater sa lettre (4) La poésie autographe d'Antoinette qu'il joint à cette lettre est intitulée *Myosotis*; c'est la seule pièce écrite de sa main qui soit conservée à Maillane (5). Elle sera placée dans l'*Armana* ainsi que dans *Li Belugo* sous le nom de *Lis iue-de l'Enfant-Jèsu*, nom provençal de cette petite fleur. Comme nous possédons l'original, nous sommes à mêmes de relever les petites retouches que Mistral y a faites: je les signalerai ailleurs (p. 122).

- (1) Les brouillons de l'**Armana** se trouvent en possession de M. Siaud successeur de Roumanille, rue St-Agricol à Avignon. Quelques pièces de peu de valeur sont allées par mégarde à la Calvet, où elles constituent le Ms. 6047.
- (2) Le 21 septembre 1864; App. lettre IV, p. 286; voir cependant pp. 94 et 95.
- (3) Lettre du 25 septembre 1864; App. V, p. 287.
- (4) App. lettre VI, p. 287. Elle doit être du 26 septembre 1864,

(5) On verra la fac-similé p. 120.

Enfin le 3 octobre, écrivant la dernière lettre à Mistral en vue de la composition de l'*Armana*, Roumieux envoie... *Vincèn*. J'ai exposé plus haut que je crois fermement qu'il l'avait déjà fait parvenir à son ami, puisqu'il n'existe pas d'autre pièce de la même longueur. Sinon, il faut supposer que dans son premier envoi il se serait agi d'une poésie qui n'aurait pas trouvé une place dans le recueil, ce qui me paraît peu probable. Je pense donc que, dans cette dernière lettre, ou bien, il insiste tout simplement pour que Mistral la lise et la juge, ou bien il l'a recopiée et l'envoie pour la deuxième fois. On voit, du reste, que Mistral n'est pas très prompt à répondre: au cours des années cette lenteur lui sera reprochée plus d'une fois par son ami.

On sait déjà qu'Antoinette s'est alitée le 13 novembre; le 26 suivant son cas semble déjà désespéré. C'est alors que, toujours sans nouvelles de Maillane, Roumieux met son ami au courant de la grave maladie de la poétesse et lui fait parvenir sa dernière poésie, *Plagnun* (1). Cette plainte, écrite le 2 novembre, Jour des Morts, et insérée dans l'*Armana* 1866 est devenue justement célèbre. C'est elle qui sera citée dans toutes les anthologies où les poésies d'Antoinette ont trouvé une place.

Il est curieux de constater que, cette fois, Mistral répond en provençal. L'aura-t-il fait parce qu'il était sous le coup d'une vive émotion (2)? De toute façon, au moment où il écrit cette lettre, l'*Armana* de 1865 a déjà paru: Roumieux, au chevet de sa jeune protégée, a pu partager avec elle la joie de voir imprimés ses premiers vers, le grand public connaîtra désormais le nom d'une nouvelle félibresse, Antounieto de Bèu-Caire on plutôt Antounieto tout court.

(1) Belugo, p. 172.

(2) App. lettre IX, p. 290.

Le 1er février 1865, une semaine seulement après la mort d'Antounieto, Roumieux recommence déjà, et maintenant en vue de la publication intégrale de toute l'œuvre, sa correspondance avec Mistral. On jugera de l'activité inlassable qu'il va déployer désormais en lisant dans les Appendices les lettres à partir du numéro XI et les notes qui s'y rapportent. Je ne les commenterai donc pas ici; je me bornerai pour le moment à relever quelques points qui risqueraient d'échapper à l'attention des lecteurs.

Tout d'abord il convient de reconnaître que le plan, conçu par Aubanel et Roumieux, et arrêté par ces deux poètes, a été uniquement inspiré par une fervente amitié fraternelle. Non seulement l'édition d'une œuvre posthume constitue en soi une entreprise assez rare, mais le fait qu'on a voulu y ajouter des élégies d'un grand nombre de félibres en guise de couronne funèbre, en augmente la valeur. C'est à juste titre que Julian et Foutait dans leur *Anthologie du Félibrige provençal* remarquent:

— Dans l'histoire littéraire de la France, on ne trouve d'analogue à cette admirable couronne poétique que la fameuse *Guirlande de Julie* (1641), la plus illustre des Galanteries comme l'appelle Tallemant, composée, on le sait, en l'honneur de la célèbre Julie d'Angennes. Mais tandis que la *Guirlande de Julie* n'est qu'un hommage

rendu à la beauté d'une grande dame de la Cour, la *Couronne d'Antoinette* est le tribut d'admiration et de regret payé au talent précoce et à l'aimable caractère d'une jeune poétesse, morte prématurément, par les félibres, ses frères et ses amis. C'est à-dire que l'une a sur l'autre toute la supériorité de l'émotion vraie et du sentiment sur la galanterie et le bel esprit.

Cette citation exprime à merveille ce que le recueil d'élégie a voulu être. Mais il a eu un effet secondaire non moins heureux: l'ensemble des poésies représente un tableau fidèle de ce que fut le Félibrige dans les années soixante, période mal connue malgré tout ce qu'on a publié.

Il constitue pour ainsi dire un troisième recueil collectif après *Li Prouvençalo* et *Lou Roumavagi deis Troubaires*. Parmi les vingt-sept auteurs qui y ont collaboré on trouve à côté de noms connus comme Mistral, Roumanille, Aubanel, Roumieux, des signatures d'écrivains qui sont tombés dans l'oubli comme Jules Canonge, Philippe Chauvier, l'abbé Aubert et Léon Alègre et qui ont été pourtant des propagandistes actifs du renouveau provençal. Rappelons ici ce qui est dit déjà dans l'Introduction à propos du tirage limité des textes provençaux il ne faut pas exagérer le rayonnement d'un livre qui, comme les *Belugo*, n'a été tiré qu'à 515 exemplaires.

Si donc la publication des *Belugo* est intéressante pour les raisons mentionnées, elle l'est davantage à un autre point de vue, c'est de voir Roumieux sous un jour peu connu. On l'a désigné souvent comme le Molière du Félibrige; Mistral l'appelait le Momus du Félibrige. Dans une lettre du 12 mars 1882, Mistral, félicitant Roumieux de l'amélioration de ses affaires personnelles, dira:

— Rien ne m'étonne de toi et si demain tu étais proclamé Shah de Perse, je serais le premier à le croire et à applaudir.

C'est dire que Roumieux était surtout connu pour sa verve provençale, son rire intarissable et ses aventures impossibles. Eh bien, cette fois, s'acquittant de la promesse faite à la poétesse mourante, il a quitté pour une fois sa conduite habituelle pour mener à bien une entreprise qu'il considérait comme sacrée et qu'il a poursuivie avec une fidélité et une persévérance tout à fait méritoires. On pourrait même affirmer qu'il néglige ses affaires personnelles, qu'il laisse périliter son commerce, tant il se dévoue pour exécuter la dernière volonté d'une amie qui, sur son lit de mort, lui a confié tous ses papiers.

Un dernier mot sur ces documents. On peut lire dans les Appendices que Roumieux a conservé les originaux. Toutes les fois qu'il envoie des poésies à Mistral en vue de l'édition du livre, il les copie de sa propre main ou bien il prie Mistral de les copier et lui réclame les originaux pour sa collection. Il en sera de même pour les pièces des autres auteurs. Il faut donc croire que tous ces documents ont été mêlés aux siens propres. Or ceux-ci, à sa mort, survenue le 13 juin 1894, sont allés à son ami Joseph Gautier, avocat à Marseille, qu'il avait désigné comme héritier de sa propriété littéraire. Ce Gautier, mari de la félibresse Alexandrine Brémond, dite Bremoundo de Tarascoun, se défit assez vite de l'armoire contenant les papiers, pour faire de l'argent. On ignore où ils sont restés, à l'exception des lettres de Mistral à Roumieux dont j'ai dit qu'elles sont toujours à notre disposition. Elles sont reliées en un seul

volume. On a fait dans la commune de Beaucaire une prospection spéciale pour repérer des héritiers éventuels de la famille Rivière: on n'en a pas trouvé. Il semble qu'il n'existe plus aucun membre de cette famille qui eût pu donner des renseignements. Il faut donc admettre que tous les papiers d'Antounieto sont perdus, à moins que la réédition de son œuvre suscite l'attention de quelqu'un qui puisse nous conduire à la redécouverte.

Le livre parut à la fin d'octobre 1865 après une longue préparation pour les détails de laquelle je renvoie une fois de plus aux Appendices pour ne pas les répéter inutilement ici. Il eut une belle présentation: grand-in-octavo de 326 pages, imprimé sur beau papier, avec un portrait de l'auteur et sa dernière poésie, *Plagnun* en fac-similé. A la fin du volume cinq pièces mises en musique par différents compositeurs. Il fut intitulé, ainsi que la poétesse l'avait proposé, *Li Belugo* (littéralement: *les Etincelles*). Oh le joli mot de notre langue, bien imparfaitement rendu par le mot d'oïl: les Bluettes, dit M. Frédéric Mistral Neveu dans son livre... *Et nous verrons Berre* (1). Comme il exprime bien l'idée de ce que fut la vie et l'œuvre de la poétesse: bluettes qui auraient été par la suite un grand foyer, un feu rayonnant (2).

(1) Voir l'index. Cet admirable recueil d'articles parus précédemment dans différentes revues, porte en épigraphe un proverbe provençal usité à Aix: — Anen avans e veiren Berre (continuons et nous arriverons). Berre est une petite localité aux environs d'Aix, située sur l'étang du même nom.

(2) *ibid.* p. 244.

Théodor Aubanel, l'éditeur, adressa le premier exemplaire, fraîchement sorti de presse, à son amie Sophie de Lenz, accompagné de la lettre suivante (1)

Avignon, le 28 octobre 1865.

Mademoiselle,
J'ai l'honneur de vous adresser par le même courrier un volume de poésies provençales: Li Belugo (les Etincelles) qui vient à peine de paraître. Sachant combien vous aimez notre douce langue, j'ai pensé qu'il vous serait agréable de lire ce livre sincère et gracieux.

Ce sont des poésies d'une jeune fille morte, hélas! si tôt, que son poème est bien court, son œuvre inachevée.

C'était une nature exquise et tendre, c'était une âme délicate: une grande douleur l'a brisée, une grande douleur d'amour. C'est là une histoire si sacrée, que son biographe n'a pas osé y toucher même du bout de la plume, bien que ce soit la plus pure et la plus navrante histoire que je connaisse. Mais il est des douleurs qui ne se racontent pas, comme il est des joies ineffables que l'on garde silencieusement au plus profond du cœur.

Tous les poètes provençaux aimaient Antoinette comme une sœur, tous l'ont pleurée et l'ont chantée. C'est là le deuil d'Antoinette, lou dòu d'Antounieto et la couronne tressée par les Félibres. Après tous les beaux vers que contient ce volume, pardonnez-moi, Mademoiselle, si j'ose transcrire ici quelques stances écrites pour vous. Je ne sais si elles sont dignes de vous être dédiées, mais le bonheur immense que j'éprouve à vous les offrir me servira d'excuse.

Th. Aubanel.

(1) Bourreline p. 10. On lira dans le même livre trois lettres de l'année 1868, pp. 51, 53 et 55. Aubanel envoie à Sophie de Lenz *La Rampelado* (Le Rappel) de Roumieux et lui recommande tout spécialement la lecture de la page 367 qui contient la poésie *Ai Pecaïre!* Cette poésie — Roumieux l'a dit dans une lettre à Mistral (App. p. 271. Lettre XIX et note 1). — rappelle l'histoire de la vie d'Antoinette. Aubanel saisit cette occasion pour y revenir.

Quand tous les souscripteurs et collaborateurs eurent reçu leur exemplaire, il n'en resta plus que quelques-uns destinés à la vente. Ils furent vendus Frs. 20, pris très élevé, si on considère que *Mireille*, à la même époque et déjà devenue célèbre, coûtait Frs. 3,50. Sauf de rares exceptions l'ouvrage ne se trouve même pas dans les bibliothèques de France qui ont un fonds provençal de quelque importance; au cours de mes recherches je n'en ai compté pas plus qu'une huitaine.

Toutefois, il faut reconnaître que, si *Li Belugo* n'ont été connues que d'un nombre assez limité d'amis et d'admirateurs de la langue provençale, le souvenir d'Antoinette de Beaucaire a survécu longtemps à son apparition éphémère à l'horizon des félibres; il est devenu presque légendaire. Cela tient tout d'abord aux pages que lui a consacrées Mistral dans l'*Armana* 1866, à son résumé de vingt ans d'activités félibréennes dans l'*Armana* 1874 et à la notice dont, quelque huit années plus tard, il l'honore dans le *Trésor du Félibrige*. Mais Mistral, le grand Chef, n'est pas le seul à se souvenir d'elle. Roumieux, évidemment, ne l'oubliera pas non plus. *Sa Rampelado* (le Rappel), parue en 1868, est pleine de réminiscences et même dans le premier tome de ses *Œuvres Complètes: Li Couquiho d'un Roumiéu* (Les coquilles d'un pèlerin), publié en 1891, on trouve un poème de longue haleine, intitulé *Lou sòu d'Antounieto* (Le sou d'Antoinette), dédié à une autre félibresse, Léontine Goirand, qu'il se plaît à appeler La sœur d'Antoinette il y rappelle une promesse faite à la mourante. Trois ans après, l'année de sa mort, Roumieux évoque dans un article de *La Cornemuse* ses chers défunts: Aubanel et Antoinette. Voici quelques autres témoignages Aubanel, dans sa correspondance avec Sophie de Lenz, J.-B. Gaut dans son excellente étude sur les débuts du Félibrige, Ernest Roussel dans ses articles réunis sous le nom d'*Aubo Felibrenco*, Peladan, dans un long exposé dans *Le Châtiment de Nîmes* (1874), éloge qui sera reproduite en 1891 dans *La Revue Félibréenne* et tant d'autres encore. En cette même année, les félibres de Paris, lors d'un long pèlerinage dans le Midi de la France, visitent aussi Beaucaire, inaugurent une plaque

commémorative pour le poète provençal Pierre Bonnet et vont porter une gerbe de fleurs sur la tombe d'Antoinette. Sextius Michel qui conduit le groupe, ne la passe pas sous silence dans son allocution au maire de Beaucaire, ni ne l'oublie dans son recueil de poésies *Long d'ou Rose e de la Mar* (Le long du Rhône et de la Mer) que préfacera Mistral l'année après. J'en resterai là pour le XIXe siècle. Mais le XXe avec, au début, les fêtes cinquantenaires du Félibrige et de *Mireille*, apportera à son tour une profusion d'articles et d'ouvrages qui remémorent les félibres de la première heure dont Mistral, seul, est encore de ce monde. Pour ce qui est d'Antoinette de Beaucaire on constate cependant, dans la plupart des textes, qu'on ne dispose plus guère des *Belugo*, le livre étant devenu extrêmement rare et difficilement accessible. Voilà pourquoi j'ai dit plus haut que l'auteur passe peu à peu à un personnage légendaire. Signalons aussi la naissance, en 1921, de L'Escolo d'Argenço, section beaucairoise du Félibrige, qui, le 28 mai 1922, a organisé une fête félibréenne en l'honneur de Roumieux et se propose d'en organiser aussi en commémoration des autres félibres beaucairois: l'abbé Lambert, Antoinette Rivière, Pierre Bonnet, etc. Le secrétaire du comité envoie alors, en provençal, une invitation à Mgr. Germain. Celui ci répond, en français, par la lettre suivante:

Mon cher compatriote,

Je pourrais encore vous parler dans notre belle langue, mais vous écrire, surtout comme vous le faites, n'est pas en mon pouvoir. Vous agréerez quand même l'expression de ma reconnaissance pour l'aimable lettre que vous avez bien voulu m'adresser et vous voudrez bien croire que je suis de tout cœur, en vieux et bon Beaucairois, avec vous dans la belle œuvre que vous avez entreprise.

Les souvenirs de l'abbé Lambert, de Roumieux, d'Annette Rivière sont toujours très vivants dans mon cœur et je vous félicite de tout ce que vous faites pour les transmettre à nos compatriotes dont ils furent l'honneur. Bien affectueusement à vous en N.S.

Auguste, Archevêque de Toulouse.

Finissons ce chapitre sur la lettre émouvante du vieillard de 83 ans qui évoque sa jeunesse et passons sur d'autres témoignages encore plus récents qu'on trouvera tous dans l'Index.

CLASSEMENT STYLE ET VERSIFICATION DES BELUGO

Pour compléter les notes qui accompagnent les poésies, il me reste à donner, aussi brièvement que possible, une vue d'ensemble de l'œuvre provençale d'Antoinette de

Beucaire. Mes remarques se porteront notamment sur le classement des pièces, le style et la versification.

Le classement a été fait par Mistral (1). Examinant de plus près cette ordonnance, on remarquera que le Maillanais ne s'est point tenu à la chronologie. C'est déjà le cas dans l'*Armana* 1865 où l'ordre des quatre poésies insérées est comme suit:

Perqué (daté du 15 septembre 1864), *Lis iue-de-l'enfant-Jèsu* (20 septembre 1864), *Moun Iroundello* (mai 1864) et *Vincèn* (non datée). Dans *Li Belugo*, *Perqué* figure comme dernière de ces quatre pièces, ce qui, chronologiquement parlant, n'est pas exact non plus.

Prenons un autre exemple. Nous savons que les premiers vers de la poétesse envoyés par Roumieux à Mistral, accompagnent son portrait, le 6 août 1864 dans le recueil ils occupent la vingt-deuxième place, presque à la fin du livre.

C'est dire que l'arrangement de Mistral ne nous apprend rien sur les moments où les poésies ont été conçues. S'il faut en croire Roumieux, tous les vers seraient faits dans une période d'environ sept mois, qui va de mai à novembre 1864. Cette affirmation me paraît également fautive. Evidemment, tout ce que l'on admet à cet égard est en partie hypothétique puisque la poétesse a omis de dater la plupart de ses poésies de même que les pages de son journal intime. Toutefois il est probable que l'œuvre s'échelonne sur plusieurs années, de 1860 ou, au plus tard, de 1863 (moment de l'ordination de Gustave Germain) jusqu'à la seule date dont on puisse être sûr, à savoir le 2 novembre 1864.

(1) V. dans les Appendices la correspondance de Mistral et Roumieux.

Ainsi je place la pièce XXIII peu après la perte définitive de son fiancé, environ avril 1863: elle est bien antérieure à la date que fait supposer son numéro d'ordre dans le recueil.

D'autre part les dédicaces — peu nombreuses — peuvent nous fournir un moyen pour rétablir une chronologie originale possible. C'est pour cette raison que *Vincèn*, dédiée à Mistral, me paraît être écrite immédiatement après la lecture de *Mireille*. Cette poésie, suivant de très près la publication du poème de Mistral (février 1859), est donc, je suppose, la plus ancienne du recueil elle tient la cinquième place. *Perqué*, dédié à Aubanel, aura été écrit après la visite du félibre au début du mois d'août 1864. Il offrit alors à la jeune fille un exemplaire de *La Grenade entr'ouverte*, son premier recueil ce sont les poésies qui constituent *Le Livre d'Amour* qui ont inspiré la poétesse. *Perqué* est le numéro VIII des *Belugo*; on comprendra que je la suppose bien postérieure au numéro XXIII.

Restons-en là pour conclure que Mistral, toujours en quête de poètes provençaux qui viendraient renforcer les rangs des félibres, a été émerveillé d'avoir sous la main l'œuvre inachevée, mais délicieuse d'une jeune fille qui maniait le provençal avec maîtrise. Il a, par la suite, arrangé les pièces à sa guise, guidé par son désir d'en faire un joli poème d'amour (1), soutenu par l'insistance de Louis Rournieux qui le laissait entièrement libre. Si Mistral n'y a pas apporté autant de modifications et de corrections que dans *Le Livre d'Amour* d'Aubanel, c'est probablement parce qu'il

s'agissait d'un livre posthume. Nous ne disposons pas de données suffisantes pour signaler exactement tous les changements de sa main, mais quant au classement, il est certain que lui seul en est responsable.

Est-ce que le recueil aurait jamais vu le jour si la poétesse avait vécu plus longtemps? Il faut en douter. Notons que c'est seulement au moment de sa mort qu'elle remit à son ami Roumieux ses papiers contenant son journal intime et la plupart de ses poésies.

(1) Voir App. lettre XVIII, p. 298.

Ce qu'elle avait fait envoyer à l'*Armana* 1865, notamment *Perqué*, *Lis ieu-de-l'enfant-Jèsu*, *Moun Iroundello* et *Vincèn*, a un accent beaucoup moins personnel ou, comme c'est le cas de *Perqué*, dissimule au lecteur non averti la triste histoire qui en constitue le fond.

Antoinette avait noté au jour le jour, tantôt en français, tantôt en provençal, ses pensées les plus intimes. Dans leur ensemble elles ne s'adressent pas à des lecteurs non-initiés. Sauf de rares exceptions elles sont adressées implicitement et souvent même explicitement à quelqu'un, à son fiancé, à Gustave Germain. Voilà pourquoi — et ce sera une première remarque sur le style — ses poésies ont volontiers sinon la forme, au moins le sens d'un dialogue avec le seul homme qu'elle ait aimé. Cela saute aux yeux dans la seule pièce (XVIII, *L'Oumbro*), qu'elle ait dédiée à l'abbé Germain; dans d'autres, cette intention est habilement et discrètement cachée. Je cite comme premier exemple le numéro XVII, *À ma Mostro* où, dans la dernière strophe, sans préciser davantage, elle dit:

*E quand vendra lou jour que quitarai la vido,
À-n-éu te dounarai; poudras ié dire alor
E mi pantai d'amour e perqué siéu partido,
Pichoto mostro d'or!...*

A lui je te donnerai, tu pourras *lui* dire... le sens est clair.

La poétesse peut engager successivement des conversations intimes avec un ruisseau (pièce IV), avec une hirondelle qui fait son nid sous sa fenêtre (pièce VI), avec la lune qui glisse ses rayons entre les rideaux de sa chambre (pièce XII), avec un rameau de grenadier (pièce XI) et tant d'autres encore, qu'on ne s'y trompe pas! Tous ces interlocuteurs ne sont que prétexte. Quelque général que puisse être le ton du début des vers, Antoinette ne réussit pas (ou n'a pas voulu réussir) à cacher longtemps à qui ils sont destinés.

Nous avons donc devant nous — et Mistral l'a bien vu ainsi — l'histoire d'une âme en proie à une douleur qui ne peut finir qu'avec la mort, un poème d'amour unique, impérieux, passionné mais chaste.

Contrariée et par là devenue tragique, cette affection, reste la seule raison d'être de la vie brève de la jeune fille et l'accompagnera jusqu'à ses derniers moments et même, au moyen de ses vers, au-delà de la mort. Sa sensibilité qui l'induit à une conscience active de sa vie intime, n'a jamais entrevu d'autre possibilité de salut que la fidélité jusque dans le tombeau. Son œuvre reflète les mouvements de son âme féminine. Convierait-il d'ajouter d'une femme romanesque du XIXe siècle? Je n'ose pas répondre catégoriquement.

Pourrait-on conclure que la félibresse fut bel et bien une authentique poétesse romantique? Son inspiration dérive, certes, de la mode littéraire qui, plus tenace dans les provinces que dans la capitale de France, a trouvé beaucoup d'adeptes dans le milieu félibréen — nous aurons l'occasion d'y revenir — mais on sent que cette source a été comme colorée par la belle lumière de Provence, vivifiée par l'ambiance, adoucie surtout par la résignation chrétienne. J'ai déjà relevé la ressemblance avec *Le Livre d'Amour* d'Aubanel, cet autre poète lyrique provençal une comparaison avec le Lamartine des *Premières méditations*

poétiques s'impose également. Tous les trois chantent en termes désespérés les souvenirs d'un amour tragique, c'est-à-dire impossible, irréalisable, thème romantique par excellence. Toutefois, pour les deux hommes ce ne sera qu'un épisode de la vie qui ne les empêchera pas de retrouver par la suite le goût de la vie et du bonheur. Seule Antoinette en mourra. Pour elle — et je renvoie ici à un passage de son journal intime (p. 31) — la vie n'ayant pas atteint la plénitude, avait perdu son sens. Elle ne voulait ni ne pouvait se remettre, démontrant ainsi la vérité de ces paroles bien connues de Byron: — Man's love is of man's life a thing apart; 't is woman's whole existence (1).

(1) Don Juan, strophe 194.

Il est facile de relever dans les poésies de ces écrivains la différence de tempérament signalée. Le dernier vers de *Le Lac* de Lamartine:

ils ont aimé! prouve bien qu'au moment de la conception de cette poésie, l'amour pour Elvire n'est plus qu'un souvenir précieux. Le remaniement de *L'isolement*, comparé au premier jet, a un caractère plus général et plus vague le poète s'est efforcé de vaincre sa douleur; une nouvelle période de sa vie va commencer.

Aubanel, dans *La Grenade entr'ouverte*, aidé par son préfacier Mistral, a tiré de son jeune amour pour Jenny Manivet tout le profit littéraire possible. Plusieurs pièces de la troisième partie, *Le Livre de la Mort*, qui aurait été composé dans l'assombrissement de son âme après l'entrée en religion de la jeune fille, ont en vérité été écrites bien avant le départ. Le classement logique des trois parties du livre a donc prévalu sur la chronologie des faits. En d'autres termes: l'amour est devenu un thème littéraire sans plus — ceci dit, bien entendu, sans préjuger la valeur de ces poésies — le poète se sent libéré des sentiments de tristesse, causés quelques années auparavant, par cet amour contrarié (1).

(1) Voir J. Salvat, *La Grenade Entr'ouverte*, pp. 71-77.

Chez Antoinette le sentiment de l'amour reste intact jusqu'à la dernière de ses poésies. Il y a de la mélancolie, certes, dans *Plagnun*, mais pas de pessimisme: sa foi l'en sauve. Il y a une force de fidélité qui ne la mène pas à la révolte. Ainsi la plus faible des trois poètes se montre la plus forte: c'est peut-être le trait le plus féminin de ses poésies.

Aux yeux des vrais romantiques l'Amour est un Dieu: à cette position de principe la poétesse a répondu dans ses vers que Dieu est Amour.

Pour elle, par son recours constant à la Bonté Divine, poésie est en même temps prière. C'est par là qu'elle se distingue également des troubairitz du Moyen Age, pour qui l'Amour est un sentiment essentiellement terrestre, amenant l'égarement du cœur et des sens. Chez Antoinette les sentiments amoureux se transforment de plus en plus en dévouement, en sacrifice même à la personne aimée, sous le regard et avec l'aide de son Dieu. Combien plus profond, plus senti, me paraît le début de *Sacrifice* (pièce XXIII).

*Moun Diéu, vosto voues reclamo
Lou cor que m'èro douna;*

que l'apostrophe purement oratoire et littéraire d'une strophe de Mistral:

*Tu, Segnour Diéu de ma patrio,
Que nasquères dins la pastriho,
Enfioco mi paraulo e douno-me d'alén! (1)*

Aussi la pensée de la mort qui domine l'œuvre dès les premiers balbutiements jusqu'à la dernière élégie n'a-t-elle rien d'effrayant, puisque la mort sera, selon ses vœux, le commencement d'une joie éternelle, d'une union mystique avec la personne aimée.

Telle qu'elle se présente, Antoinette est bien conforme à l'idéal que Mistral a entrevu en créant sa Mireille. Comme l'héroïne de l'épopée de Mistral, Antoinette est une authentique Provençale, avide de bonheur terrestre, mais chrétienne. Comme elle — et ceci encore à l'encontre des troubadouresses médiévales — elle ne déchire point ses voiles pour mettre à nu les souffrances de son cœur: son ton est celui de la confiance la plus discrète, nimbée d'une exquise pudeur. Comme Mireille, elle aime la vie, la nature son univers est peuplé d'oiseaux et de fleurs. Commencé sur le plan terrestre, son amour finit par s'élever jusqu'au plan surnaturel, mystique, où il trouve son vrai sens. Jeune encore elle quittera la terre, oui, mais non sans tristesse, sans déchirement.

L'histoire de Mireille ne constitue qu'une partie du poème du même nom, poème épique de la Provence, dont l'héroïne, création littéraire, représente, répétons-le, l'idéal.

(1) *Mirèio*, éd. Lemerre. p. 4.

Ce qui fait l'originalité du recueil d'Antoinette, c'est qu'il apporte — note inconnue de la poésie provençale d'alors — la fraîcheur d'une histoire vécue. Poème lyrique qui ne se distingue pas par la nouveauté des thèmes, de la langue ou de la versification, mais par l'esprit qui s'en dégage, par la sincérité émouvante qui, à chaque page, révèle ce cœur meurtri.

A côté du jugement de Mistral qu'on peut lire dans les Appendices, voici celui de J.-B. Gaut, figurant dans son *Etude sur la littérature et la poésie provençale* (1), première étude détaillée sur le jeune Félibrige et qui brosse un excellent tableau de ce que fut, dans ses débuts, ce mouvement littéraire

... L'œuvre poétique d'Antoinette de Beaucaire est une élégie sans fin, une source de larmes intarissable, un écho continu de soupirs étouffés, un rosaire de plaintes sans cesse égrené d'une voix plaintive. La mort était l'ange inspirateur de cette vierge explorée qui tenait si peu à la terre et son âme déchirée et endolorie s'est envolée avec délices, sur son aile rapide, pour fuir vers les régions éthérées. Mais que de grâce, que de tendresse, que d'émotion, que de délicatesse dans ces hymnes d'un jour. C'est un doux roucoulement de tourterelle blessée, un murmure de colombe gémissant sous la feuillée, un chant de cygne plein d'accents inouïs et de navrantes modulations...

C'est le terme élégie que j'aimerais retenir de cet éloge qui, certes, est exprimé en un langage trop fleuri, mais quand même sincère et juste. Je serais tentée de résumer l'œuvre de la poétesse en une seule formule élégie chrétienne. Non pas élégie dans la stricte forme classique avec sa versification fixée, mais élégie pour l'inspiration et l'orientation de l'âme, pour les tendances psychologiques qui se manifestent dans le style des poésies.

(1) Voir index.

Les mêmes tendances se retrouvent dans l'œuvre de cet autre sensitif, l'élégiaque Millevoye (1) et dans certaines pièces de Gilbert (2) et d'André Chénier (3), tous précurseurs des auteurs romantiques Lamartine et Musset. Je crois en effet qu'il faut rapprocher l'œuvre provençale d'Antoinette également de celle des auteurs cités, tous lus, récités et commentés en classe du temps de la félibresse. Influences involontaires, livresques, qui se font jour dans le choix de tel sujet, de tel titre de poésie et même, mais plus rarement, dans les termes employés.

Si on voulait chercher dans la littérature française une femme qui eût quelque ressemblance avec notre félibresse, la figure d'Eugénie de Guéron s'imposerait. Chez l'une comme chez l'autre une élévation de sentiments et une délicatesse de caractère bien au-dessus de l'ordinaire. *Le Journal d'Eugénie*, édité en 1862 par Trébutien, est une des rares lectures qu'Antoinette ait méditée dans son propre journal intime. Elle a dû reconnaître dans cette jeune fille un peu romanesque des affinités de sentiment même piété, même détachement des choses de la terre, même fidélité à une affection puissante, même besoin de dévouement, sentiments qui font d'Eugénie de Guéron une vraie âme sœur de notre poétesse.

La personnalité, j'en suis convaincue, se manifeste dans tous les actes de la vie, dans les moindres gestes, dans ce qu'on dit et dans ce que l'on tait. À plus forte raison doit-elle se montrer dans le style des poésies qui sont et qui ont voulu être épanchement, cri de l'âme, confession de foi moins soumises au gouvernement de l'intellect que dirigées par les mouvements du cœur, les poésies d'Antoinette — si nos observations ont été justes — doivent révéler la délicatesse de caractère dont j'ai parlé plus haut.

(1) 1782-1816; de ses Œuvres Complètes, dédiées au Roi (Ladvocat, Paris, 1822, 3 tomes) le premier tome, *Elégies*, doit être tout spécialement cité à cet égard. Voir e.a. p. 54. La chute des feuilles. On voit que, comme Antoinette de Beaucaire, il est mort jeune et que ses œuvres ont été éditées après sa mort.

(2) 1751-1780.

(3) 1762-1794. Je renvoie à la note sous la pièces XXIV, p. 142.

Il n'est pas dans mon dessein de faire ici une étude exhaustive des procédés de style; je voudrais simplement noter quelques traits qui m'ont frappée à la lecture de deux poésies qui ont été conçues à deux moments assez éloignés l'une de l'autre, la pièce XXIII, *Sacrifice*, dont j'ai déjà dit quelques mots et *Plagnun* (pièce XXV) écrite environ deux mois avant sa mort; elles sont représentatives du genre.

Pour ce qui est de *Sacrifice*, j'ai déjà signalé l'apostrophe *Moun Diéu*, formule invocatoire, qui par sa place même, révèle tout de suite le climat de cette plainte. Elégie brève: deux strophes seulement, de longueur inégale. La première, la plus courte, fait ressortir l'importance de la deuxième, dont la phrase est plus développée. Sobriété d'expression, mots de la langue courante; deux images seulement, du reste assez conventionnelles: *moun pantai, d'or trena et moun amo... devèn lou jouguet di vent*. Aucune recherche de forme poétique, les vers ont un air spontané et semblent jaillir tout seuls; pourtant dans la deuxième strophe deux fois l'inversion (assez rare dans les vers de notre poétesse!): *pèr iéu duro et grèvo, vosto santo lèi me lèvo et De moun amo... l'esperanço... devèn*. Ces inversions auront probablement été nécessitées par la rime. Apostrophe aussi au début de la deuxième strophe, exprimant au fond la même chose que celle de la première mais impliquant les regrets. Points d'exclamation soulignant le cri de détresse; points de suspension à deux reprises, à la fin des strophes les mots font défaut, le silence exprime l'inexprimable. Ces points de suspension sont très fréquents dans le style de la poétesse, tantôt mis par pudeur, tantôt par désir de suggérer au lecteur des pensées qu'elle préfère taire. Rimes croisées dans la première partie, abab; rime plus compliquée dans la deuxième: ccdeed. Alternance de rimes féminines et masculines dans la première strophe; dans la deuxième les rimes redoublées sont féminines, les deux autres masculines. Variété donc plus prononcée.

Finalement les mots *reclamo* et *lèi* doivent être relevés triste, mais sans amertume la jeune fille se soumet à la volonté de Dieu. C'est la pensée dominante de cette courte, mais émouvante poésie.

La pièce XXV est plus longue: le titre explique à la fois la seule pensée qui y est contenue (la douleur, l'accablement) et cette longueur (caractère intolérable, prolongé de la douleur). Pas d'apostrophe violente, mais trois fois une incise, dont deux fois *moun Diéu* et une fois *pecaire!* suggérant le ton de la plus intime confiance. Les vers de douze syllabes, plus longs et plus coulants que ceux de *Sacrifice* forment quatre strophes de forme égale aux rimes croisées où les rimes féminines et masculines alternent de façon régulière; c'est une pièce plus classique que l'autre. Pourtant des ressemblances du style: les points d'exclamation, les points de suspension, l'inversion. Ce qui frappe surtout ce sont les images, formant des antithèses: *sa voues esfraiouso — un bèu cant d'amour; lou bonur — lagremo, douço fèu*; résumés toutes les trois en l'antithèse principale *eiçabas — Cèu* dont les mots ouvrent et finissent la strophe. Même phénomène dans la troisième strophe: *mèu — amarezzo, niéu — azur bèu, jour urous — niue de tristesso, brès — tombèu*; les derniers mots évoquent la destinée humaine, comme *terre-ciel* de la strophe précédente. Le schéma des rimes est remarquable: *abab, cdcd, eded, fbfb*; le retour au son *ou* de la première strophe et l'emploi fréquent dans toute la poésie semble bien indiquer une préférence de l'auteur, ainsi que les allitérations qui se portent le plus souvent sur des consonnes douces. Elles donnent une impression de lassitude, d'épuisement.

À remarquer encore les coupes dans la dernière strophe 2-4-6; 3-3-6; 4-2-6; 6-6.

En résumé, on constate que la poétesse écrit une langue simple, pure, faite de mots tout à fait conventionnels, qui pourtant forment des phrases d'une haute musicalité. Les rimes riches auxquelles le provençal se prête si aisément, abondent, surtout avec les sons *a, o* et *ou*. Elle n'abuse pas des diminutifs si fréquents dans cette langue et que Mistral n'a pas même pu éviter toujours. La délicatesse des sentiments égale la sobriété des expressions.

Nulle part des cris passionnés, plutôt des plaintes douces.

Je ne saurais mieux faire que de citer ici une page de l'étude admirable, pénétrante et détaillée de M. Henri Morier, *La Psychologie des Styles* (1). Analysant les différents tempéraments qu'il réunit sous le terme de Caractères délicats, il arrive à dix formes de style qui, tout en étant de la même famille, se diversifient assez pour être traitées à part. Une de ces formes est appelée le style angélique. Comme projection de ce style, qui est à mon avis le plus proche de celui d'Antoinette, Monsieur Morier cite deux poèmes de Lamartine: on voit combien l'inspiration de notre félibresse va dans la même direction que celle du grand romantique.

Angélisme: c'est-à-dire constante orientation de l'âme, qui se tourne vers le Soleil du Bien. L'amour divin qui meut les mondes éclaire cette âme, descend en elle, l'inspire, *l'enthousiasme* (au sens étymologique), d'où lyrisme de qualité élevée cette âme est proprement aimantée.

Autrement dit, mysticisme... Primauté de l'amour et de la sensibilité morale sur l'intellect et la sensibilité physique. Intuition, réceptivité. L'Inspiration souveraine, et non l'élaboration patiente; le mouvement poétique l'emporte sur l'élucubration le courant verbal sur le mot à mot; la musique sur la grammaire; l'esprit sur la lettre. Non point une construction technique, pleinement consciente de ses moyens, mais

l'Esprit, c'est-à-dire le Souffle... L'unité n'est pas le vers, mais la strophe, le poème. De là une densité de pensée relativement faible. L'hémistiche est plus d'une fois Uniconceptuel. Comme la pensée est néanmoins fort élevée, le vers présente un double caractère d'aérienne légèreté et de sublimité élégante. L'âme de l'ange vibre en harmonie avec la volonté divine; dès lors, elle est sensible à l'harmonie, à l'unité musicale de l'univers, celle qui suppose un Compositeur unique et des milliers d'exécutants.

(1) Georg, Genève, 1959. Morier, pp. 144-146.

Croyance aux affinités électives, aux âmes sœurs, aux plages d'anges formées par l'unanime inclinaison des âmes vers l'orient absolu de l'Amour. Au rythme des mondes, à la palpitation cosmique ne peut répondre que la langue régulièrement rythmée de la poésie (isométrique). La phrase ou le vers s'écoulent par la grâce de Dieu: une langue évangélisée, harmonieuse, douce, éthérée, continue. Dominance des consonnes fluides ou onctueuses... La langue de l'amour préfère le luth à la trompette (les voyelles claires, mais non point fanfaronnantes) à la clameur, le murmure; d'où tendances aux voyelles labialisées (OU, EU, O, U, UN, ON) et aux consonnes labiales (M, B, P) ou labio-dentales (V), ou encore fricatives palatales (J, Ch)...

La phrase, quand elle s'écourte, ne vise pas à la sécheresse, mais à l'apaisement, à la méditation, à la nostalgie; c'est un cri de l'âme qui s'épanche, c'est un soupir. Amplification inversement proportionnelle des pauses (plus la phrase est courte, plus les pauses qui l'isolent s'épanouissent dans la durée psychologique). Une large phrase modulée, sans heurt (contre-accent rare), et qui respire; l'ampleur en est soutenue par la dignité du ton, la noblesse des idées parfois, cette noblesse, en se détournant du monde terrestre, redoute le terme propre ou prosaïque et recourt à la périphrase. Parfois aussi, elle recourt à des élégances un peu fanées l'inversion poétique... Vocabulaire simple, soutenu, sans pédanterie, essentiellement affectif ou subjectif, plutôt pauvre... La musique de la strophe est instinctivement équilibrée; il n'est pas rare que la strophe se partage exactement par le milieu, c'est-à-dire que la mélodie de la phrase atteigne son point culminant à la rime médiane (construction équilatérale).

Mots fétiches: Dieu, cieux, bleu, yeux, amour, âme...

Si dans cette caractéristique de M. Morier il y a parfois des traits qui ne semblent pas applicables au style de notre poétesse, c'est précisément dans la mesure où un individu s'écarte du groupe et constitue une personnalité unique. Dans le cas d'Antoinette ce seraient peut-être une certaine lucidité, une force d'âme, une intelligence, qui percent dans ses plaintes et qui ont pour effet que chez elle la douceur ne tourne jamais à la mièvrerie.

On constatera aussi combien la caractéristique citée confirme les jugements que les critiques ont formulés sur l'œuvre d'Antoinette de Beaucaire.

* * *

LIS BELUGO

(LES ETNCELLES)

NOTICE DE LOUIS ROUMIEUX

*Vole mourir, moun Diéu: escouto ma preiero,
Que lou, jour de ma mort sara moun plus bèu jour!...*

Antounieto de Bèu-caire.

Lou 2 de novèmbre 1864, lou negre jour di Mort, la Felibresso Antounieto de Bèu-caire escampavo aquéu plagnurn, sèns crèire, pauro! que lou bon Diéu ausirié tant lèu sa preiero. Tres mes après, la despietouso segarello avié fa soun obro.

Antounieto de Bèu-caire es morto à vinto-cinq an.

L'esperit es messagié (1):

*Ai vist de flour culido
Avans soun tour,
De chato bèu poulido
Mouri d'amour!...*

Vaqui lou segrenous refrin qu'Antounieto, l'an passa, fasié piéuta à soun *Iroundello*, e la poulido chato es morto avans soun tour...

Vous countarai pas sa vido. Souto l'ïue dóu bon Diéu e de sa maire, à la coumpagno de quàuquis ami d'elèi, tant moudestamen s'es passado, que sarié la desfloura de n'en leva tant-siepaou lou velet. En la leissant dins l'oumbro, m'es avis que je rènde un óumage mai agradiéu.

Dirai soulamen quau èro, e citarai, après, quàuqui pensado d'elo. Crese que n'i'ague proun aqui pèr la faire counèisse, e plagne, emai ama.

Mario-Antounieto Riviero èro l'unico enfant d'uno ounourable famiho que sus elo, pecaire! avié pausa tout soun bonur, tóuti sis esperanço.

(1) Voir Mistral, Poème du Rhône, XII v. 114.

Nasqué à Nimes lou 21 de janvié 1840; mai n'avié que tres mes, quand si gènt venguèron demoura à Bèu-caire.

Jouineto encaro, se devinavo en elo uno naturo tèndro, un esperit, uno avenènço, un gàubi delica, que la fasièn recerca de tóuti. Poulido coume un iòu, bono coume lou pan, douço e risènto coume l'Estello d'or qu'a tant gracioussamen cantado, à soun entour jitavo un parfum angeli que voulien tóuti respira.

A trege an, la chatouno èro plus un enfant... Elo, qu'avien visto enjusqu'aqui jouga coume à soun age e fouligaudeja, devenguè tout-dun-cop apensamentido: soun esperit dubert avié set de verita e soun cor amistous avié fam d'amistanco. L'alimen que cercavo, Antounieto lou trouvè au couvènt dins uno gènto amigo que je disien Zoè. Aquelo estaco de cor, entrenado au brès, pòu se dire, afourtido emé lis an, ressarado sus li banc de l'escale, aquelo puro afecioun, devié grandi fin-qu'au jour ounte Diéu, desseparant li dos amigo, prenguè la plus jouino en Paradis, leissant la mai sensiblo descounsoulado sus la terro...

Facho l'uno pèr l'autre, se coumplissien e coumplasien en mesclant e partejant si joio e si tristesse. Antounieto aurié rèn entre-pres sèns counsulta soun amigo. De divertimen, de plesi, n'aurié ges vougu, se Zoè n'avié pas agu sa part...

Ah! que souvènti-fes li mourgo dóu couvènt lis an charpado que s'amavon trop!... Mai ni li remoustranço di mestresso, ni la jalousié dis escoulano, rèn noun pousquè jamai li desamourousi.

Uno fes dins lou mounde, li dos chato se quitèron plus n'auras jamai vist uno sèns l'autro: s'Antounieto passavo un jour foro de soun oustau, sabien si gènt qu'èro encò de Zoè; s'aquesto leissavo un moumen sa maire, èro pèr ana s'espassa vers soun amigo. Se pensavon alor, bèn talamen èron unido, que rèn jamai li dessepararié!...

Ah! la mort s'enchau bèn!

Zoè mouriguè en setèmbe 1860.

La doulour d'Antounieto noun pòu se retraire. A parti d'aqui, s'amagant dins soun dòu pèr se nourri de segren e s'abéura de lagremo, noun assajè jamai d'amendri si regrèt o de bousca soulas dins uno amista nouvello. Si couso (1) preferido èron au cementèri. Entre qu'avié lesi, anavo s'asseta sus la toumbo de l'amigo e se fasié 'n plesi de ie semena de flour... Coume aquéli planto me comprenon bèn disié pièi: escalon e grandisson emé mi regrèt!...

E, chasco fes, revenié dóu cementèri tant esmógudo, que si gènt e sis ami, amor que sa santa n'en pereclitavo, ie faguèron aproumetre de plus ie tourna.

Mai, l'endemman de Toussant, à l'idèio que lou cementèri s'acatavo de flour e que sus tóuti li eros quauco man amigo pausavo un souveni, Antounieto, maugrat lou marrit tèms e óublidant sa proumesso, noun pousquè s'empacha d'adurre, elo tambèn, la courono qu'avié trenado pèr Zoè. Quand revenguè, soun mau èro pres: arribè vers sa maire, abasimado, e, pecaire! desempièi noun quité soun oustau que pèr veni trouva, e pèr toujours, soun amigo entarrado.

Coumprendrés, aro, en legissènt *li Belugo*, coume vai que sa pensado èro toujours virado vers la Mort. Dins *Lou Relicle*, *Moun Soungé*, *A ma Mostro*, *La Toumbado di Fueio*, *Moun Iroundello*, *L'Oumbro*, *Eilamoundaut*, e, sus-tout, dins *Plagnun*, li darrié vers qu'a escri, de-longo parla de la mort, coume d'un pressentimen...

E si letro?...

— N'ai d'admirablo aqui davans lis iue, e, dins quasimen tóuti, Antounieto expandis li funèbri pensado que la magagnavon.

Un jour, Zoè l'escrivé, mai fuguèsse alor pleno de santa:

— Je ne sais pourquoi, chère Antoinette, j'ai le pressentiment que je mourrai bientôt. Je suis triste à cette pensée, mais ce n'est pas la perspective de la mort qui m'assombrit.

(1) Comme Antounieto, Roumieux écrit *couso*, bien que *curso* soit la forme la plus usitée.

Je ne désire pas vieillir: la vie sans illusions doit être insupportable, et je regarde les vieillards comme des malheureux sans espoir. Je connais peu le monde, et déjà je n'ai plus d'illusions; rien ne m'attire; sous ce rapport, j'ai quatre-vingts ans. Voilà pourquoi, si je n'entre pas dans un cloître, je peux mourir à vingt... Ce qui me rend triste, je ne te le dirai pas, parce que je te le dirais en pleurant et tu serais triste toi-même... Prie bien notre saint Joseph, chère Antoinette, il est le patron de la bonne mort...

Antounieto, entristesido, ie respoundeguè tout-d'un-tèms:

— Pourquoi m'écrire de si pénibles choses, amie? Tu m'as brisé le cœur! Ah! s'il fallait nous séparer A cette pensée, je n'y tiens plus. Pour prévenir un pareil malheur, je ferais le sacrifice de tout ici-bas. Plus que jamais je sens le besoin de vivre près de toi. Une solitude à toutes deux ne serait-elle pas un Paradis?... Non, non, viens près de moi je te soutiendrai, je t'empêcherai de mourir... Mais j'ai tort de me méfier de la Providence et d'ajouter foi à des rêves!... Si tu mourais, on pourrait ne point fermer ta tombe: je ne vivrais pas longtemps sans toi!...

Legissès aro a questo pajo que tranco lou cor e que vous fara plagne encaro mai la pauro fiho que l'a escricho... Antounieto èro, lou mes de Mai passa, au Mas-di-Leco, à sa campagno de Saujan que tant amavo, au mitan di flour qu'amavo encaro mai, e s'enebriavo de bonur e de parfum, quand i'arribè ço qu'elomemo vai vous dire:

— On rencontre parfois chez les gens de la campagne une naïveté qui serait admirable, si elle ne blessait par son excès même. La fille de la fermière, qui arrive de la ville, vient de me dire avec un sang-froid merveilleux:

— On m'a demandé de vos nouvelles; j'ai répondu que vous alliez mieux... Hélas! a repris quelqu'un, il ne faut pas se fier à ce mieux; les *poitrinaires* ont parfois des éclairs de santé; mais votre demoiselle ne sera guérie que lorsqu'elle sera morte!... Vous m'avez tant de fois rassurée, que j'ai cherché à prendre en bonne part cet aveu dû à la trop grande franchise d'une femme ignorante. Cependant, bien des fois, j'entends résonner ces paroles à mon oreille... Ah! s'il était vrai que je n'eusse plus qu'un an à vivre! s'il était vrai que, pauvre poitrinaire, je fusse condamnée par Dieu

comme je le suis par les hommes, j'aurais besoin qu'un ange vînt me donner le courage d'accepter mon sacrifice avec résignation!...

Es de Saujan perèu que mandavo, un autre jour dóu meme mes de Mai:

— En sortant de la Messe, je viens de jeter un coup d'œil sur le cimetière car ici les morts sont presque au milieu des vivants. Je ne sais ce qui a crié en moi:

— Oh! qu'on serait bien là!... Au pied d'un mur tapissé de lierre et de pervenches, un petit coin me fait envie. C'est là que je veux être un jour. Le rossignol chantera près de moi et, si l'herbe qui me couvrira est assez haute, il pourra y cacher le nid de ses amours... Pour monument, une croix et quelques fleurs; pour épitaphe, un oiseau qui chante et qui aime!...

Dirias pas qu'Antounieto fasié soun testamen?...

Un autre cop, lou 8 d'avoust 1864, escrivié de Vernet-di-Ban:

— J'ai voulu voir le cimetière du village; M. X..., malgré sa répugnance, a été assez aimable pour m'y accompagner. Quand je vois un cimetière de campagne, il y a toujours un endroit isolé que ma pensée choisit de préférence, et involontairement je me dis: C'est là que je voudrais dormir!...

E toujours, e toujours, coume vesès, lou cementèri e la mort!... Amavo la vido, pamens, la bloundo Felibresso; s'appassiounavo de grand cor pèr tóuti fi meravího de la naturo, e, se noun avian agu lou malur de la perdre tant jouino, aurié maïstralamen canta l'obro dóu Creatour.

Coume provo, prene à l'asard: si letro soun tóuti plus poulido lis uno que lis outro:

— En descendant de ma chambre, j'ai rencontré un pauvre petite papillon se traînant péniblement sur les dalles et cherchant en vain un lieu pour son repos. Je me suis hâtée de le saisir délicatement et je l'ai déposé sur une rose du jardin. A peine a-t-il pris le temps de lui donner un baiser et de lui dire je reviendrai! Pour faire honneur à sa délivrance, il a déployé ses ailes d'or et s'est élevé si haut, si haut, que mes pauvres yeux étaient bientôt impuissants à le découvrir. La pensée m'est venue alors qu'il était peut-être allé porter à Dieu le nom de celle qui venait de le rendre à l'air, aux fleurs, à la liberté!... Pourquoi, *dans ses moments de loisirs*, Dieu n'écouterait-il pas ces pauvres petites créatures?... Il me semble qu'il doit les entendre et récompenser le bien qu'on leur fait... Quelle récompense me garderait-il, à moi, pour cette liberté, pour ce baiser donné à une rose? Qui sait!...

— Comme je me mettais au lit, hier au soir, j'ai entendu une roulade du rossignol. Notre hôte est donc revenu? C'était bien un peu tard pour commencer ses débuts: mais peut-être l'artiste ailé faisait-il sa prière et remerciait-il Dieu de lui avoir conservé le bocage où chaque année il chante, il aime, il est heureux!...

Je ne sais rien de poétique, de mélodieux, d'enchanteur, comme le chant du rossignol, le soir, alors qu'il semble adresser au jour un hymne d'adieu et s'unir aux beautés du firmament pour louer le Créateur

— Le rosier qui encadre ma fenêtre vient de m'offrir sa première rose. Elle m'envoie ses plus doux parfums en se laissant amoureusement bercer par le vent. Comme la nature est pleine de poésie C'est tout près du nid d'un chardonneret qu'elle a placé cette fleur, et les petits, en ouvrant les yeux, pourront, sans sortir de leur berceau, admirer la reine des jardins...

Ce matin j'ai été éveillée par le ramage du chardonneret, mon voisin. Que de choses il semblait me dire! D'abord, il avait l'air de se moquer de ma paresse, et certaines roulades du chanteur ressemblaient à des éclats de rire. Puis il continuait son charmant bavardage. La joie débordait de son chant; j'ai cru comprendre qu'il est père. Je suis moralement sûre qu'il y a des œufs dans le nid mais, comme pour les voir il faudrait peut-être effrayer la mère, je fais à saint Joseph le sacrifice de ma curiosité. Vous voyez que je commence ma journée par une bonne action. Eh! ne riez pas, de grâce: vous savez bien que les plus petites actions ont un mérite devant Dieu. Le Dieu de l'heure, dit... quelqu'un, est aussi le Dieu de la minute... Je me suis occupée, ces jours derniers, à semer, planter, greffer. Je suis déjà impatiente de voir sortir de terre ce que j'y ai enfoui: j'aime tant les fleurs!...

Dans une de mes promenades, j'ai découvert une petite plante de myosotis du plus beau bleu; je l'ai transplantée pour l'avoir sous les yeux. Oh! la jolie fleur Mais hélas comme toute beauté, la sienne dure peu; le même jour, souvent, la voit éclore et mourir! Elle vit encore assez pour dire: *Aimez-moi, ne m'oubliez pas*. C'est quelque chose. J'aurais bien envie de la baiser; mais un souffle pourrait la flétrir...

Vous me reprochez d'être trop enfant et ma simplicité vous étonne. Qu'auriez-vous dit si vous aviez pu me voir aujourd'hui? Je retrouvais mes plantes de prédilection et je disais un mot à chacune.

Tout le long de la route, je n'avais aperçu qu'une fleur, jolie, il est vrai, mais que l'on ne recherche guère. Le *pissenlit* (faut-il le nommer?) se montre trop et finit par fatiguer nos regards. J'en voulais presque à cette fleur d'avoir pris tant de place pour elle seule. Aussi, avec quel transport ai-je cueilli la première pâquerette que j'ai vue me sourire! Puis j'ai eu la tentation de la consulter. Depuis un an, je n'avais pas entendu la voix de cette gracieuse sibylle. Mais la pitié s'en est mêlée, et je n'ai pas osé effeuiller le charmant oracle. Je lui ai donné un baiser, lui demandant pardon d'avoir, en l'arrachant à sa tige, abrégé une existence déjà bien courte; puis, pour réparer ma faute, j'ai essayé de ranimer la fleurette dans la fraîcheur de l'eau; mais, au bout de quelques instants, elle avait fermé ses pétales. La pâquerette est fidèle et ses caresses ne sont que pour le soleil! Les fleurs nous donnent des leçons; car nous n'avons, nous, ni tant de fidélité, ni tant d'amour!...

Eh! de-que dounc la galanto calignairis di prat voulié tant demanda à la margarideto? De-que la gènto flour i'avié dounc respoundu l'annado peravans?

Noun sai; mai ço que i'a de segur es qu'Antounieto souffrissié pas que davans elo se parlèsse jamai d'amour e de mariage. Que de demandaire e quéti demandaire! se soun vist rambaia, emai faguèsson mostro de fourtuno e de bèuta, de talènt et de jouinesso!...

— Vole pas me marida! es tout ço que poudien tira de la bello, quand assajavon de ie parla d'un partit, pèr tant bon e ounourable que fuguèsse.

Au mes de janvié 1863, à l'oucasion d'un mariage, escrivié:

Je plains celles qui sont obligées de vivre avec un homme qu'elles n'aiment point; mais c'est un malheur dont elles sont les premières coupables: pourquoi se sont-elles mises dans ce cas?... J'ai toujours compris qu'il fallait tout donner à un mari pour être heureuse avec lui. Le mariage est un acte que presque toutes les jeunes filles accomplissent trop légèrement. Les parents ne s'occupent que d'intérêts matériels, la jeune fiancée que de toilettes et de futilités! Puis, une fois les nœuds formés, les réflexions sérieuses arrivent et, avec elles, les regrets. Je ne redoute pas pour moi un pareil malheur, et, comme mon cœur est encore endormi, je ne veux pas l'éveiller. Quels que soient les ennuis que peut m'apporter plus tard ma position, je les préfère à un mariage sans amour...

E d'ounte vèn, tóuti se demandavon, qu'Antounieto vòu pas se marida?

— Amo trop si parènt, disien aquésti...

— A dins lou cor un amour que l'estransino, fasien lis autre...

— Belèu, se vòu faire moungeto? reprenien tóutis ensèn.

Se pòu rèn declara de segur aqui-dessus; mai de soun obro pouëtico sèmblo ressourti pamens que la pauro Antounieto nourrissié dins soun cor, au plus founs de soun cor, un amour misterious, pognènt e desastra.

Veici, au rèsto, ço qu'escrivié l'an passa:

— J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le *Journal d'Eugénie Guérin* que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Les pensées de cette sainte fille m'ont fait réfléchir. Toutes ses aspirations allaient à Dieu: où vont les miennes?... Ah! c'est bien vrai, je fais trop pour la terre.

J'ai depuis longtemps une pensée permanente qui ressemble assez à une inspiration du ciel. Une voix semble me dire à l'oreille du cœur:

— *Si Dieu te rend la santé*, consacre-lui ce qui lui appartient; associe-toi aux filles de Saint-Vincent-de-Paul et va dans les pays lointains faire connaître, faire aimer Celui qui t'a créée pour lui...

Je sais tout ce qu'un pareil sacrifice aurait de déchirant pour mon cœur mais je sens aussi que j'ai besoin de secouer ma tiédeur par un grand acte...

Qu'elle est belle cette vie de servante des pauvres! Mon cœur bat à la pensée que ceux que j'ai toujours tant aimés m'appelleraient leur sœur!... Que je serais heureuse de voir de près les malheureux, de leur faire croire en Dieu, en les secourant en son nom!... Moi, qui me trouve toujours si triste en pensant au prisonnier, qu'il me serait doux de le visiter, de pleurer avec lui, si je ne pouvais rien faire pour lui rendre la liberté!... Et ces pauvres filles, perdues par la misère ou par une trop grande crédulité,

avec quel bonheur je leur tendrais la main!... À celles-là je donnerais aussi une bonne part de ma vie pour les ramener à Dieu: c'est l'amour qui relève ceux que l'amour a fait tomber!...

Toutes ces œuvres sont belles, mais il faut de l'énergie pour les accomplir. Il me faudrait dire adieu à notre France, à ma Provence bien-aimée, à mes parents, à mes amis, et, malgré les angoisses de mon cœur, aller me réfugier dans ces contrées étrangères où je ne pourrais emporter de tout ce que j'aime qu'une seule chose le souvenir!...

Noun a vougu lou bon Diéu ie rëndre la santa!... La doulènto s'aliechè lou 13 de novèmbre, e s'amoussè coume un lume, countant à bèllis un li pas que fasié vers l'Eternita... Pamens, de-fes, dóu tèm de la criso estrèmo de sa malautié, avié de moumen d'esperanço. Qu'un jour se capitèsse un pau mens matrassado, e la vesias faire, risouletto, de bèu projit pèr lou mes de Mai:

— Tre que sarai garido, — fasié is ami que ie tenien coumpagno e qu'avié bateja *lis Ange de la darriero ouro*, — tre qu'anarai mies, me farai adurre au Mas-di-Leco, e dóu matin au vèspre sarai emé li flour e lis aucèu!...

N'èro que d'entre-lusido; bèn-lèu la doulour reclamavo mai si dre, e vaqui la malauto que s'ecridavo en plour:

— Ah! vese bèn que n'en farai pas moun proun!...

Lou 16 de janvié, uno semana avans sa mort, i'arribè de Niço, un bouquet qu'à l'oucasoun de sa fèsto* i'avian fa manda pèr Alphonse Karr (1). Quéti crid de bonur! quéti esclamacoun d'alegrosso, quand sourtiguierian la garbo flourido pèr l'espandi sus lou lie de la malauto! E risié de tant bon cor, e tant poutounavo li flour, emé tant de plesi n'aspiravo li perfum, que si gautouno un brigoun s'enflourèron e que la mort, un moumenet, deguè s'enfuge de l'oustau!...

* Veirés pu liuen lou Sounet qu'acoumpagnavo aquéu bouquet. Note de Roumieux.

(1) Dans les écrits sur le Félibrige on ne rencontre que rarement le nom de ce félibre de Nice, qui ne paraît pas avoir été activement mêlé aux manifestations de ce mouvement. Aussi comprendra-t-on mon étonnement de tomber, au cours de mes recherches, sur un numéro de *Feu* (N° 112, d'août 1914), et d'y trouver à la page 659, de la main d'Emile Ripert, la critique du roman *La Détresse des Forts*, Sansot, Paris, 1914, écrit par Mme Bouyer-Karr, petite-fille d'Alphonse Karr, qui traite, sous une forme plus ou moins cachée, toute la triste histoire d'Antoinette de Beaucaire! Parmi les personnages figurent un jeune prêtre, Denis Fournier, sa sœur Laure et même une Antoinette dont Ripert dit:

— Antoinette avec son petit idéal de bonheur humain, brisée, mais résignée, apparaît plus humaine et peut-être plus vraie que les autres personnages. Il faut croire que le souvenir d'Antoinette est resté vivant dans la famille Karr et qu'il a pu, après cinquante ans, inspirer la romancière. Ripert ne dit rien sur la ressemblance avec la vraie Antoinette que, du reste, dans son livre sur l'Histoire du Félibrige, il n'a pas oublié de signaler.

Mai, pièi, tout en amirant la frescour di floureto:

— Ai! las! cridè, sarai passido avans tu, galant bouquet de ma festo!... Vai! saras encaro proun frès pèr embauma ma toumbo!...

Tóuti li jour, l'anave vèire. — Anen, ma sorre, adiéu! ie disiéu quand m'enanave. — Me digués pas *adiéu*; vole que me digués *à revèire!*... me replicavo en sourrisènt. — Tambèn, lou 27 de janvié (soun darrié jour, pecaire!), *à revèire!* ie faguère, bèn attentiéu, en ie toucant la man.

— Oh! vuei, ami, me respoudeguè en plourant, vuei, poudès bèn me dire adiéu!...

Se counfessè e coumuniè. De-vèspre, à set ouro, lou prèire que l'avié ausido, lou fraire d'aquelo Zoè qu'Antounieto avié tant amado, l'abat German, ié dounavo l'Estrèmo-Ouncioun. Ere aqui, iéu tambèn, e coume éu ai agu lou triste bonur de reculi si darriéri paraulo, de vèire s'esvali soun darrié souspir!...

— Plourés pas! plourés pas; nous fasié l'angounisanto en richounejant; s'avès pas mai de courage, coume voulès me n'en donna, à iéu que n'ai tant de besoun pèr mourir?...

Maire, bono meireto, me quités pas, me leissés pas d'uno

minuto!... Te lagnés pas ansin, paire! Se sabiés coume siéu urouso de me vèire durbi lou Cèu pèr uno man amigo! Souffrisse pas, vai; siéu bèn, o moun Diéu, que siéu bèn! E sa tèsto clinè, e Antounieto de Bèucaire s'èro envoulado vers soun Diéu!...

Voulès, aro, agué 'no idèio di regrèt qu'a fach espeli lou trespas de la paureto? Legissès aquest libre. Quouro s'es escampa sus uno toumbo tant de flour pouëtico? Quouro s'es vist de rèino plagnegudo e cantado pèr tant de voues armouniouso?...

Noste ami Melchior Doze a vougu paga, peréu, soun tribut à la pauro morto. S'inspirant de la bello foutougrafio de Crespoun que vous dounan eici, l'artisto nimausen a fa de la Felibresso un magnifique retra: lis iue danson dins la tèsto; aquelo bouco semblo que vous ai parla; li péu bloundin de la chatouno an l'èr de boulega e de s'espeloufi, se d'asard veste alen ié boufo dessus; e, quand. voulès vous enana, cresès d'entèndre la bello enfant que vous crido:

— à revèire! e, sèns vous n'en douta, vòstis iue lagremejon, e sourtès en disènt:

— Adiéu, Antounieto!...

Bèu-caire, 26 de Mars 1865.

Louis ROUMIEUX (1).

(1) Sur le contenu de la notice de Roumieux le lecteur se reportera aux Appendices, lettres XVIII, XIX et la note 2, p. 297 sqq.

LI BELUGO

QUÀUQUI VERS À ANTOUNIETO, QUAND VIVIÉ

*S'aviés cinq an**

S'aviés cinq an, couneiriés de la vido
que li jour siau e lis entre-lusido,
Ma bello enfant;
Veinés li gènt, sus ti gauto redouno,
Pausa sèns fin poutouneto e poutouno,
S'aviés cinq an!..

S'aviés cinq an, viéuriés que de caresso;
T'abéurariés à la font d'alegrosso,
Ma bello enfant;
Peno e segren trancarien pas toun amo:
L'amour t'aurié pas embandi sa flamo,
S'aviés cinq an!...

S'aviés cinq an, amariés que ta maire
E lou bon Diéu, lou bon Diéu, tèndre amaire,
Ma bello enfant;
Lis angeloun, lou cèu blu, lis estello,
Lis auceloun, li flour encantarello,
S'aviés cinq an!...

* En responso à *S'avié vint an*, d'Antounieto (Note de Roumieux)

S'aviés cinq an, chatouneto ajouguido,
Sariés jamai de magagno alanguido,
Ma bello enfant;
E te veirien bousca dintre li drole
Lou mai poulit, pèr ié dire: — te vole!
S'aviés cinq an!...

S'aviés cinq an, que fuguèsses l'amigo
De moun nistoun sauret coume uno espigo,

Ma bello enfant;
O tu que siés ma sorre en pouèsio,
Urous sariéu de te nouma ma fiho
A ti vint an!...

Louis Roumieux.

Bèu-caire, 10 d'Outobre 1864.

*A la Félibresse du Lierre**

La femme qui chante est sacrée.
V. Hugo.

Le lierre est l'orgueil d'un festin:
Le lierre est l'amour du matin
Qui pose au toit de la fermière
Son jeune sourire incertain...
Fêtons, amis, fêtons le lierre!

il fut, dans ce Versaille ombreux
Où passaient les blonds langoureux
De Latour et de Largillière,
Le confident des plus heureux...
Fêtons, amis, fêtons le lierre!

La comédie aime à l'avoir
Sur son front, ce talisman noir;
Plaute l'a transmis à Molière:
Sardou voudrait bien le revoir...
Fêtons, amis, fêtons le lierre!

* La Felibresso de l'Eurre, escai-noun qu'Antounieto avié pres
(Note de Roumieux).

À Antounieto de Bèu-caire
Felibresso de l'èurre

Ai vist uno chatouno
A péu bloundin!...

Antounieto.

Agué vint an e dins lou cor
Pourta l'amour di causo bello;
S'entre-teni 'mé lis estello;
Coumprene, sus soun gravié d'or
Mandant murmur e sourire,
Ço qu'à la flour lou riéu vòu dire;
E quand la flour, pèr l'escouta,
Se pènjo e dins éu se miraio,
Senti touto la voulupta
Qu'an li poutounet que ie baio!...
Enfin, permèi li doun de Diéu,
Agué lou de la pouèsio,
E pourta, sus lou front que briho,
Vint an, aquéu poulit jouièu...
Acò's un chale!... Alor la vido,
Franc de malur, èi bèn poulido!

Antounieto, iéu l'ai proun vist
Qu'avès l'amour di bèlli causo
E que vosto amo noun es clauso
I musico dóu Paradis;
Iéu l'ai proun vist que l'armounio
A travès de voste engenio
Raio coume un rai di bèu jour,
E que l'aucèu emai la flour
Pèr vous an paraulo d'amour!
Mai, — proun moun cor lou devinavo,
Ca ren vous liegènt, tresanavo! —
S'acò's poulit, i'a lou pessu:
Sias felibresso, e, pèr dessu,
Coume la flour, l'aigo e l'estello,
Sias jouino, sias puro, sias bello!...

Oh! me l'an di, mai lou sabiéu...
E vène, emé l'amo esmógudo,
E tremoulant e pensatiéu,
Felecita vosto vengudo!...
Nosto Prouvènço aura de flour,
Pèr traire sus voste passage,
E iéu, en umble troubadour,
Vène dous cop vous rèndre óumage:

Chatouno, pèr vosto bèuta,
De la qualo siéu encanta,
Iéu vous amire e vous adore;

Pèr vòsti vers fres e courous
Di quau moun cor es amourous,
Laisso que t'embrasse, o ma sorre!

Alfonse Tavan.

Rougna, 17 de Desèmbre 1864.

À Antounieto de Bèu-Caire

Pèr sa fèsto

Se venèn de tant liuen, la vèio de ta fèsto,
Embauma toun oustau de nòsti dous parfum,
Es pèr te dire, enfant, que, pau o proun, chascun
Eiçabas a sa part d'aurige e de tempèsto.

Regardo: iuei, sian bello, acoulourido, lèsto;
E, pamens, se sabiés quant de jour d'amarun!
Cènt cop, lou vènt-terrau dins soun fre revoulun,
O sourreto di flour, a gibla nòsti tèsto!...

Li siuen dóu jardinié, li poutoun dóu soulèu
E la man dóu bon Diéu nous an reviscoulado.
Tu, qu'au lié de douleur lou mau a clavelado,

As que trop rebouli reflouriras bèn lèu!
Mai urouso que nautre, as d'ami counsoulaire,
Un paire, uno mameto, e sus-tout, uno maire!...

Louis Roumieux.

Niço, 16 de Janvié 1865, vèio de Sant-Antòni.



LI BELUGO D'ANTOUNIETO DE BEU-CAIRE

I

S'avié vint an

Au pichot Jouanin Roumieux

Pichot enfant, soun douço ti caresso;
Dins toun regard i'a jamai d'amaresso,
Pichot enfant;
E quand, mignot, sus ti gauto poulido,
Fau un poutoun, me dise, entre-foulido:
— S'avié vint an!..

Pichot enfant, quand ta bouqueto fino
Vèn se pausa sus moun front que se clino,
Pichot enfant,
Me dise alor, urouso e pensativo:
— Ah! dins moun cèu i'aurié plus ges de nivo,
S'avié vint an!...

Pichot enfant, quand de ta voues tendrino
Me dises: *t'ame!*... alor, dins ma peitrino,
Pichot enfant,
Moun cor tresano, e iéu, adoulentido,
Dise en plourant: — M'agradarié la vido,
S'avié vint an!...

Pichot enfant, d'abord que de la terro
Ai avans tu chaupi li draio fèro,
Pichot enfant,
Te marcarai la routo la plus bello...
Pèr te guida, moun cor sara l'estello
De ti vint an!...

II

Amour

Amour, tèn dre amour, sus aquesto terro
Siés dóu malurous l'unique tresor;
Ta soulo presènço amaiso lou cor;
Dóu descounsoula reviéudant l'espèro,
Sabes adouci l'amarun dóu sort!...

Bèn dóu Paradis, mauno benesido,
Te counèisson pas, celestialo flour,
Aquéli que van disènt que l'amour
De pèiro et de rómio a clafi la vido
E que dins si joio a tant de doulour!...

Pèr te poutouna, ma floureto amado,
Di ple de moun cor vole t'acata;
Dins mi pàuri cant vole te canta
Dóu divin alen floureto embaumado,
De quant vales mai que l'amigueta!...

III

L 'avuglo

Lou sabe, enjusqu'au cros dins la negro sounuro
Caminarai.

J. Roumanille.

Li gènt man souvènt di, maire, que soun tant bello
Li flour que vas pèr iéu culi dins la pradello,
Au mes de Mai,

Qu'an de vivi coulour au soulèu espendido...
E iéu veirai jamai li bèuta de la vido,
Jamai! Jamai!

Man di que lou cantaire, ami plen de tendresso,
Qu'ame tant d'escouta dins mi jour d'amaresso,
Es tant galant!
Que sis iue soun tant dous, tant blanqueto sis alo,
Quand, pèr me poutouna, volo sus moun espalo
O sus ma man!...

Moun Diéu, coume voudriéu la vèire, ma tourtouro!
L'ame talamen fort! Es par pèr iéu que plouro
E que se plan?...
Tre que l'ause gemi, l'amourouso bestiolo,
La sone, e vitamen sus ma faudo s'envolo,
E'nsèn plouran!...

E pièi lou bèu soulèu que sus lou mounde briho,
Qu'es l'ami di malaut, di vièi, de la pauriho,
Voudriéu tambèn
Vèire coume eiçabas trais soun escandihado;
Voudriéu vèire toumba sus l'iero grasihado
Si rai ardènt!...

Ço que lou mai, sus-tout, regrète dins moun amo,
Es de vèire jamai la meireto que m'amo
Coume soun Diéu;
Que sèmpre mando au cèu si planh e si preiero,
E que, me coundusènt dins la negro sourniero,
Viéu que pèr iéu!...

IV

*Lis iue-de-l'enfant Jèsu**

— Pichot riéu, que dins ta cousso
Poutounejes tant de flour,
Digo-me se sus la mouso
As pas vist ma flour tant douço,
Ma flour d'amour?...

— Sariés pas la margarido,

Que miraiò tant souvènt
Dins moun eigueto poulido
Sa blanco estello, expandido
En rai d'argent?

— Pichot riéu, que dins ta cousso
Poutounejes tant de flour,
Digo-me se sus la mouso
As pas vist ma flour tant douço,
Ma flour d'amour?...

— Sariés pas la campaneto,
Lou benechié dis aucèu,
Que clino, en fasènt lingueto
A moun aigo risouletto,
Soun front de nèu?

— Pichot riéu, que dins ta cousso
Poutounejes tant de flour,
Digo-me se sus la mouso
As pas vist ma flour tant douço,
Ma flour d'amour?...

* Noum prouvençau dóu Myosotis. (Note de Roumieux).

— Sarié pas la flour tant gènto,
De l'enfanço blound tresor,
La fleur qu'espelis risènto
Sus mi ribo relusènto,
Lou boutoun-d'or?

— Pichot riéu, que dins ta cousso
Poutounejes tant de flour,
Digo-me se sus la mouso
As pas vist ma flour tant douço,
Ma flour d'amour?...

— Sarié pas la flour sacrado
Que bluiejo dins l'adous?
E que dis à la pensado
De dos amo separado:
Souvenès-vous!

— Pichot riéu, que dins ta couso
Poutounejes tant de flour,
Poutouno iuei sus la mouso,
Poutouno ma flour tant douço,
Ma flour d'amour!

C'est la seule poésie autographe d'Antoinette qui subsiste.
Voir App. lettre VI p. 287 et le fac-similé p. 120). Mistral y a apporté quelques corrections qu'il est intéressant de signaler. Tout d'abord il en a changé le titre; le nom provençal de la petite fleur bleue est en effet plus correct et plus joli. Ensuite il a changé:

Margarido en margarido

aigueto en eigueto
Campaneto en campaneto
Dis enfantoun en de l'enfanço

V

Vincèn

Au felibre Frederi Mistral

— Me dirias pas, magnanarello,
Lou noum d'aquéu poulit jouvènt
Que, chasco niue, parlo is estello,
E s'envai pièi dins la capello
I pèd de Diéu traire soun cor doulènt?...

— Aquéu?... plouro Mirèio, e ié dison Vincèn.

VI

*Moun iroundello**

— Iroundello negreto,
Que fas toun nis

Souto ma fenestreto,
Liuen de-qu'as vist?

— Ai vist mai d'un cassaire,
Dins li campas,
Au paure aucèu voulaire
Cala si las.
Ai vist la margarido,
Galanto flour,
Pecaire! lèu passido
Souto li plour;
Ai vist sa blanco estello
Toumba plan-plan,
Pèr respondre à la bello
Em' au galant...

— Iroundello negreto,
Que fas toun nis
Souto ma fenestreto,
De-qu'as mai vist?

— Ai vist uno chatouno
A pèu bloundin
Qui pèd de sa patrouno
Pregavo ansin:
— Maire, counsoularello
De la doulour,
D'uno pauro ourfanello
Prenès li jour;
Lèu de sa tristo vido
Coupas lou fiéu,
E menas-la candido
Vers lou bon Diéu!...

— Iroundello negreto,
Que fas toun nis
Souto ma fenestreto,
De-qu'as mai vist?

— Ai vist de flour culido
Avans soun tour,
De chato bèn poulido
Mouri d'amour!
Ai vist d'ome, de femo
E d'enfantoun

Toumba milo lagremo
Pèr un poutoun!...

E l'aucèu — que piéutavo
Sus tant de dóu, —
Eilamoundaut anavo
Prene soun vòu...

— Iroundello negreto,
Oh! rèsto eici:
Tant liuen, alin souleto,
Pourriés mouri!...
Quand fara fre, pecaire!
T'amagarai,
E de toun calignaire
Te parlarai;
Pièi au tèms, dindouleto,
Que tout flouris,
Souto ma fenestreto
Faras toun nis.

*Vèire la musico à la fin dóu libre (Note de Roumieux).

VII

Soun mort

Ço que me fai ploura, vole proun vous lou dire;
Mai rigués pas de ma doulour:
Soun mort mis auceloun!... Es d'acò que souspire
E que vesès toumba mi plour!

Se sabias qu'èro dous lou cant di bestiouleto!...
Couprenien tant bèn moun parla!
Pecaire! quand vesien qu'ère tristo e souleto,
Bresihavon pèr m'assoula!...

Aro, li veirai plus voula sus moun espalo:
Piéutaran plus mi Bengali:
L'alèn fre de la mort, en boufant sus is alo,
Lis a pèr toujours esvali!...

Oh! crese tout-de-bon que souto soun plumage
Istavo un cor amistadous,
Car, avans de mourì, dins soun poulit ramage,
Se disien adieu tóuti dous!...

E quau vous a pas di qu'èro une souvenènço
Que mandavo à soun païs,
Pàuri despatria, que liuen de la Prouvènço
Avien si pichot e soun nis!...

VIII

*Perqué**

Au felibre Teodor Aubanel

— O tu que tant souvènt l'as visto sounjarello,
Digo-me li pantai que treboulon la bello,
Estello d'or,
E pèr que fugue ansin tant apensamentido,
Digo-me ço qu'a dounc ma migo tant poulido
Au founs dóu cor...

Ah! digo-me perqué, quand si blóundis amigo
Au brut dóu tambourin, qu'i pèd ie fai coutigo,
S'envan dansa,
Elo, alor, plan-planet s'escarto de la foulo,
E vai pereilalin s'assetta touto soulo
Pèr mies ploura;

Perqué sus soun front blanc vese tant de tristesso;
Perqué sèmblo óublida sis enciàni proumessò
Pleno d'amour;
Perqué vese plus, iuei, de ma douço amigueto
Lou sourire espeli sus sa fino bouqueto
Coume uno flour...

— Se plouro tant souvènt, la chatouno que t'amo,
Es qu'un bèn jour de Mai ausiguè dins soun amo
La voues de Diéu
Ié dire — Moun enfant, baio-me ti pensado;
Soulet, siéu lou soulas dis amo matrassado;
Vène vers iéu!...

E, despièi aquéu jour, la pauro adoulentido,
Pèr coumplaire à soun Diéu, segur sarié partido;
Mai te quita?...
Es acò que la fai, pecaire! souloumbrouso
Es acò que la rènd ansin tant malurouso
Que n'es pieta!...

Mai, quand aura vesti la raubo di moungeto
E qu'i pèd de soun Crist s'atrouvara souleto,
Soun cor souvènt
Emplira de toun noum si plus dóuci preiero,
Que mountaran vers Diéu d'aquesto pauro terro
Coume un encèns!...

IX

Lou couscri

Lou sort me n'a vougu: pèr sèt an, bono maire,
Vau vous quita!
Ai! las! vosto douleur, la parteje, pecaire!
Poudès ploura.

Ah! liuen de vous segur couneirai la soufranço,
E dins moun cor
Se Diéu trais pas un rai de sa douço esperanço,
Sarai lèu mort!

Maire, vous, pregarés la celèsto Patrouno
Pèr voste fiéu,
E di plus bèlli flour trenarés sa courouno,
Pensant à iéu.

E tu, Liso, tambèn ma pensado à touto ouro
Te mandarai...
Seco ti bèus iue blu, ma galanto tourtouro:
Vai, revendrai.

Pèr que, sènso malur, revegue moun vilage,
Pregaras Diéu;
Souvènt, toun souveni me rendra lou courage:
Liseto, adiéu!...

X

Lou vot

Ave, maris stella!

Es parti pèr long-tèms! Moun amo matrassado,
Bono Maire, à ti pèd escampo si plagnun.
Escouto pèr pieta ma voues descounsoulado,
Que, mi jour, sènso acò, n'aurien plus qu'amarun.

Sènte que d'eilalin sa pensado m'aribo;
Sabe que jour e niue siéu dins soun souveni;
E que, s'a l'ieue sus mar, a soun cor sus la ribo...
Patrouno di marin, fai-me-lou reveni!...

O tu que de la mar an noumado l'Estello,
Te prègue d'enlusi sa nau enjusqu'au port;
Te n'en prègue, à geinoun dins ta santo capello,
Bono Maire de Diéu, gardo-lou de la mort!

E iéu à toun autar, dins ma recouneissènço,
Penjarai un *ex-voto*, o Vierge, en toun ounour;
De ta bounta pèr iéu gardarai souvenènço,
E vendren, tóuti dous, te prega chasque jour.

N'ai rèn de mai precious que mi blóundi trenello:
Eh! bèn, rènde-m'aquéu que i'ai douna moun cor,
E, pèr moun gramaci, divino Vierginello,
Eici vendrai un jour t'adurre mi péu d'or!

XI

Lou relicle

Iuei passidouno, ah! qu'ères bello,
Quand te pausè dins mi trenello!
Coume moun cor trefoulissié
O branqueto de mióugranié!...

Aquéu jour moun amo amourouso
Proche d'eu èro tant urouso!...
Soun regard me devourissié,
O branqueto de mióugranié!

E d'enterin que ta verduro
Cenchavo ma cabeladouro,
Sabes, tu, ço qu'eu me disié,
O branqueto de mióugranié!

Es pèr acò que t'ai gardado
Coume relicle, e recatado
A la testiero de moun lie,
O branqueto de mióugranié!

Se liuen d'eu s'amosso ma vido,
Pèr me signa d'aigo benido,
Saras, tu, l'aigo-signadié,
O branqueto de mióugranié!

XII

Vèspre d'Abriéu

Luno, calèu di mort e soulèu dis amaire,
Souto mi ridèu blu mandes ti rai d'argènt
Pèr enlusi ma chambro, o bèn (e m'enchau gaire!)
Pèr sousprendre lou noum que repete en dourmènt?

Bouto! te dirai tout, ma douço confidènto;
Saupras perqué moun cor es sèmpre entristesi;
Couneiras li tourmen de moun amo doulènto,
Mi proujit de bonur tant lèu envanesi...

Mai fau m'assegura que noun saras lengudo
E que, se mit secrèt vènon à te pesa,
Anaras vitamen, amistadouso e mudo,
Au cor de moun ami plan-planet li pausa...

XIII

Li cigalo

Sus uno branco flourido
Atrouvère, un bèu matin,
Uno cigalo poulido
Que disié soun gai refrin.

Tant m'agradè soun aubado
Que prenguère sus soun griéu
La cantarello afiscado
E l'empourtère emé iéu.

Ie diguère: — Cigaleto,
Sariés gènto que-noun-sai,
Se ta douço cansouneto
Vouliés jougna à mi pantai.

La branqueto de ma vido
Es batudo pèr lou sort,
E ta voues tant rejouïdo
Me regalarié lou cor...

Mai soun cant, pauro pichoto!
Semblavo un cant de doulour:
— Oh! dins toun canta, mignoto,
Coume vai que i'a de plour?

La paureto me cascaio
Lou soulèu me fai canta.
Se me vos revèire gaio,
Rènde-me la liberta!

XIV

La toumbado di fueio

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

Tant de fresco sus vòsti verguello,
Tant verdouoso encaro aièr,
Iuei sias passido e mourinello,
Car a boufa l'auro d'ivèr.

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

Emai fugués afatrassido.
Vous vese encaro emé plesi:
Revertas pas ma tristo vido
E mi bèu soungé envanesi?

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

Au sòu, pecaire! amoulounado,
Semblas espera que lou vènt
Dins si fréji revoulunado
Vous escampihe pèr toustèm!

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

Li brout que vous amavon, pauro,
Coume vautre se soun passi,
Tre que vous an visto pèr l'auro
Rebalado bèn liuen d'eici!...

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

Pecaire! belèu vous emporto
Sus quauque cros de-nòu tapa,
Pèr acata la pauro morto
Qu'aièr coume vautre a toumba!...

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

O belèu, dins sa folo couso,
Vous leissara dins un cantoun
Mesclado emé la verdo mouso
Pèr ie faire un darrié poutoun!...

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, tombas, toumbas!

Pièi l'iroundello amourousido,
Quand revendra dins lou païs,
Pàuri fueio, seco e frouncido,
Vous prendra pèr faire soun nis!

De l'estiéu, ai! dindo lou clas!
Pàuri fueio, toumbas, toumbas!

XV

L'ex-voto

À Madamo Doufino Roumieux

Vous qu'au pèd de la Crous avès soufert, pecaire!
O Vierge, que nouman la Maire de douleur,
Escoutas li plagnun d'une doulènto maire,
Oh! pèr pieta, secas si plour!

Maire, vous que sabès que i'a rèn sus la terro
Que matrasse lou cor coume la mort d'un fiéu,
D'amoundaut escoutas moun ardènto preiero,
O Vierge, rendès-me lou miéu!...

Soun amour es moun cèu, si poutoun soun ma vido;
Saup, bèn jouinet pamens, repeti voste noum;
Vous n'en prègue à geinoun, Madono benesido,
Leissas-me-lou, moun angeloun!

S'une fes èi gari, lèu dins vosto capello
Vendrai metre un *Ex-voto* en merci d'aquéu jour,
E dirai à moun fiéu, o bono Vierginello,
Que dèu vous douna soun amour!...

— Es ansin que preguè la pauro adoulentido,
E pièi de soun oustau enreguè lou camin,
Lou cor empli d'espèro e l'amo entre-foulido,
Certo d'un miracle divin.

En intrant, atrouvè soun enfant tout risèire;
Dins si poulits iue blu lou mau s'èro amoussa!
Ero galoi, urous, que n'èro pas de crèire:
Nostro-Damo l'avié leissa!

XVI

La flour amourouso

— Vers lou sòu tristamen clinado,
Te passisses, pichoto flour...
Perqué ta courouno esanado
Se barro i caresso dóu jour?

Perqué, quand tóuti ti sourreto
Urouso bevon lou soulèu,
Tu soulo, galanto floureto,
Noun lèves toun front vers lou cèu?

— Un jour, emé sa voues calino
Un parpaiounet fouligaud
Me diguè: T'ame, mistoulino!
L'escoutère; me fasié gau!...

De sis alo me poupounavo...
Ah! coume èron dous li poutoun
Qu'amourousamen me dounavo,
Quand iéu n'ère qu'un fres boutoun!...

Mai subran pèr la Margarido
Me laisso, lou bèl enseda!
Pièi vai beisa d'uno escourrido
La Vióuleto e lou Reseda...

Voulè de floureto en floureto:
Ile, Roso, Miousoutis,
Poutounè tout, e iéu, paureto!
Despièi l'espère e l'ai plus vist!...

Vaqui perqué siéu malurouso!
— D'un parpaioun, chatouno o flour,
Te rendès jamai amourouso,
Se tu noun vos tounba de plour.

XVII

À ma mostro

De ma vido as marca lis ouro li plus bello;
As ausi bèn souvènt li plagnun de moun cor;
Saras toujours pèr iéu uno amigo fidèlo
Pichoto mostro d'or.

Sabes que t'ai jamai escoundu mi pensado;
Tambèn auras toujours, ô moun galant tresor,
Ta plaço bèn aqui, sus moun cor recatado,
Pichoto mostro d'or.

E quand vendra lou jour que quitarai la vido,
A-n-éu te dounarai; poudras ie dire alor
E mi pantai d'amour e perqué siéu partido,
Pichoto mostro d'or!...

XVIII

L'Oumbro

À M. l'Abat German

Au bouscas, dins l'escuresino,
Ai vist uno blanco vapour;
Ai landa pèr fugi l'oumbrino,
L'oumbro m'a seguido toujours.

M'a parla: l'ai recouneigudo
A soun amistous parauli:
— Coume!... eici siés mai revengudo?
Es bèn tu que vese? i'ai di.

— Dóu Paradis ounte demore
Ai vist toun cor descounsoula,
E, te vesènt ploura, ma sorre,

Ai vougu vers tu davala.

Rèn m'a bandi de ta pensado:
Tóuti li jour mandes amount,
Pèr l'amigo que t'a leissado,
De plour, de cant e de poutoun.

Dins nòsti joio celestialo
Tambèn, amigo, prègue Diéu
Que te doune de blànquis alo
Em' uno plaço contro iéu...

Un poutoun vène de reçaupre
Sus moun front: l'ombro s'esvalis...
Ah! que siéu urouso de saupre
Qu'on se souvèn au Paradis!...

XIX

Amigueta

Tèndro amigueta, sus aquesto terro
Sies dóu malurous l'unique tresor;
Ti parfum divin embaumon lou cor;
Au descounsoula se rèndes l'espèro,
Amaises peréu l'amarun dóu sort!

Bèn dóu Paradis, mauno benesido,
Te counèisson pas, celestialo flour,
Aquéli qu'à tu prefèron l'amour,
Elo que d'espino a clafi la vido
E que dins si joio a tant de doulour!...

Pèr te poutouna, ma floureto amado,
Di ple de moun cor vole t'acata;
Dins mi pàuri cant vole te canta...
Que l'amour treluse e siegue embaumado,
De quant vales mai, douço amigueta!...

XX

*L'aucèu de ma Prouvènço **

— Aucelounet voulastrejaire,
Galant aucèu,
Digo-me se siés de Bèu-caire?
Oh! piéuto lèu!
Car m'es avis que ta voues douço,
Iéu l'entendiéu,
Quand pantaiave sus la mouso,
Au bord dóu riéu.

Aucelounet voulastrejaire,
Galant aucèu,
Digo-me se siés de Bèu-caire?
Oh! piéuto lèu!
Recounèisse ti plumo fino
E toun canta...
Piéuto, pichoto, cardelino:
Vau t'escouta.

— Au païs qu'as leissa, fiheto,
I'a forço ami
Que te mandon sus mis aleto
Un souveni;
E ta grand, que t'amo, pecaire!
Coume sis iue,
D'esprit vers tu 'mé vers ta maire
Es jour e niue...

— Aucelounet voulastrejaire,
Galant aucèu,
Digo-me ço que fai moun paire?
Oh! piéuto lèu!
— Liuen de tu lou làngui lou gagno,
E bèn souvènt,
Emai fugue liuen di mountagno,
Soun cor ie vèn!

— Auceloun, que pèr la Prouvènço
Vas reparti,
Porto uno tèndro souvenènço
A mis ami!

A ma grand, à moun brave paire,
Gai auceloun,
T'amariéu bèn, s'anaves faire
Milo poutoun!...

Vernet-di-Ban, 24 d'Avoust 1864.

XXI

Moun soungé

Au Felibre Louis Roumieux

Au mitan dóu camin toumbère anequelido:
De languimen moun amo avié tant coumbouri!...
Aqui sariéu belèu restado estavanido,
E cresiéu de n'avé plus qu'à bada-mouri!

Mai veguère, o bonur! s'entre-durbi li nivo
E, rous coume un soulèu, parèisse un serafin
Que s'avanço e me dis de sa voues agradivo:
Pauro chato, perqué siés magagnado ansin?

Vène, que t'adurrai dins la santo patriò
Ounte tóuti li jour soun siau e benura;
Vène, i'atrouvaras de fraire, uno famiho,
E sarai, iéu, se vos, toun ami prefera...

Me prenguè pèr la man; em'eu pièi m'envoulère,
Urouso de segui moun gardian vierginèu...
E nous enauravian... Tout-d'un-cop ausiguère
De cant, tau que segur se n'en ausis qu'au Cèu!

Mai ça qu'alor veguère, oh! jamai de ma vido
L'avien revasseja mi soungé li meiour;
Jamai pereïçavau moun amo afrejoulido
S'èro caufado i rai d'uno talo esplendour!

Uno Vierge, à front blanc e courouna d'estello,
Ero aqui davans iéu, em'un regard tant pur,
Un risoulet tant dous, uno caro tant bello,
Qu'a l'amira de-longo auriéu mes moun bonur.

Ai! las! moun Diéu! perqué d'amount siéu davalado?
Perqué maun bèu pantai a pas toujours dura?
Sus la terra perqué me siéu mai revihado?...
Pèr regreta moun soungé e tourna-mai ploura!...

XXII

À Mistral

en ié mandant sa foutougrafio e reclamant aquelo dóu Felibre.

Avès proumés, pièi óublida;
Iéu me souvène:
Es vous que devias vous manda,
Es iéu que vène!...

XXIII

Sacrifice

Moun Diéu, vosto voues reclamo
Lou cor que m'èro douna;
Vosto man chaplo la tramo
De moun pantai, d'or trena...

Ai! las! pèr iéu duro e grèvo,
Vosto santo lèi me lèvo
Ço qu'amave di vivènt!
De moun amo entre-secado
L'esperanço desrancado
Devèn lou jouguet di vent!...

XXIV

Eilamoundaut

L'espèro e lou bonur dins moun amo vivien...
I'a dous mes tout-bèu-just qu'encaro coumbatien
Moun darrié trelus d'esperanço...

E iuei, lou vese trop! bu sort, pèr iéu crudèu,
Vóu que nosto unioun noun se fague qu'au Cèu!
Vers Diéu, tambèn, moun cor se lanço!

Se moun viage dóu mens èro près de sa fin!
Mai, pecaire! ai pas fa la mita dóu camin,
E ma forço deja s'abeno.
D'un sourne capelet dise lou proumié grun;
Ai set, ai set d'amour, e trove qu'amarun
Dins ma coupo de doulour pleno!...

Sabes bèn qu'es pèr tu que moun amo se dóu
E que bèlo la mort... La mort me fai pas pòu:
Porto moun bonur sus sa caro!...
— D'abord qu'en Paradis i'a d'asile dubert,
Ounte li cor pourran, dins d'etèrni councert.
S'adoura, se lou dire encaro,

Digo-me perqué dounc aurian pòu de la mort?...
Se i'a qu'elo que posque adouci noste sort,
Souto si cop giblen la tèsto...
Eilamoundaut!... I'a-ti quaucarèn de plus bèu
Qu'un calice d'amour espurga de tout fèu,
Qu'un óucean pur de tempèsto!...

Pour que le sens soit clair, il faudrait mettre un point-virgule après *coumbatien* et éventuellement un point d'exclamation après *d'esperanço*. On se demande s'il y a dans cette poésie une réminiscence involontaire de *La Jeune Captive* d'André Chenier:

Hélas quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

XXV

Plagnun

Perqué pas mourir? que moun ouro sone
E qu'eilamoundaut vèngue pèr toujours!

Louis Roumieux.

Sus la terro d'abord que siéu tant malourouso,
Me ie laisses pas mai languì dins la doulour!
Mando-me lèu la mort: sa voues tant esfraiouso
M'agradara, moun Diéu, coume un bèu cant d'amour;

Qu'eiçabas lou bonur es taca de lagremo;
Lis ouro li mai douço an soun degout de fèu;
Ma pauo nau, pecaire! a pòu de la mar semo:
Lou sènte, sarai bèn qu'amoundaut dins toun Cèu!

Pecaire! avèn jamai de mèu sènso amaresso;
Vesèn trepa de niéu dins l'azur lou plus bèu;
Li jour li mai urous an si niue de tristesso
E lou brès de l'amour èi souvènt soun toumbèu!...

Tambèn, sono vers tu moun amo presouniero;
Prène-la pèr t'ama dins l'eterne sejour...
Vole mouri, moun Diéu! escouto ma preiero,
Que lou jour de ma mort sara moun plus bèu jour!

2 de Nouvèmbe, 1864, jour di Mort.

LOU DÒU D'ANTOUNIETO DE BÉU-CAIRE

LES HOMMAGES

Plang

E Roumieux me disié: Rèsto enca 'n pau; tout-aro
De la vèire poues avé gau:
Eici, sus lou tantost, elo vèn pèr coustumo
Teni coumpagno à ma mouié;
Ensèn tout en charrant, fan vanega l'aguhio
Vo-bèn tricoton lou coutoun;
Se despasson ensèn; la bloundo Felibresso
Es coume un enfant de l'oustau...

E proun tèms esperère, entanto qu'emé gàubi
Eu enflavo l'*Harmonium*,
E sa femo disié d'uno voues vivo e claro:
Mai siés pas l'aureto, o moun bèu!...
Mentre que la pichoto e bravo Mireieto,
Bèn calado sus mei geinous,
Engaunavo sa maire e que iéu escoutave
Lou dous councert emé plesi,
E countemplavo aquéu gai tablèu de famiho
Resplendènt de gràci e d'amour.
Esperère proun tèms... Mai, pèr malo aventuro,
Elo, aquéu jour, noun pareiguè.
Quand pièi, en m'entournant, — la sabiéu pas malauto! —
Retravessave lou grand pouent:
Un autre viàgi, aurai plus urouso escasènço,
— Disiéu tranquile, — se Diéu vòu!...

E l'a pas vougu Diéu... Pauro, pauro Antounieto,
Res eiçavau te veira plus!
Après tres mes de làngui e d'amaro souffrènço,
Sies mouerto encaro à toun printèms,
Coume uno tèndre flour, toucado pèr l'araire,
Que lèu s'entre-seco e peris;
Coume un pichot aucèu qu'es, dins sa cantadisso,
D'uno traito pèiro acipa...
Ai! que cop doulorous pèr toun paire e ta maire,
Véuse de soun plus dous soulas,
Soun unique cepoun, l'espèr de sa vieiesso,
Tu qu'amavon mai que seis ue!...
Dóu-mens, dintre soun dóu clareje la pensado
Qu'amoundaut siés bèn emé Diéu
E prègues, Serafin, pèr un jour dins la glòri
Leis avé sòci à toun bonur!

Nàutrei que prenian goust, lei Felibre tei fraire,
À-n-ausi tel proumiés acord,
E fièr erian deja de nouesto jouino sorre
Pèr l'ounour que n'esperavian.
Em' acò venèn vuei, l'ue plourous, lou couer gounfle,
Traire quàuqui flours sus toun cros;
Te trena de saureto uno simplò courouno,
Simbole d'inmourtalita...
Oh! nous óublides pas nimai, bono Antounieto,
Au dur camin que trapejan;
Mai óutèn-nous de Diéu la gràci de t'ajougne,

Tóuti, dins soun sant Paradis!...

A.B. Crousillat.
A-z-Ais, Mai 1865.

ANTOINE-BLAISE CROUSILLAT, né et mort à Salon (B.-du-Rh.) 1814-1899. Erudit d'élite, épris de l'antiquité. Ami de Roumanille et de Mistral qu'il a beaucoup influencé.

La Bresco (1837-1864) 8° 315 p. avec préface de Mistral, Roumanille, Avignon, 1864; écrit en dialecte salonnais.

Pèr Antounieto

À Emmanuel des Essarts

La fueio de la pibo a soun jour pèr toumba
Coume la flour de la courbo-dono;
Lou soulèu a soun tèms peréu pèr se coucha,
La luno pèr lusi sus la lono;

I'a tèms pèr lou, plesi, i'a tèms pèr la doulour,
E i'a tèms pèr lou galoï mariage;
Mai la mort, mais la mort es pèr tóuti li jour.
Mai la mort es pèr tóuti lis age.

O vierge risouletto, o mignoto de Mai,
Di roso cuieiris cantarello,
La roso que flouris, courouso mai-que-mai,
Coume un scètre à ta man blanquinello,

Aniue se passira, sara morto lèu-lèu,
Jitado emé desgoust dins un caire;
Mai tendre plus long-tèms à sa vido belèu
Que tu, chato, à la tiéuno, pecaire!

Lou Felibre de l'Esmeraudo.
En Roussillon, Jun 1865.

LOU FELIBRE DE L'ESMERAUDO (WILLIAM C. BONAPARTE-WYSE), né à Waterford (Irlande) en 1826, mort à Cannes (France) en 1892. Gentilhomme irlandais, petit-fils, par sa mère, de Lucien Bonaparte, enthousiasmé pour le Félibrige, fut un ami dévoué de plusieurs félibres de la première heure, e.a. de Mistral. Son premier recueil de poésies provençales fut *Li Parpaioun blu*, Roumanille, Avignon, 1868; en 1882 parut *Li Piado de la Princesso*, chez Keys, Plymouth. Il fut élu membre du Félibrige en 1862, dans la 7^{me} section, section des amis.

Li Fianço d'Antounieto

Anas querre sa raubo blanco;
Cercas de flour, coupas de branco
De lila 'mé de jaussemin:
Fasès-ié li bèlli courono
Que la man treno e lou cor douno;
Jitas de fueio pèr camin.

— Iuei es alor un jour de fianço?
— Segur! oh mai i'aura ni danso,
Ni cansoun, ni repas nouviau:
Lou nòvi n'amo pas de rire...
A pas lou tèms; m'an vougu dire
Qu'arribo e part coume l'uiaiu.

— Mai qu'a dounc fa la vierginello
Pèr avé noço d'ourfanello?
Perqué ie dounon tau bourrèu?
— Ie dounon pas, mai éu la raubo!
Alestissès la blanco raubo,
Car m'es avis que vèndra lèu!...

Atubas, atubas li cierge!...
Ço qu'èi qu'a fa la douço vierge,
Pèr èstre maridado ansin?
— Dóumaci qu'es bello e jouineto
E de si gènt l'enfant souleto,
A di: la vole, l'assassin!

O bello caro, o couret tèndre,
Que pieta, te vèire e t'entèndre!...
Sèmblo uno santo; si pèu blound
Soun expandi sus si espalo:

— O ma pauro enfant, que siés palo! —
E tóuti toumbon à geinoun.

Ounte es, ounte es la raubo blanco,
La centuro de sa bello anco,
Si dentello, si prim soulié?...
— Alor, la pauro grand s'auburo
E, trantraiant, talamen plouro,
Vai à l'armàri de nóuguié.

Long-tèms, long-tèms, dins la sarraio
La clau en tremoulant varaio:
— Pauro enfant, quau m'aurié di!... (noun
Es pas vrai) — durbènt l'armàri,
Fai la grand, — qu'auriés pèr susàri
La raubo de ta coumunioun?...

Subran, s'ausis un crid terrible
E de plour otumbo un endoulible.
Hola! quau intro dins l'oustau?
— Es la mort que degun n'espèro
E que de-longo sus la terro
Pèr li viéu cavo quauque trau!...

Adusès-ié la raubo blanco;
Cercas de flour, coupas de branco
Le lila, de rousié flouri;
Fasès-ié li bèlli courouno
Que la man treno e lou cor douno:
La pauro enfant vèn de mourir!

Mandadis

O douço e caro Felibresso,
Emé toun cor plen de tendresso,
Emé tis iue plen de bèuta,
T'ai visto un jour e t'ai amado...
Perdouno, se t'ai mau cantado,
Tu que sablés tant bèn canta!

Cette poésie se trouve dans: *Œuvres Complètes*, t. I, Aubanel, Avignon, 1960, dans cette édition l'Envoi manque.

La malemparado

Au tèms qu'à l'auro molo,
Sus la colo,
Tout boutoun s'expandis,
Au tèms que lis estello
Soun tant bello,
Tant bello en Paradis,

Qu'en terro de Prouvènço
La jouvènço
Escampo li cansoun
De sa bouco risènto,
E presènto
A l'amour si poutoun,

Dins lou galant terraire
De Bèu-caire,
Au pèd di moure gris,
Au pèd dis aubaredo,
Di vernedo
Que lou Rose abaris,

Uno chato, ravidò
De la vido
Cantavo lou printèms,
E soun aubado siavo
Anounciavo
L'amour e lou bèu tèms.

E d'Arle à Magalouno
Li chatouno
De gau trefoulissien,
E dins lou gai terraire
De Bèu-caire
Li flour s'expandissien.

Subran uno auro bourro
Desantouro

Le neissènto meissoun,
E sus soun alo forto,
Ai! emporto
La bello e li cansoun

Ansèume Mathieu.
Avignoun, Jun 1865.

Morto à vint ans!

Ai vist de flour culido
Avans soun tour!...

Antounieto de Bèu-caire.

I

Vau la peno, o moun Diéu, que nous mandes l'eigagno,
Lou bèu tèms, lou soulèu, pèr espan di flour,
S'au moumèn que recrèio e 'mbaumo la campagno
Toun auro la flegis e la trais dins lou gourg!...

Autant lèu nosto bouco assajo lou sourrire,
Autant lèu, o moun Diéu, toun det nous l'a coupa!...
Perdouno à la douleur tout ço que nous fai dire:
Segneur, davans ta lèi poudèn que nos courba!

Mai es morto à vint an!... Regrèt, senglut, lagremo,
Sias pas proun pèr lou dòu, e pamens es fini!...
Soun oustau l'aura plus! Sa maire, pauro femo,
A croucheta si man, cresènt de la teni,

E sa brassado es viejo!!!... À la lusour di cierge,
Sis amigo l'an presso e pourtado en plourant.
Aro, es dins lou toumbèu que dor, la jouino vierge...
Emé de flour, ami, pourten-ié nòsti plang.

II

Reviho-te, bello jouvènto,
Escouto nòsti voues doulènto;
Parlo-nous dóu bon Diéu, de soun sant Paradis!
Parlen... Uno douço calamo
Descènd deja dins nòstis amo!...
Antounieto, souto la ramo
L'aucèu canto eiçavau; lou printèms resplendis.

Digo, noun regrètes Bèu-caire
E li sentour de soun terraire?...
Lou Rose coulo clar; — emé soun nouvelun,
Verdejon lou plan e la colo;
I prat, de chatouneto folo
Courron après li parpaiolo!
Ta maire, en li vesènt, retoumbo à soun plourun.

Digo, noun voudriés vèire encaro
L'urouso fierta que sa caro
Prenié tant justamen, quand la fèsto venié,
De te vèire sereno e belbo?...
Car sus lou Prat, à la capello,
Entre li gènti damisello
Ta divino bèuta claramen pareissié!...

Tant graciouso e tant bravo, digo,
Perqué nous quita, jouino amigo?...
Vai, tóuti te plouran, e toun dòu sara long;
Vai, bèn-amado Felibresso,
Un Diéu t'avié facho princesso,
E sus lou trone t'aurian messo
E di flour li mai richo aurain cencha toun front!...

III

D'uno blancour surnaturalo
Lou blanc toumbèu es devengu;
Lou curbecèu s'es esmougu...
Uno oumbrinello celestialo
Dóu Paradis a davala:
Es Elo que vèn nous parla!...
D'un rai paradisen sa caro es trelusènto...
A geinoun! Vai durbi sa bouqueto risènto!...

IV

Ami, que me plouras, eissugas vòsti plour;
Paire, e tu, bono maire, acatas la doulour;
S'emé vautre ai passa coume la blanco flour,
Coume la blanco flour pèr lou cèu espelido
Siéu estado pèr Diéu touto puro culido.

Voste mounde, es verai, l'ai gaire couneigu;
Pamens, ço que l'ai vist, ami, m'a pleisegu:
Amave bèn, coume aro au printèms revengu,
Bela de l'île pur la blanco vierginello,
Pièi escouta, la niue, la cansoun dis estello...

Mai, menado pèr Diéu dins un sejour tant hèu,
Noun pode regreta voste pale soulèu!...
Ami, quand vendrés mai vesita moun toumbèu,
Digas-me vòsti cant... E tu, dins ta dourmido
Souvènt t'anarai vèire, o maire benesido!!!

V

Avès vist, espurga pèr un glavas maien,
De quant l'azur dóu cèu es plus fres e mai briho?
— Après l'amar plourun, à vautre, sa famiho,
Avèngue lou soulas, la pas e lou seren!...

A. Tavan
Rougna, 21 d'Abriéu 1865.

À la Pauro Morto

Ai vist de flour culido
Avans soun tour!

Antounieto de Bèu-caire.

I

A peno avié vint an! Tout-bèu-just de sa vido
S'atubavo lou calèu,
E vaqui que la Mort, de sa bouco passido,

Je vèn boufa dessus pèr l'amoussa lèu-lèu.

A peno avié vint an! Tout-bèu-just, poulideto
E bravo coume un sòu,
Venié d'entamena sa gènto cansouneto,
E vaqui que la Mort, de sa voues que fai pòu,
I'a di: — Taiso-te, chatouneto...
E l'a cargado sus soun còu...

A peno avié vint an! Ero bello, èro bravo,
Era bono coume lou pan:
Quand vesié 'n malurous, pecaire! l'assoulavo
Emé de mot tant dous e tant toucant
Que lou fasié ploura coume un pichot enfant...
A peno avié vint an!...

II

Mai, negro Mort, siés dounc sèmpre afamado
De ço que i'a de bon, de jouine, de poulit?
Despièi lou tèms que n'en fas, de segado,
Sies pancaro alassado?
Vai! risques pas, marrido desdentado,
De leissa 'nrouveli
Ta daio aferounado!...

III

Felibresso, pamens vaqui noste destin:
Que fuguen jouine o vièi, que fugen ome o femo,
Que visquen dins la joio o bèn dins li lagremo,
Fau que nous enanen de-vèspre o de-matin...
Urous, urous cènt fes quau s'envai de bono ouro!
Lou desencantament l'a pancaro rouca;
A pancaro entendu sa pauro amo que plouro;
A pancaro senti soun paure cor maca;
A garda fin-qu'au bout sa raubo d'innoucènci,
Sèns la fringouia dins lou fangas dóu mau:
E, sèns pòu, sèns regrèt, sèns faire penitènci,
Duerbe sis alo d'or e s'envolo amoundaut!

Antounieto

Au front t'avié mes uno estello
Nosto Muso, e d'eilamoundaut
Avié veja sa canestello,
Tout un tresor, dins toun faudau.

Eres amado, jouino, bello:
La Mort t'a visto, e i'as fa gau,
E t'a'mpourtado, riserello,
Leissant lou dòu à toun fougau...

O Mort, n'es pas la chato urouso
Que falié sega, despietouso,
Dins la glòri de si vint an;

Mai es iéu, maire e pauro femo,
Que bagne en van de mi lagremo
Lou brès vieje de moun enfant!*

Roso-Anaïs Roumanille.

Avignoun, 31 de Mai 1865.

*Lou meme jour qu'Antounieto mouriguè, entarravon la chatouno de la Felibresso Rosso-Anaïs (Note de Roumieux).

La Mort à vint an

Ah! que siéu urouso de saupre
Qu'on se souvèn en Paradis!

Antounieto de Bèu-caire.

Au mes de Mai l'erbo nouvello
Demando qu'à durbi sa flour;
Au mes de Mai, la vierginello,
Demando qu'à flouri d'amour.

Perqué dounc, o bello Antounieto,
A vint an te descoulouri?
Perqué dounc carga la teleto
D'aquéli que volon mourir?

Vint an! La fresco pountannado!
Es lou soulèu, es lou seren,
Lis niue d'estello courounado,
Li jour clar, lou cèu azuren!

Perqué dounc rebuta la coupo
De la jouinesso e dóu bonur?
Perqu dire — O mort, vène e coupo
Ma vido trop pleno d'escur!

Tóuti t'amavian, o chatouno!
Gènto e braveto à faire gau,
Aviés li vertu que Diéu douno;
Eres l'ange de toun oustau.

Perqué dounc ères pensativo?
Quinte pounoun aviés au cor?
E perqué tant despachativo
D'èstre embrassado pèr la mort?...

La mort di chato es un mistèri
Bèn defecile à penetra;
Es un secrèt qu'au cementèri
Emé toun cors as embarra.

Dóu mens, se l'amo inmaterialo
Pòu davala, quand Diéu lou vòu,
Dis estendudo celestialo,
Pèr counsoula lis amo en dòu,

Amo urouso, amo apasimado,
Es pèr nautre lou plus marrit,
A-n-aquéli que t'an amado
Laisso te vèire en esperit!...

Siés partido

...Lou brès de l'amour es souvènt soun toubèu.

Antounieto de Bèu-caire.

N'ères tout-just au rode ounte d'aquesto vido
L'aubeto pounchejant,
Reviéudarello e douço, à l'amour nous counvido,
Quand, bello, siés partido,
Serenò, emé toun ange amount richounejan.

Subre toun poulit front, enterin, Antounieto,
Que l'autouno a boufa,
A soun alen tebés lèu-lèu as fa bouqueto
E, durbènt tis aletò,
Lóuguièro, as pres toun vanc, empourtant ti benfa.

E te siés enanado en pregant pèr ta maire,
Elo, qu'amaves tant,
Angèlo, en fugissènt, coume l'aucèu voulaire
Fugis l'ardènt cassaïre,
Noste mounde farda, jalous e maufatan.

Pecaire! aquesto vido, o gènto Felibresso,
Vido sènso parfum,
Que l'or e l'ambicioun an rendudo tigrèssò,
Ah! l'aviés bèn coumpressò,
E subran l'as leissado em soun amarun.

De-segur as bèn fa. Trop sajo e trop requisto
Pèr èstre eici-de-bas,
Galoïo siés partido en aut mounte Diéu isto!
Aqui saras plus tristo:
O sorre, as emé tu lou bonur e la pas!

Vèrai, n'ausiren plus ta voues tant clarinello
Ni toun canta gentiéu!...

Mai se nous as leissa pèr ana, vierge e bello,
Plus aut que lis estello,
Sabèn que miéus que res aro vives en Diéu!...

Roumié Marcelin.
Carpentras, Mai 1865.

Ai las!

De dins moun cor demora.
Am dolor, plen de tristessa,
Velh cantar pèr marimen...

Marti de Mons.

Antounieto,
Ma sourreto,
Perquas deserta li ribas
D'aquesto vido,
Ount iéu, crentouso bouscarido,
Ai! las!
Noun te couneirai?... siés partido
D'eici-de-bas,
Ai! las!

Un jour, — un rai brihavo encaro, —
Caminave dins lou bouscas
E, coume uno amo que s'esmarro,
Noun sabiéu ount, segur, me menavon mi pas...
E revassejave souleto
De la santo amistanço e de si dous parfum;
Car n'aviéu ges, alor, de sorre, d'amigueto,
E sèmpre, sèns soulas, bandissiéu mi-plagnun.
Uno cansoun mai-que-mai bello
Subran suspendè mi pantai
Ero la tèndro Filoumèlo
Qu'espelissié sis èr li plus fres, li plus gai...
Au bousca s, l'endeman, tournère,
Pèr bela, pèr ausi l'aucèu meravihous;
Mai de-bado i regòu, i flous lou demandère:
Avié pourta si cant souto un cèu mai urous!

Antounieto,
Ma sourreto,
Perqu'as deserta li ribas
D'aquesto vido,
Ount iéu, crentouso bouscarido,
Ai! las!
Noun te couneirai?... siés partido
D'eici-de-bas,
Ai! las!

Tu, bello e gracioso Antounieto,
Eres aquéu gènt roussignòu...
Ièr te vouliéu pèr amigueto;
Mai toun noum au-jour-d'uei mete moun amo en dòu.
Me ravissièn ti meloudio;
Atendènt de te vèire, amave de t'ausi:
Toun retra pèr moun iue, ta voues pèr moun auriho,
Aro, noun saran plus qu'un soungé benesi!...
Mai, subre la terro estrangiero
Se n'ai pouscu sarra ta man,
Moun cor au mens gardo l'espero
Qu'au celèste fougau nòsti bras s'uniran.

Enterin, Felibresso urouso,
Prègo pèr li Felibre, éli, pàuri roumiéu;
Aro que siés angèlo e que siés pouderouso,
Emporto un jour ti fraire i bouscas dóu bon Diéu!...

Antounieto,
Ma sourreto,
Volo e canto sus li ribas
D'uno outro vido...
Charmaras plus la bouscarido,
Ai! las!
Diéu t'a fa signe: siés partido
D'eici-de-bas,
Ai! las!

Azalaïs, Felibresso dóu Cauloun.
Cavaïoun, 28 dc Mars 1865.

Adessias

A sa maire crucificado,
A sa famiho desoulado
Dins un oustau iuei s'ouvertous,
A sis amigo, cor saunous, —
Urouso, emé la santo bando
Ount èi soun amigo de cor,
Tenènt soun broutet d'èurre d'or,
Antounieto Riviero marido,
Dóu lio mounte degun se plan.
Aquest adessias counsoulant:

Bono maire, que jour de fèsto,
Quand avans l'ouro di tempèsto
L'ange de la Mort nous sourris!
Ah! perché ma famiho plouro?
Se sabié qu'es bello aquelo ouro
Que dóu cèu li porto durbis!
Bon paire, eici, noun lagremeje;
Emé lis ange musiqueje
Un cant d'amour toujours nouvèu.
Moun amo, amigo, trefoulido
Béura plus l'amar de la vido:
Chasco vido a sa part de fèu.

La vido, pau l'ai couneigudo;
N'es qu'amareso, dòu e plour,
E tant rapido!... uno vapour...
Mounto, s'expandis, èi foundudo!
N'an pas lou tèms de vira 'n tour,
Dins l'aire larg es esbegudo!
Vaqui la vido!... Si plesi?
Degout d'aig sus lou bresi.
A l'amo d'amour alterado
Dirai: Que mordes? un caiau?
Mai lou sarres, mai te fas mau
Ti dènt saunon, soun embrecado...
Eilabas, la vido e l'amour
Soun qu'amaresso, dòu e plour.

Acò's la mort, n'èi pas la vido
I'a pa'n carreiroun sèns caussido;

La vido vertadiero es, paire eiçamoundaut;
Pèr ta fiho Tounieto as ta plaço causido;
La mort, d'aquesto vido èi lou glourious pourtau:
Quand l'ange de la Mort dins la negro sarraio
Met pèr nautre la clau,
De nosto amo escampan la pousseuso muraio.
Aquéu cors de pecat,
Ei jamai lèu de nèstre destaca:
Lou pourtau se durbus, nosto mort es finido,
Lou pourtau se durbis, nosto mort es finido,
Car la vido es la mort e la mort es la vido!

O bono maire, ô paire ama,
Eici d'amour lou cor es embeima,
Ei soun pan, èi soun béure!... À touto la famiho
Adessias! vous espère... À l'autar de Mario
Lis ange volon pèr canta;
Em' éli vole! À soun auta,
Em' éli cante, iuei! Qu'èi bèu dins la patrio
Lou mes de Mai, qu'èi bèu! —
E nosto Rèino... que soulèu!...

L'Abat Lambert, de Bèu-caire.
Sant-Gervasi, lou 17 de Mai 1865.

Fuieto d'èurre

Coume un linde mirau toun aigo se repauso
E verdejo, o Gardoun, souto li sause amar;
Blanco d'escumo, pièi, davalò di reclauso
E vai se perdre alin, de-vers la grandò mar.

Ai culi sus ti ribo uno fuieto d'èurre
E'm acò l'ai bandido au risènt de ti flot:
Dins lis erso dóu Rose avans que de t'esbéure,
L'anaras apausa, Gardoun, contro lou clot

D'aquelo pauro enfant que mespresè la vido
Rèn qu'en entre-vesènt si toumple d'amarun...
Ah! se davans soun tour lou bon Diéu l'a culido,
Em pèr i'espargna li peno e lou plourun.

Eila, au pèd di colo ounte l'oumbro trestoumbo,
Dor la pauro chatouno entre-mitan di flour,
E la tepo verdalo, à l'entour de sa toumbo,
Sèmblo la courouna de jouineso e d'amour.

Ansin de-vers la mar s'envan riéu e ribiero
E dins l'etemnita s'envan chato e jouvènt!...
E nous an toujours di qu'uno amo matiniero
Que s'oufris au Segneur es lou plus bèu presènt.

Coume un linde mirau toun aigo se repauso
E verdejo, o Gardoun, souto li sause amar;
Blanco d'escumo, pièi davalò di reclauso
E vai se perdre alin, de-vers la grandò mar.

G. Charvet.
Remoulin, lou 4 de Jun 1865.

Perqué? — Pèr-ço-que!

Ah digo-me perqué, quand si blóundis amigo
Au brut dóu tambourin qu'i pèd ie fai courtigo
S'envan dansa,
Elo, alor, plan-planet s'escarto de la foulo
E vai pereilalin s'assetta touto soulo
Pèr miés ploura?...

Antounieto de Bèu-caire.

I

Se la vesèn fugi lei chato riserello
E lei galoi jouvènt, la bello sounjarello
A front penja,
Es per-ço-que ressènte en soun couer, la paureto!
Un tir que la treboulo es qu'amo mai souleto
Revasseja.

Perqué trais de plagnoun? e perqué dins la vido
Noun es, coumo leis autro, autant gaio, ajoutuido,
À noueste entour?

Pèr-ço-que sus la terro es soulamen vengudo
Plouri dins vint printèms, e d'aqui s'es rendudo
Au Creatour!

— Bello flous d'esto mounde ounte fas de delici,
Amondaut de-vers Diéu s'auboures toun calici,
D'amour divin,
Es pèr que toun perfum s'entre-mescle ei cantico;
Es pèr qu'emé lei Vièrgi embaines la musico
Dei Serafin!...

II

Pas-pu-lèu s'es ausi la pauro Felibresso
Dire sei cant piedous, seis èr plen d'amaresso
Souto lou cèu,
Que, nous abandonant, sa voues s'es ateisado
E, coumo un calèu vuege, avau s'es amoussado
Dins lou toumbèu.

— Diéu que te dounè tout, o rèino dei chatouno,
De gràci e de richesso éu que fè ta courouno,
T'a tout leva:
Dei bras de ta famiho a vougu que partèsses;
A l'amour dei Felibre a faugu que fugesses
'Mé ta bèuta!...

E poudèn que gemi de ta perdo crudèlo...
Sus toun croues, chasco anado, à la sesoun nouvello,
N'en plouraren,
En esperant lou jour que tóuti lei cantaire
Nous trouben recampa perarnount de tout caire...
Alor, coumo eiçavau, mai ensèn cantaren!...

F. Vidal cadet.

A-z-Ais, pèr Pasco 1865.

La chato e la mort

Lèu de sa tristo vido
Coupas lou fiéu
E menas-la, candido,
Vers lou bon Diéu

Antounieto de Bèu-caire.

La chato

O Mort, pieta d'uno chatouno!
Vole pas, vole pas mourir!
Ai panca trena ma courouno:
Tóuti mi flour an pas flouri...

La mort

Enfant, li flour que la Mort douno,
Quand vèn déliéura l'esperit,
Soun pas d'aquéli passidouno
Qu'un soulèu vèi naisse e peri...

La chato

A mi fres pantai de jouvènço,
A mi cansoun, à ma Prouvènço,
Vole pancaro dire adieu!...

La mort

Vène emé iéu, que siéu la vido,
Vène! e benesiras, ravidò,
La misericòrdi de Diéu!

J. Roumanille.
Avignoun, Mai 1865.

JOSEPH ROUMANILLE, né à Saint-Rémy de Provence en 1818, mort à Avignon en 1891. Père du Félibrige.

Œuvres: *Li Margarideto*, Techener, Paris 1847.

La mort d'un roussignòu

Lis ouro li mai douço an soun degout de fèu.

Antounieto de Bèu-caire.

I

Felibre, escoutas-me: — Dins un bousquet bèn fres,
Su'n auhespin en flour, amirave, uno fes,
Un gai rousignòu que cantavo.
Ero jouine, èro urous!... Dre proche de soun nis,
Ounte, dins un coutoun blanc coume flourdalis,
Lusissien tres bèus iòu, diamant pur e requist,
Lou vèire e l'ausi m'encantavo!

Ero jouine, èro urous!... Vengu 'mé lou printèm
Que nous adus li flour e li cant tout-d'un-tèm,
Fasié sa proumiero nisado;
Li flour de l'aubespín embaumavon soun nis,
En s'espóussant plan-plan sus lis iòu blanc e lis,
E l'aucèu, dóu mitan d'aquéli dous paradis,
Trasié vers lou cèu si roulado!...

Lou belave!... O bonur, que tu siés fugitéu!...
De darrié la baragno ause un cop de fusiéu;
Lou plomb me passo sus la tèsto;
E, quand siéu revengu de moun tresanamen,
Moun cor es trafia d'un amar sentimen,
En vesènt l'auceloun toumba sèns movemen
Au pèd d'uno verdo genèsto!...

Avié trouva la mort au plus bèu de si cant...
Ansin nous a quita dins li flour de sis an
Nosto Antounieto de Bèu-caire
Coumençavo à canta, noste dous roussignòu;
Coumençavo... e deja la Provènço es en dòu!

La viergeto es plegado en un pale linçòu!...
Oh! pauro Antounieto!... pecaire!...

II

Mai aro, de-que sièr de tant se desoula?...
Paire, maire, Felibre, an! fau se counsoula!...
De l'auceloun li cansouneto,
Quand mor, acò 's fini: n'es, pièi, qu'un animau!...
Mai, quand d'aquesto vido a passa lou lindau
Pèr ana s'assousta dintre l'oustau peirau,
Dins l'esplendour de Diéu mounte es eilamoundaut,
Canto bèn miés nosto Antounieto!...

Aubert, Curat e capelan dóu Felibrige.
Malo-mort, 30 de Mars 1865.

Lou mes de Mai

Ai vist la margarido,
Galanta flour,
Pecaire! lèu passido
Souto li plour!...

Antounieto de Bèu-caire.

I

Mai, flòri de beloio
Emé d'oudour,
Fa regreido la joio
E leis amour;
Tout renaisse à la vido
Em' au plesi;
La terro trefoulido
S'ause brusi.

Tout tresano, tout vanto!
Chasque auceloun
De soun ramàgi encanto

Lei fres valoun;
L'abiho vounvounejo,
Gounflo de mèu;
Lou valat cacalejo
E ris peréu.

Amoundaut, leis aureto,
Coumo un encèn,
Pouerton sus seis aleto,
Pouerton ensèn
De la terro enflourado
Souto lou cèu
Lei tóusqueis alenado
Vers lou soulèu.

L'eissame dei Felibre
(Chascun va saup),
Reviéudant dins si libre
Lou prouvençau,
Acouerdo sei fanfòni
D'un poulit biai,
Gantant dins sei sinfòni
Lou mes de Mai!...

II

Pamens, dins la Prouvènço
Manco uno flour;
Manco à soun enchainènço
Un cant d'amour.
Tout zounzouno, tout parlo
E tout sourris;
Mai manco uno bouscarlo
Dintre lou nis!...

Au printèms, que souleio
D'un bèu trelus,
Tambèn manco uno abiho
Au founs dóu brusc;
A l'aigo risouletto
Dins soun courrènt,
A travers lei perleto
Manco un risènt.

Quand maridon la fluto
Au tambourin,
Uno voues rèsto muto
A sei refrin;
Ei longs acouerd que brèssò
Lou ventoulet,
Manco uno Felibresso
Sus lei coulet!...

III

L'aucèu, flitet dei tousco,
La gènto flour,
La melicouso mousco,
Lou cant d'amour,
Lou risènt de l'eigueto,
Tout es blesi
Desempuei qu'Antounieto
N'es plus eici!...

La Felibresso amado
Nous a quita
Sèns fini sa journado
Ni soun prefa!
A peno se sa vido
Sourtiéu dóu griéu,
Un matin l'a passido
À soun abriéu.

Soun cant pèr aquest mounde
Ero trop bèu;
Sa voues 'mé trop d'abounde
Avié de mèu.
Tambèn s'es envoulado
Dins lou cèu blu
Vers uno outro encountrado!...
L'ausiren plu!

A païs deis estello
Falié peréu
Uno ourgueno nouvello
Pèr lou bouen Diéu:
Lou bouen Diéu nous l'a presso
Pèr sei councert;
Car de la Felibresso

Amo leis èr.

IV

D'enterin qu'inmourtalo,
Aperamount,
Felibresso eternalo,
Dis sei cansoun,
Acampen-nous, Felibre,
De tout coustat
Pèr enaura soun libre
E sei bèuta!

Vès! la glòri poutouno
Soun front d'un rai...
Trenen-li de courouno
Dei flour de Mai!
Que chascun n'en garbeje
Pèr l'angeloun
E qu'eicito carreje
Soun garbeiroun.

La vièrgi a l'esprit libre
De tout tourmen;
A dreissa dins soun libre
Un mounumen.
Aqui, coumo uno flamo,
Dins l'aveni
Brulara de soun amo
Lou souveni.

Mandadis

Ounour de la Prouvènço,
Flour dóu Miejour,
Bel iéli d'innoucènço,
Roso d'amour,
Ta glòri de tout caire
Trelusira:
La muso de Bèu-caire
Toujour viéura!

Regrèt

Dison qu'èro autant poulido
Coume li bouquet maien
Que si pensado flourido
Tant galant espelissien.

Dison peréu qu'ernbaumavo
Coume l'amourouso óudour
De la roso — en que semblavo
Pèr la gràci e la coulour.

E parnens s'es esvanido
Coume dins l'aire lou fum,
Coume la flour expandido
Que s'abeno en dous perfum.

E, pauro, l'avèn plourado
Coume uno sorre de men,
Coume uno branco cepado
Dóu bèl aubre felibren.

Felip Chauvier.
Bargemoun, 25 de Jun 1865.

Nigra sum sed formosa

Pèr tóuti li chatouno e tóuti lis amado,
D'amour enebriado,
Es lou mai benura, lou plus courous di diéu
Aquéu
De la voues cantarello,
Que de flour enmantello
Noste mounde marrit, coume un jour agradiéu.

Pèr tóuti lis amado e tóuti li chatouno
Risouleto, redouno,
Es un moustre la Mort, tout uiaussant de pòu

E dòu,
E sa lanço negrasso,
Coume un vènt-terrau, casso
Li jouvènt e li vièi, fourniguejant pèr sòu.

Mai pèr tu, jouvencello, èro tout lou countràri:
L'Amour, lou galant glàri,
Ero segur la Mort, e la Mort èro un jour
L'Amour;
E soun iue de demòni
E soun brama d'angòni
A toun amo èro un lume, uno siavo rumour.

Car te disié la Mort: — O poulido Antounieto,
O ma douço amigueto,
Se ma caro es senistro e moun parla tant rau,
Qu'enchau?
D'angelico famiho,
Dóu bon Diéu siéu la fiho
E porte à moun coustat dóu Paradis la clau.

Coume d'iscleto d'or lis ardèntis estello
Vejaqui, vierginello!
I'a de champ delicious d'amour, de liberta,
Eila!
Dounc, baio-me, blanqueto,
Ta meigrouno maneto
E t'adurrai à Diéu pèr l'escalié 'stela

D'ounte, fièro, veiras qu'es la terro uno gàbi,
Un remoulin de ràbi,
Que soun mèu es de fango, e soun ten, noun d'Alis,
Mai gris,
Que sa douço armounio
N'es que cacoufounio,
E si riche ufanous que pàuri negadis.

De meme que l'enfant, quand toco à la jouinesso,
O tèndro Felibresso,
Quinto à cha pau si jo pèr de gau forço mai
Veraï,
Lis afecioun mesquino,
Li joio mistoulino
De ta vido — as leissado, urouso que-noun-sai.

O, de Diéu benesido es ta bello Prouvènço,
Es la font de jouvènco,
Dóu soulèu es la migo, es lou nis de l'amour
Toujour;
Mai de fum soun si gloio,
De pato si beloio,
Coumparado i trelus dóu celestiau sejour!

Eilamount toun amour pèr toun gai calignaire
Noun te toucara gaire,
Car se vai amoussa coume lou vire au bèu
Coulèu...
Dounc, baio-me, blanqueto,
Ta meigrouno maneto
T'adurrai à moun Diéu coume un ange, lèu-lèu!

Guihèn C. Bonaparte-Wyse.
Maplecroft house (Anglo-terro), 11 de Mai 1865.

Uno rèino di tèms mejan

Soulet siéu lou soulas dis ama matrassado
Vène vers iéu!

Antounieto de Bèu-caire.

Antan, au castelas di comte bèu-cairen,
Bloundo e lis iue seren,
Dins lou gris tourrihoun di rouino majestouso,
Liuèn dóu mounde marrit, cantavo e grandissié
Uno chato crentouso,
E soun ama vers Diéu sèmpre se gandissié.

Souleto eilamoundaut quand tristo s'espasavo,
Dóu Rose que passavo
Vesié s'esperdre alin lou long riban d'argènt
Que, courrènt peravau vers lis erso marino,
Regretous dóu sourgènt,
Gemissié 'n rousigant lis isclo d'amarino,

Plouravo (mai perqué? noun se saup!) lou matin,
Quand lou bàrri bloundin

Dreissavo si merlet dins lou cèu linde e rose;
Plouravo (mai perqué? noun se saup!) à l'ahour,
Quand avau dins lou Rose,
A cha pau, a cha rai, s'ennegavo lou jour.

E dison qu'uno fes à travès dis estello,
Proche la jouvencello
Voulè lóugeiramen un bèl ange de Diéu;
E de la vèire en plour aqui dins sa tourriho,
Lou bèl ange, amoureux, ie diguè: — Jouino fiho,

Sian tourna-mai au mes d'Abriéu;
Veici tourna la margarido;
Avau la bruno bouscarido
Fai sa nisado long dóu riéu.

Emé iéu vène-t'en, o bloundo rèino palo;
T'acatarai souto mis alo!
L'abiho trèvo pèr lou cèu;
L'aureto boufo dins li pibo;
I'a de vióuleto long di ribo
E dins lis aubre i'a d'aucèu.

Vène-t'en emé iéu, o bloundo rèino palo;
T'acatarai souto mis alo!

Lis argelas soun vesti d'or;
Tout reverdejo à la mountagno;
I'a de parfum dins la campagno
E tout es joio dins moun cor.

Vène pereilamount, o bloundo rèino palo;
T'empourtarai subre mis alo!...

E dins l'èr-d'un-tèms lou parèu benurous,
Entre de nivo rous,
Voulè trefoulissènt vers lou palais di Santo:
Toustèms e longo-mai, souto un cèu siau e pur,
Aqui desempièi canto
Li lausengo de Diéu e l'eterne bonur.

À Antounieto de Bèu-caire

Vierge, as bèn fa de mouri jouino,
Car noun as vist la rounio
De ti pantai d'amour:
As bèn fa de segui la negro Segnouresso,
Avans que noste mounde, o tèndro Felibresso,
Treboulèsse ti cant de sa laido rumour.

Vuei, dins la vido aluminado,
Coume lou pèis que nado
Au founs di gourg marin,
Te prefoudes urouso e duerbes ti luseto,
E, libro t'emplanant, siés coume l'alauseto
Que s'enauro en cantant dins lou cèu azurin.

Dins l'armounio universalò,
Vuei, coume la mouissalo
Bressado pèr lou vènt,
Barrules empourtado, esperdudo e ravidò,
E te chales d'ausi lou tourrènt de la vido
Regoula sènso fin pèr lis astre mouvènt.

Esperitalo e clarinello,
T'unisses vierginello,
Amount, dins lou clarun,
Au sublime
Esperit que boufo sus li mounde,
Sènso que dins l'amour ta pureta se fonde
E sènso que ta joio adugue de plourun.

De la bèuta la font proumiero
Enèbrio de lumiero
Toun iue countemplatiéu;
E'm'acò, t'apoundènt à l'obro soubeirano,
De la sciènci divino espòusses quauco grano
Dins]ou cor di mourtau que souspiron à Diéu.

De la pensado crearello
Pèr tu se desfourrello
La santa escurita:

E veses la founsour dis àuti meraviho,
E dins toun rêve d'or plus degun te revihò,
Car tènes plenamen l'eterno verita.

F. Mistral.
Maiano, 19 de Mars 1865.

À Louis Roumieux

Felibre, anèsses pas mespresa la floureto
Qu'uno piouso man jito sus un toumbèu,
E laisso-me ploura la mort de la paureto
Qu'an perdudo à la fes tóuti lis ami dóu bèu.

Antounieto eilamount acabo lou cantico,
Pecaire! qu'entounavo emé tant de plesi:
Car lis ange, amoureux de sa douço musico,
Em'éli l'an pourtado au cèu pèr miés l'ausi.

A sa crous de doulour as mes uno courouno
Trenado, un jour de Mai, pèr nòsti troubadour;
Felibre, tè! vaqui ço que moun cor te douno:
Li flour li plus pichoto an peréu sa sentour!

Ernest Chauffard.
Marsiho, 3 de Mai 1865.

Soun iroundello

À la maire d'Antounieto de Bèu-caire

Pièi, au tèms, dindouletò,
Que tout flouris,
Souto ma fenestreto
Faras toun nis.

Antounieto de Bèu-caire.

Tout flouris, tout canto;
Veici lou printèms
E soun iroundello,
Urouso e fidèlo,
Revèn.

Mai tristo s'aplanto
Sus lou fenestroun
La sono, la bèlo,
E crèi que la bello
S'escound.

O bono Antounieto,
— Ie crido l'aucèu
Dins soun bresihage, —
Vène ausi moun viage
Tant bèu.

Aprendras, fiheto,
Qu'au mens, aquest an,
Rèn noun me carcagno
Di peno e di lagno
D'antan.

Li las dóu cassaire
M'an pas maucoura;
De la margarido
L'estello es flourido
Au prat.

A trouva sa maire
La chato à péu blound;
N'ai vist que caresso,
Ris, chale, alegresso,
Poutoun.

Sabes coume t'ame:
Souto toun cèu blu
Se sèmpre revène,
Es que me souvène
De tu.

Noste negre eissame
Alin s'avanis;
Mai iéu te demore

Pèr t'oufri, ma sorre,
Moun nis.

Ounte as mes la bourro
E lou fin coutoun
Que pèr ma couvado
Ta man, chasco anado,
Rejoun?

Vejan, enjusqu'ouero
Jougaras avau
A la rescoundudo?
Se fas mai la mudo,
M'envau!...

E la fenestreto
Plan-plan se durbis;
Davans l'aucelino
Uno ombro se clino
E dis:

— Liuen d'eici, negreto,
Vai pausa tis iòu:
Toun amigo es morto
E sa maire porto
Soun dòu!...

Nosto bello chato,
Noste soul tresor,
Noste dous mistèri,
Es au cimentèri
Que dor!

La terro l'acato...
Vai-ie, gènt aucèu,
Dins toun bresihage
Ie counta toun viage
Tant bèu!..

Dis, e, plourarello,
L'ombro tourna-mai
Plan-planet s'embarro...
L'aucelino caro
S'envai!...

Mandadis

Despièi, l'iroundello
Qu'amaves bèn tant,
O bono Antounieto,
Sus toun cros, paureto
Se plan!...

Louis Roumieux.

Bèu-caire, 13 de Mai 1865, sus lou cros d'Antounieto.

LOUIS ROUMIEUX, né à Nîmes en 1829, mort à Marseille en 1894. Correcteur d'imprimerie à Nîmes et à la fin de sa vie à Montpellier. Commerçant de bois à Beaucaire. Ami de Roumanille, de Mistral, d'Aubanel et de Joseph Gautier, avocat à Marseille, qui fut son héritier littéraire.

À la gardi de Diéu

Laisso envoula 'quel ange amount!
Eissugo ti lagremo, o tu que siés lou paire,
E counsolo-te bono maire,
Se la manjes plus de poutoun!
Laiso envoula 'quel ange amount!

I'a tant sus terro de tempèri,
E tant de marrit mounde e tant d'espèr fali!
Li jouvènt trovon tout poulit!
Nàutri vesèn que de misèri!
I'a tant sus terro de tempèri!

Vau bèn miéus la saupre amoundaut
Que canto e que sourris à si frai li Felibre!
Qu'atènd si gènt au païs libre!
I pèd de Diéu i'a ges de mau:
Vau bèn miéus la saupre amoundaut!

Léon Alègre.

Bagnòu, 21 de Jun 1865.

Soulas

Oh! noun, vole pas te ploura!
A vint an, poulido Antounieto,
Ti grands iue blu se soun barra;
Quete bèu sort, ma chatouneto!
Oh! noun, vole pas e ploura!...

T'ères chausido dins la prado,
Proche dóu riéu, ta *Flour d'amour*.
Pecaire! l'iver l'a tuiado!...
E siés morto lou meme jour
Que ta flour d'amour dins la prado.

Pèr vous pasi, femo à cors prim,
Vous fau qu'un brigoun de tristesso,
E, coume au vènt lou petelin,
A la primo-aubo d'amaresso
Lèu se giblo veste cors prim!

N'es pas ansin pèr nàutri, femo:
Que de peno nous fau soufri!
Que nous fau ploura de lagremo,
Sènso èstre madur pèr mouri,
Quand sias tant vite morto, o femo!...

Sian coume d'aubre espalanca:
Cracinon li branco dóu roure,
Quand pèr l'aurige es escranca;
Mai viéu toujours l'aubre di moure,
Emai que siegue espalanca.

Alor qu'amount dins l'Empirèio,
Santo morto d'amour, t'envas,
Toun pauvre Vincèn, o Mirèio,
Se descounsolo dins l'estras,
Liuen de tu, liuen de l'Empirèio!...

O bono Mort, me fas pa pòu:
Vène, que ta man me deliéure,
Se jamai moun amo es en dòu!...
Tout-bèu-just se coumence à viéure,

Bono Mort, e me fas pas pòu!...

Pontai d'amour e de jouinesso,
Pèr iéu se noun devès flouri,
Coume la gènto Felibresso
Que me farié gau de mourì
Au bèu matin de ma jouinesso!...

Tambèn, noun vole te ploura!
A vint an, o bloundo Antounieto,
Ti grands iue blu se soun barra!
Que me bèu sort, ma chatouneto!
Nàni, vole pas te ploura!..

Emile Ranquet.
Paris, 20 de Mai 1865.

À la pauro Antounieto

Digo-me se sus la mouso
As pas vist ma flour tant douce,
Ma flour d'amour.

Antounieto de Bèu-caire.

L'alén renadiéu dóu bèu mes de Mai
Coungreio pertout li milo floureto
Qu'amaves antan, o bloundo sourreto,
Et ta *Flour d'amour* lusing tourna-mai.

Dins noste païs qu'oublido jamai,
Pèr faire soun nis, revèn lougeireto
Ta gènto *Iroundello*, e lèu la paureto
Cercò ta fenèstro e s'assousto mai.

Et, toujours fidèu, freirenau e libre,
Toujours amoureux e gai, li Felibre
Canton la Prouvènço emé soun cèu blu:

Coume après l'ivèr l'aucèu e la planto,
Vaquito! après dòu, tout renais e canto!...
E tu, pauro morto, aro ie siés plu!

Ludòvi Legré.
Marsiho, 23 de Mai 1865,

JOSEPH-JULIEN-ADOLPHE-LUDOVIC LEGRE, né et mort à Marseille (1838-1904). Avocat, ami des premiers félibres, mais surtout de Th. Aubanel, dont il fut l'héritier littéraire. Il a publié en 1894: *Le poète Th. Aubanel récit d'un témoin de sa vie* (Paris, Lecoffre).



LES HOMMAGES

JULES CANONGE

A la Mère d'Antoinette de Beaucaire

Comme le souvenir suit toujours la pensée,
Tu voudrais toujours voir son image tracée;
Tu voudrais que, partout, cette apparition
A ton cœur maternel rendît l'illusion..

Ah! d'elle ce qui reste est plus que son image;
Ce qui doit resplendir partout sur ton passage,
C'est d'un charmant esprit le reflet immortel;
C'est le nom sur la terre et l'âme dans le ciel.

Quand l'âme des vivants traversa noble et pure
L'épreuve où la vertu combat les passions,
L'âme sainte des morts en Dieu se transfigure;
Puis, sur nous redescend en consolations.

Mère, ne cherche plus ses traits: vois son génie;
De ses chants qu'on répète écoute l'harmonie;
Suis de l'ange envolé le sillon radieux,
Et tu retrouveras, pour bénir ton passage,
Bien plus que son regard, bien mieux que son image:
Sur la terre *Elle* encore, *Elle* encor dans les cieux!...

Jules Canonge.
Nîmes, 21 Février 1865.

JULES CANONGE, né et mort à Nîmes (1812-1870), journaliste et écrivain. De ses œuvres françaises je cite: *Légendes provençales*, Gueidon, Marseille, 1862 et *Arles en France*; de ses publications provençales: *Bruno-la-Bloundo* (Brune-la-Blonde ou la Gardienne des Aliscamps) avec traduction française, Roumanille, Avignon, 1868. A la fin de ce petite in-36 se trouvent encore quelques autres poésies provençales. Il a été avec Ernest Roussel, un des premiers qui ait salué *Mirèio* avec enthousiasme (*Opinion du Midi à Nîmes*) en 1859. Voir *Lettres inédites de F. Mistral au poète Canonge*, Paris, Champion, 1910.

APPENDICES

(DOCUMENTS INEDITS)

I. L. Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 6 août 1864.

Mon cher Frédéric,

Il m'est impossible de me rendre demain à Avignon: je suis assez désagréablement indisposé pour garder la chambre. Ai-je besoin de te dire la peine que j'éprouve de ce contretemps? Excuse-moi auprès des amis.

Mlle Rivière qui a de la mémoire autant que d'esprit et de cœur, m'avait remis pour toi une photographie que je devais t'apporter et que je t'envoie sous ce pli. Je te recommande le gentil petit quatrain du verso. A toi maintenant de tenir ta promesse: tu sais que le portrait qu'elle a de toi est plutôt d'un capitaine de recrutement que celui du *Felibre de Bello-Visto* (1). Tu peux lui en adresser un nouveau directement ou par mon intermédiaire, à ton choix. Anen, regalas-vous bèn et buvès un cop à ma santa.

Toun bèu devot, Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 65.

(1) Pseudonyme de Mistral dont il se servait de préférence après la mort de son père (1855); ayant dû quitter à ce moment le Mas du Juge, il aura été d'avis que le pseudonyme Lou Felibre dóu Mas ne lui convenait plus.

II. F. Mistral à L. Roumieux

le 19 août 1864.

Veici, moun bèu, lou retra proumés à Mllo Rivière. Siéu talaman afasenda que n'aviéu pas poussu te lou manda pulèu. A tu, se 'n cop vènes à Maiano, te baiarai un de mi bèu...

Milo gramaci à Riviereto pèr si quatre poulit vers. Siéu devengu talamen bèsti qu'ai pas sachu n'i'en faire autant...

F. Mistral.

III. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beucaire, le 20 août 1864.

Mon cher Mistral,

Ta lettre m'arrive à l'instant. Ta photographie sera remise à Mlle Antoinette à son retour de Vernet-les-Bains où elle est avec sa mère depuis 8 jours (1); peut-être la lui adresserons-nous là-bas. Elle sera bien contente.

Je t'envoie deux pièces pour l'*Armana*. Lis-les et dis-moi ce que tu en penses.

(Si tu crois mon *Œuf* digne du concours d'Aix, je l'enverrai. Dis-m'en un mot dans ta réponse). J'y ai joint une petite poésie de Mlle Rivière; ce sera son début dans l'*Armana*. Il faut l'insérer coûte que coûte. Notre félibresse beaucairoise promet; ne lui refusons pas nos encouragements...

Ton tout dévoué
Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 53.

(1) Voir note 1, p. 36.

IV. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 21-9-64.

Mon cher Mistral,

Je t'adresse une nouvelle poésie d'*Antounieto*. Elle est à mon avis supérieure aux précédentes. Notre félibresse fait des progrès sensibles. Elle orthographie d'ailleurs très bien. A mon premier voyage à Maillane, je te montrerai ses manuscrits que je copie littéralement. Tu en seras content. Elle désire s'appeler *Felibresso de l'Eurre*: Si je m'élève, dit-elle avec esprit, c'est que, comme le lierre, j'ai un appui auquel je m'attache... Il faut donc encourager *Antounieto*. Tâche qu'elle ait son petit contingent dans l'*Armana*. Voici une variante pour la 2^{me} strophe de *Perqué*; elle vient de me la faire remettre:

*Ah! digo-me perqué quand si blòundis amigo,
Au brud dóu tambourin qu'i pèd ie fai coutigo,
S'envan dansa, etc...*

Tu mettras selon ta préférence (1)...

Ton tout dévoué

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 66.

(1) Voir Belugo, p. 132 Mistral a mis en effet cette variante.

V. F. Mistral à L. Roumieux

Maillane, 25 septembre 1864.

Mon cher Roumieux,

Je te félicite sur les progrès de ta charmante élève. Ce que tu m'as envoyé est ravissant: notre Antoinette est une vraie poète elle détachera, quand elle voudra, toutes les palmes et tous les rameaux d'olivier de nos académies. J'en suis émerveillé. Ne préférerais-tu pas, comme signature, *Antounieto de Bèu-caire* ou *Antounello de Bèu-caire*.

Cela rappellerait gentiment Clara d'Anduze, Azalaïs de Porqueiragues, etc... (1)

F. Mistral.

(1) Mistral veut apparemment rapprocher les poésies d'Antounieto de celles des trobairitz du Moyen Age, dont il cite quelques noms. Il existe de cette lettre un fac-similé au Palais du Roure à Avignon.

VI. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

le 26 septembre 1864.

Mon cher Mistral,

Ta lettre m'arrive à l'instant. Je te remercie des bonnes choses qu'elle renferme pour *Antounieto de Bèu-caire* qui mérite, n'est-ce pas? plus que des encouragements. Juge-en par la petite poésie qu'elle m'a remise hier et que je t'envoie écrite de sa main.

Il faudra adopter pour sa signature *Antounieto de Bèu-caire, felibresso de l'Eurre*. Faisons-lui dans l'*Armana* sa part aussi large que possible. Mon intention serait de lui faire graver un cachet et imprimer des têtes de lettres; trouve-moi une devise pour son lierre.

Je ne peux pas pouvoir venir dimanche, mon associé (1) devant s'absenter. Ce serait pour le dimanche suivant. Je t'écrirais, du reste. Voici les longues soirées, je vais me remettre à l'œuvre et finir ma comédie (2). Le printemps prochain, je désire publier un volume. D'ici là je te soumettrai les pièces que je me propose d'y insérer.

Ta filleule va à ravir. La première fois que nous viendrons, nous la mènerons (sic) et la ferons rapatrier avec la nourrice si tu le juges convenable (3).

Pamel (4) te remercie de ton bon souvenir il viendra avec nous de dimanche en huit. Mes amitiés à ta mère.

Ton dévoué
Roumieux.

P.S. Si tu voulais me faire bien plaisir, ce serait de me faire parvenir au plus tôt la devise que je te demande.

R. Museon Frederi Mistral à Maillane 183, 126.

(1) Le beau-père de Roumieux.

(2) La première comédie de Roumieux: *Quau vos prendre dos lèbre à la fes*, n'en prends (Celui qui veut attraper deux lièvres à la fois, n'en attrape aucun) a paru chez Roumanille, Avignon, en 1862. La seconde: *La Bisco* (la Bisque) sera publiée chez Maisonneuve, Paris, 1883. Il faut supposer qu'il s'agit ici de cette dernière.

(3) Mireille Roumieux était en nourrice à Maillane depuis le printemps 1862.

(4) Henri Pamel, commerçant de bois à Beaucaire, dont le père était un vieil ami de Mistral. Sur la même feuille que cette lettre se trouve une poésie autographe,

Myosotis, signé Mario-Antounieto. Voir aussi pp. 122 et 123. La lettre doit être datée du 26 septembre 1864.

VII. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 3 octobre 1864.

Mon cher Mistral,

Le beau-frère de Pamel est allé hier à Maillane sans venir me voir, ainsi qu'il me l'avait promis. Je voulais lui remettre (pour qu'il me les retournât après te les avoir communiquées) quelques nouvelles poésies d'*Antounieto de Bèu-caire*. Je t'en ferai une copie, ces jours-ci et te les ferai parvenir. En attendant, lis cette petite pièce, *Vincent*. Elle est d'une naïveté charmante. Mets-la aussi dans l'*Armana*, si tu veux...

J'ai reçu, ce matin, *les Elévations* d'Emmanuel des Essarts (1). Il va bien l'enfant!...

Si tu me fais la gracieuseté d'une petite réponse, dis-moi quelles sont les pièces d'*Antounieto* qui seront dans l'*Armana*. Elle serait heureuse de le savoir, je le pense du moins. Dis-moi en même temps si tu désires connaître de suite les nouveaux vers de la *Felibresso de l'Eurre* ou s'il te suffit de les voir quand je viendrai.

— As-tu trouvé une devise pour son cachet?

Que dis-tu de celle-ci?

*Se grimpe
Es que m'agrimpe.*

Il ne te sera pas difficile de trouver mieux. Je voudrais quelque chose qui rendît cette idée: *Si je monte, c'est que j'ai un appui*. A défaut de cette pensée, celle que tu jugeras le plus en rapport.

Adieu, Maître. A bientôt. Nous t'embrassons tous et, en particulier

Ton dévoué,

Roumieux.

p.s....

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 67.

(1) Voir p. 179.

VIII. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 26 novembre 1864.

Mon cher Mistral,

...Ma femme est un peu fatiguée, elle garde le lit depuis deux jours. Fort heureusement ce n'est qu'une courbature dont elle sera vite remise, j'espère. Il n'en est pas de même de notre chère *Antounieto de Bèu-caire*: la pauvre enfant est dans un état désespéré: elle n'a peut-être que quelques jours à vivre. Le jour des Morts, elle voulait aller au cimetière prier sur la tombe de son frère. Le temps était mauvais, elle prit une fluxion de poitrine, et la voilà depuis en proie à de terribles souffrances qu'elle ne vaincra pas, hélas! Je ne pourrais te dire la peine que j'éprouve: il me semble que si j'avais eu une sœur, j'aurais moins regretté sa perte que celle de notre charmante *felibresso de l'Eurre*.

N'avait-elle pas comme un pressentiment fatal, quand elle me remit sa dernière poésie que je vais te transcrire ci-après?...

Enfin, Dieu est grand et, malgré les funèbres pronostics du docteur, aurons-nous peut-être la douce joie de voir revenir Antoinette à la santé.

Le dimanche 6 crt. j'étais à Avignon où je croyais te trouver. Il y avait là des Essarts, Théodore, Roumanille, Brunet, Mathieu, Grivolos (1), etc... Aubanel nous a lu son drame qui, quoique impossible pour la scène, est une œuvre de premier ordre. Que de passion! quelle forte conception!! quelle poésie!!! (2) La journée était affreuse (au-dehors); elle a été superbe pour les félibres qui ont su s'abriter chez Peiron et chez Brunet.

Je n'ose pas te dire de me répondre ou, du moins, de me donner quelques lignes de ton illustre main: ce serait peine perdue! Je te laisse libre d'agir comme tu l'entendras avec moi; sache seulement que j'ai un bonheur infini quand il m'arrive une de tes lettres... *rara avis!*

Adieu, cher *Capoulié*; ma femme et mes enfants t'envoient mille *poutoun*; donne-en quelques-uns à ta bonne mère.

Ton tout dévoué,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 68.

(1) Pierre Grivolos, peintre (1823-1905) était un ami des premiers félibres, surtout d'Aubanel.

(2) Il s'agit ici de *Lou Pan dóu Pecat* (Le Pain du Péché) écrit par Aubanel dans l'été de 1863 et publié seulement en 1883 chez Hamelin, Montpellier. Aubanel en parle aussi dans sa correspondance avec Sophie de Lenz (voir Bourreline, p. 51).

Au verso de la lettre VIII Roumieux a transcrit la dernière poésie d'Antounieto: *Plagnun*.

IX. F. Mistral à L. Roumieux

4 décembre 1864.

Moun bèu Roumiéu,

Siéu veritablamen desoula de la nouvello que me dises toucant nosto gènto e bèn amado felibresso de Bèu-caire. Acò me fai uno peno coume se me parlaves d'uno sorre! pecaire! tant jouineto, tant graciouso e proumetènt au Felibrige uno tant auto cantarello. Se t'es douna de la vèire, coumunicò-ié mis amistanço li plus tèndro, li plus freirenalo. Digo-ié, à-n-aquelo bello amo en peno, que fassen tóuti de vot, et de vot bèn ardènt, pèr soun restabliment; e crese bèn segur que nous escoute lou bon Diéu!...

F. Mistral.

X. F. Mistral à L. Roumieux

1er février 1865.

...J'ai pleuré la pauvre Antoinette et écrit à sa mère (1).

F. Mistral.

(1) Comme tous les ans depuis 1859 Mistral invite Roumieux pour la fête de Sainte-Agathe (Santo Agueto), patronne de Maillane.

XI. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 1er février 1865.

Mon cher Mistral,

Tu as appris la mort de la pauvre Antoinette et, par la lettre touchante que tu as écrite à ses parents, j'ai vu combien cette perte cruelle t'avait affligé!

*Es uno flour culido
Avans soun tour;
Uno chuta poulido (1)
Morto d'amour!!!*

Mon intention (et Aubanel a eu la même idée que moi, idée que tu partageras aussi, j'en suis sûr) est de recueillir toutes les poésies et les pensées de notre chère sœur *Antounieto de Bèu-caire* et d'en former un petit recueil publié comme hommage posthume des Félibres à la Felibresso de l'Eurre. Qu'en dis-tu?... Nous en parlerons dimanche prochain à Maillane, *si tu m'invites à y venir*. Il me faut cette invitation pour être sûr de t'y rencontrer, afin de ne pas faire un voyage *blanc*. Je viendrai, dans l'affirmative, avec ma femme et Mireille.
A dimanche donc. Nos amitiés à ta mère et à la famille *de lait* de ta filleule.

Ton tout dévoué,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 69.

(1) Roumieux fait allusion à une strophe de *Moun Iroundello* d'Antoinette, dont il approprie la rédaction à la circonstance. Voir p. 128.

XII. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 16 mars 1865.

Mon cher Mistral,

Je t'aurais déjà écrit si l'on ne m'avait dit que tu étais en voyage. Aubanel que j'ai vu dimanche à Avignon, m'a annoncé ton retour; je viens donc te soumettre, pour recevoir ton avis immédiat, le plan que nous avons arrêté pour le livre d'*Antounieto de Bèu-caire*. Ce volume, imprimé sur magnifique papier in-8, aura pour titre:

Li Belugo d'Antounieto de Bèu-caire emé la Courouno trenado pèr li Felibre à la pauro morto, etc... etc...

Il renfermera, outre le portrait et un autographe de la Félibresse, une notice biographique par ton féal Louis Roumieux, les élégies des Félibres et Félibresses en l'honneur de leur pauvre sœur du Lierre (des Essarts, Jules Canonge (1), m'ont déjà remis leurs pièces; Aubanel et Brunet ont fait la leur; Roumanille, Rose-Anaïs, Mathieu, travaillent à la leur; la tienne ne sera pas la dernière terminée; la mienne non

plus) — viendront ensuite les poésies d'*Antounieto* et, à la fin, la musique de son *Iroundello* et des *Iue-de-l'Enfant-Jèsu*, deux charmantes mélodies qui couronneront dignement le recueil.

Ce livre, étant un hommage tout fraternel, un souvenir vraiment pieux, ne sera pas mis en vente, et sera tiré à un nombre d'exemplaires ne dépassant pas celui des souscriptions.

Je vais, maintenant que j'ai recueilli quelques éléments, m'occuper de la notice. Dès qu'elle sera finie je te l'enverrai avec tous les manuscrits, et l'œil du maître saura, sa plume aidant, donner à l'œuvre posthume un cachet vraiment *félibren*.

Laisse donc *Calendau* se reposer ou plutôt, te reposer quelques minutes et puise dans ton cœur une larme pour la chère enfant que nous avons perdue. Je te le demande non seulement en mon nom, mais au nom du *félibrige*, au nom de la famille Rivière, au nom de la pauvre morte à qui j'ai promis cet hommage posthume quelques instants avant sa mort.

Nous avons rédigé dimanche dernier, avec des Essarts et Théodore un projet de prospectus. Dès qu'il sera composé tu en recevras une épreuve: il va sans dire que là comme partout, et pour tout, l'avis de Mistral prévaudra!

Ne reste pas, selon ta noble habitude, un temps infini sans répondre à ma lettre. Il y a *urgence*. Le fer est chaud; il faut le battre. Tout le monde est disposé à souscrire en ce moment à Beaucaire; plus tard, qui sait?

Ma femme et Mireille sont à Nîmes depuis quatre jours; elles vont bien.

Mes amitiés à ta mère, à la *bailo* (2) et à sa famille.

Veux-tu lire trois strophes que j'ai faites dernièrement? Les voici sur une feuille séparée; donne-moi franchement ton avis.

En attendant le plaisir de te lire, je te serre amicalement la main.

Ton bien dévoué,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 70.

(1) Voir p. 282.

(2) La nourrice (de Mireille Roumieux).

XIII. F. Mistral à L. Roumieux

19 de mars (1865).

Tu as raison, mon ami, il faut se hâter de publier l'œuvre d'Antounieto de Bèu-caire, pour ne pas compromettre le succès de la souscription. Ton plan est excellent de tout point. Seulement je voudrais que l'on réservât une centaine d'exemplaires pour la

vente. Le titre *Li Belugo* a été, je crois, employé déjà par Bellot qui a publié *leis belugos poueticos* (1). Vois ce qu'il en faut penser. Tu pourrais aussi, ce me semble, s'il n'y a pas inconvénient pour l'augmentation de dépense, demander quelques vers à l'abbé Aubert, capelan dóu felibrige, à Crousillat, à Ranquet, à Gaut, voire à l'abbé Lambert.

Quand tu seras prêt, tu peux m'adresser les manuscrits que je reverrai. Il faut faire de cela une œuvre felibrenco, c'est-à-dire artistique. *Toun ai! pecaire!* est fort bien troussé. Je t'en fais compliment, c'est une de tes bonnes pièces, bravo!

Voici maintenant quelques strophes que j'ai faites de grand cœur pour la pauvre Antounieto (2).

Toun bèu devot,

F. Mistral.

(1) Pierre Bellot (1783-1855) avait édité en effet *Leis Belugos poueticos*, Marseille 1841; Ses dernières poésies ont été éditées en 1853 sous la lettre: *Dernierei Belugo pouëtico*. Il était éditeur du journal *Lou Tambourinaire* et le *Ménestrel*. Poète très connu à Marseille. Voir aussi pp. 12 et 13.

(2) À la lettre XIII est jointe la poésie de Mistral à Antounieto dc Bèu-caire (*Belugo* p. 234). Cette poésie se trouve aussi dans *Lis isclo d'or* de Mistral, éd. Lemerre p. 380-383 sous le titre: *Pèr la felibresso Antounieto de Bèu-caire* avec traduction de la main de l'auteur.

XIV. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 24 mars 1865.

Mon cher Mistral,

J'ai reçu avec ta bonne lettre, ta superbe élégie pour ma chère félibresse. Merci, merci. Je ne te dis pas ce que je pense de tes vers; mieux que moi, malgré ton excessive modestie, tu en apprécies la juste valeur. Notre livre va être splendide. Aubanel va t'envoyer l'épreuve des prospectus. Revois-la et adresse-la de suite à Aubanel. Le titre *Li Belugo* m'a été désigné, la veille de sa mort, par la pauvre *Antounieto*.

N'est-ce pas une raison pour ne pas y toucher? *Néanmoins, je te laisse libre de le changer s'il n'est pas de ton goût*: c'est ce qu'ajouta la chère Félibresse en me remettant ses poésies c'est ce que je te répète, et ce que je t'engage à faire si réellement il existe déjà un volume intitulé: *Li Belugo pouëtico*. Une fois cette correction faite, si tu la crois nécessaire, comme toutes autres que tu jugerais convenables de faire, fais parvenir l'épreuve corrigée à Théodore avec ordre

d'imprimer de suite. Je crois que les souscriptions marcheront bien ici; mais il faut se presser néanmoins.

J'ai à peine commencé ma notice. Par une coïncidence bien ennuyeuse, mon beau-père me demande les comptes de sa liquidation et, pour cela, il me faut faire l'inventaire des deux années passées de mon association avec Alibert (1). Quand j'ai fait des chiffres toute la journée, il m'est de toute impossibilité de tourner une phrase. Tu en as une preuve sous les yeux par la lettre incohérente que je t'écris.

J'avais déjà écrit à Gaut quand j'ai reçu ta lettre. Il m'a même répondu qu'il ferait une élégie et que F. Vidal mettrait une sourdine à son tambourin pour jouer un air funèbre à la pauvre *Antounieto*. Marius Girard et Bringuier (2) m'ont aussi envoyé leur adhésion. J. Canonge m'a adressé sa pièce.

Je t'enverrai probablement tout cela dans le courant de la semaine prochaine. Sinon je viendrai à Maillane de dimanche en huit, c'est-à-dire le 2 avril prochain. Si tu pouvais venir toi-même à Beaucaire, je le préférerais, à cause de mon vilain métier.

J'ai écrit à la Felibresso d'ou Cauloun. Je lui ai fait remettre la lettre par une tierce personne: je suis encore sans réponse. Ranquet et l'abbé Lambert ne m'ont rien dit non plus. Peut-être travaillent-ils à leurs poésies.

J'écrirai demain à l'abbé Aubert et à Crouzillat. Legré ne ferait-il pas un petit effort en faveur de notre œuvre fraternelle? J'ai envie de lui en dire un mot.

Dès que les prospectus seront imprimés, je ferai *jacasser* la Presse. Gaut m'a offert la publicité du *Mémorial d'Aix*; Ernest Roussel aura *le Courrier du Gard*; Chauffard, *la Gazette du Midi* Granet *le Messenger*, etc...

Adieu, mon cher Capoulié, et mille fois merci et mille et mille fois bravo pour ta magnifique élégie.

Toun bèu devot,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 71.

(1) Le beau-père de Roumieux, second mari de la mère de sa femme.

(2) Ce Bringuier, félibre de Montpellier, ne figure pas parmi les auteurs des élégies.

XV. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beucaire, le 4 avril 1865.

Mon cher Mistral,

Voici ma notice. Revois-la avec soin et fustige-la comme elle le mérite. Tu pourras, à ta convenance, me la renvoyer ou bien l'adresser directement à Théodore. Je ne sais si tu en seras content. Dis-le moi franchement et carrément.

J'ai quelques autres jolies lettres d'Antoinette. Mais j'ai cru borner mes citations à celles que je t'envoie. D'un côté, c'est bien dommage; car la pauvre enfant écrivait délicieusement et il est à regretter que vous ne puissiez pas lire les belles pages que j'ai en main. D'un autre côté, il est peut-être plus convenable de ne pas livrer au public des pages faites pour l'intimité (1).

L'abbé Aubert et la Félibresse du Caulon m'ont envoyé leurs pièces. L'abbé Lambert m'a promis la sienne. Crouzillat est le seul qui n'ait pas répondu à mon appel. Voici les félibres qui m'ont donné leur adhésion:

Mistral (J'ai sa pièce; tu en sais quelques chose, n'est-ce pas?)

Jules Canonge (j'ai sa pièce)

E. des Essarts (id.)

L'abbé Aubert (id.)

F. d'ou Cauloun (id.)

Aubanel

Roumanille

Rose-Anais

Brunet

Marius Girard

Bringuier

Gaut

F. Vidal

L'abbé Lambert

Ranquet

Mathieu }

Tavan } Aubanel s'en est charge

Comme tu vois: le recueil promet d' [être] bien intéressant.

Je n'ai pas encore reçu les prospe[ctus.] Aubanel me les a promis pour aujo[urd'hui] ou demain.

Je vais m'occuper, ces jours-ci, [à] transcrire toutes les poésies de [la] Félibresse du Lierre. Je te les [envoie dès] que ce travail de copiste [sera fini].

Quant aux Elégies, dis-[moi si tu] veux que je te les envoie [au fur et] à mesure de leur récep[tion ou] si tu les veux toutes à la [fois].

Mon inventaire tou[che à sa fin]. Une fois débarrassé de [ce pénible] labeur, je me mettrai [de cœur] et d'âme à l'œuvre p [oétique].

Je n'ai pas besoin de te [dire que] non seulement je te [laisse libre] de corriger ma N[otice, mais aussi de] la refaire mêm[me d'un bout à] l'autre si elle [ne te convient pas].

Le peu d'ha[bitude que j'ai de] la prose provençale m'aura probablement fait tomber dans les gallicismes de *mots* et de *constructions*. Corrige, corrige dur; ajoute, retranche; [a]rrange. *Fiat voluntas tua!*

J'ai lu mon travail aux parents [d'An]toinette. Ils en sont enchantés. [Cela veu]t dire qu'ils ne se sont [guère] occupés que du fond.

[Ad]ieu, mon cher ami. il n'y [aurait] rien de bien étonnant [à ce que tu] me visses venir à Maillane [diman]che prochain. Je tâcherai. [Tout] dépendra, d'ailleurs de mes [occupa]tions et un peu aussi de [ce qu] tu me répondras. Ma femme et les enfants [t'embr] assent bien fort.

[Tou]n bèu devot,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 72.

Lettre en partie déchirée.

En intercalant les mots et lettres placés entre crochets j'ai pu reconstruire cette lettre dont le sens m'a paru clair.

(1) Ce que Roumieux dit à propos des lettres vaut encore davantage pour maintes pages du journal intime d'Antoinette.

XVI. F. Mistral à L. Roumieux.

6 abriéu 1865.

Veici ta prefàci revisto e counsiderablamen crestado... noun sai s'aprouvaras mi courreicioun, mai ai cresegu de bèn faire, en levant forço causo que m'an pareigu soutilo, enfantoulido vo banalo. En venènt vièi, me fau sevère que-noun-sai; à 70 ans, siéu dins lou cas d'avé de bano.

Recoupìo acò proupamen, se vos pas que l'oubrié fague de fauto coume de bancou, e coumunicò-me li manuscri davans de li metre au destré.

Li citacioun di letre d'Antounieto soun forço poulido. Es pas necite de parla de la *felibresso de l'èurre*... Acò, e autri menùdi causo, soun de detai que desaparèisson dins la nèblo de la pouterita (1)... Toun F. Mistral.

P.S. T'es pas defendu de retouca toun obro... ai fai que coupa, e n'ai rèn apoundu.

(1) Une fois de plus Mistral revient à cette question ce n'était pas dans ses habitudes de démordre.

XVII. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beucaire, le 3 mai 1865.

Mon cher Mistral,

J'ai bien regretté de ne pouvoir me rendre à ton invitation; mais, ainsi que te l'a dit laconiquement ma dépêche, mon associé se trouvant absent, il m'a été de toute impossibilité d'abandonner le poste. J'ai pourtant couru jusqu'à la gare de Tarascon, le train de 10 h venait de partir; sans cela vous m'auriez vu paraître, quitte à repartir à 2 heures pour Beaucaire. Enfin c'est fait, n'en parlons plus.

Sous ce pli, sauf deux ou trois que je t'enverrai sous peu, toutes les poésies provençales de la pauvre Antoinette. Je les ai copiées textuellement sans rien vouloir y changer, préférant te laisser le soin de corriger les mots impropres, etc... Dès que tu auras vérifié tout cela, renvoie-le moi en me désignant l'ordre dans lequel les pièces devront figurer au recueil. Je vais m'occuper maintenant de copier les Elégies qui me sont parvenues. Je te les adresserai ensuite.

La souscription marche bien ici; j'en ai environ 180; j'atteindrai moi seul le chiffre de 200. En supposant que chaque félibre en tasse 5 en moyenne, nous irons facilement à 300.

Dimanche, iras-tu à St-Remy? Girard a dû venir te voir pour t'inviter au Concert qui doit avoir lieu dans *la patrie* de Roumanille. Pamel y chantera trois airs et Roumieux y débitera deux contes provençaux. Ma femme y viendra. Viens-y donc.

Mirelile va bien elle t'embrasse et nous aussi.

Il est une heure du matin; je tombe de lassitude et de sommeil. Pardonne mon gribouillage: je vais me coucher.

ton dévoué,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 73.

XVIII. F. Mistral à L. Roumieux

8 mai 1865.

...Les vers de la félibresse sont ravissants. C'est un grand malheur que la pauvre Antoinette soit morte, elle avait une vraie âme de poète.

J'ai mis ses pièces dans un ordre tel que cela forme un très joli poème d'amour. On sent que cette fleur s'ouvre d'abord aux aspirations amoureuses puis l'amour arrive; amour contrarié ou impossible; plaintes et mort. C'est complet (1).

Je trouve que tu as tort, dans ta notice, de ne pas toucher un mot de ce sentiment qui, d'après toutes ses poésies, a rempli sa vie. Cela saute aux yeux. Il faut, aussi discrètement que tu le voudras, en dire quelque chose. Autrement tu la représenterais un peu trop comme une pensionnaire qui n'a jamais aimé que son amie de pension, ce qui est fort peu intéressant. Les détails que je t'ai supprimés devaient l'être, parce

qu'ils étaient trop enfantins et insignifiants (2). Antounieto était une vraie femme, une amante malheureuse, et voilà ce qu'il faut faire entendre (3).

Envoie-moi les deux autres pièces; je les coordonnerai, puis te renverrai le tout numéroté. A vous tous,

F. Mistral.

(1) Cette formule sèche nous choque quelque peu.

(2) Il s'agit d'une correspondance échangée entre Roumieux et Antoinette lors du séjour de celle-ci à Vernet-les-Bains en août 1864. Pendant son absence Antoinette avait confié aux soins de Roumieux, deux oisillons, des bengali, auxquels elle tenait beaucoup. Ces oiseaux étaient morts et elle en était affligée. Dans une autre lettre elle envoie au félibre ami des félicitations à l'occasion de son anniversaire. Mistral a certainement eu raison de s'opposer à ce que ces lettres et surtout les longues réponses rimées de Roumieux soient imprimées dans les *Belugo*. On peut cependant les lire intégralement dans la première édition de *La Rampelado* de Roumieux; dans la deuxième édition (1876) de ce recueil une grande partie en a été supprimée et remplacée par d'autres pièces. Tel était l'ascendant de Mistral sur Roumieux, qu'à une distance de 11 ans, ce dernier s'est rappelé le jugement sévère du Maître de Maillane!

(3) En effet, malgré la phrase mystérieuse (voir les lettres XIX et XX, pp. 299 et 301), qu'on trouvera dans la Notice biographique de Roumieux, sans doute faite par Mistral, la postérité a été induite en erreur. Plusieurs auteurs ont cru que la mort d'Antoinette était due surtout à la perte douloureuse de son amie Zoè; voir e.a. l'article de Marius Jouveau dans *En terro d'Arle*, mentionné dans l'index, p. 297. On comprend d'ailleurs les motifs de la réserve de Roumieux puisqu'un personnage ecclésiastique vivant était en cause et que, dans une petite ville comme Beaucaire, les mauvaises langues pouvaient faire beaucoup de mal. Par suite de l'extrême discrétion d'Antoinette, la vérité n'était connue que de quelques amis intimes.

XIX. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 13 mai 1865.

Mon cher Mistral,

Je t'envoie le complément des poésies de la pauvre Antoinette. Tu verras si, avec quelques corrections, tu peux faire quelque chose de *La Cigalo*. La chère et regrettée félibresse n'a pas eu le temps de la retoucher cette pièce n'était pas encore copiée sur son album. Voilà pourquoi je t'adresse son brouillon. Il y a deux pièces *Sacrifice* et *Eilamoundaut!* dont tu seras content, je crois. Je crois aussi que nous ne ferons pas mal de mettre à la fin des œuvres d'*Antounieto* les fragments des pièces que la mort ne lui a pas permis d'achever. Ce sera bien là l'image de cette noble existence brisée en son printemps.

L'observation que tu me fais au sujet du sentiment qui inspirait la jeune fille est on ne peut plus juste; mais, si tu habitais Beaucaire, tu verrais qu'il est de *toute impossibilité* d'en parler, même en gardant les plus grandes réserves. Oh! la belle notice que j'aurais écrite (je le dis sans orgueil) si j'avais pu écouter mon cœur et ne pas me rappeler le serment fait par moi à la pauvre morte. Ma poésie *Ai! pecaire!* (1) est l'histoire d'Antoinette. Le sujet est trop délicat pour y toucher; je suis, du reste, lié par une promesse faite au lit de mort de la sœur que nous pleurons, promesse que sa pauvre mère m'a encore rappelée depuis que nous sommes privés d'elle.

Tout ce que l'on peut faire, c'est de dire que les poésies d'Antoinette font supposer qu'elle nourrissait un amour profond dans son cœur; mais qu'elle en a emporté le secret avec elle. Fais, toi-même, cette phrase. Je ne manquerai en rien à mon serment. Quand Aubanel, à qui j'ai envoyé la copie de ma Notice, m'en enverra les épreuves, j'intercalerai ces quelques mots à l'endroit qui me paraîtra le plus convenable.

J'ai reçu déjà 15 Elégie; j'en attends encore cinq ou six celles de *Roumanille, Rose-Anaïs, Mathieu, Ranquet, Legré, L'abbé Lambert* (2).

Tu trouveras sous ce pli les quelques strophes que j'ai écrites ce matin sur la tombe d'Antoinette. Lis-les et, en me les renvoyant avec celles de la félibresse, dis-moi franchement ce que tu en penses.

Je suis en train de recopier les poésies *félibrenques*. Dès que tu m'auras renvoyé celles que tu as, je te les adresserai.

J'ai bien regretté de ne pas te voir à St-Remy. La soirée a été charmante.

Nous allons bien. Mireille est seulement un peu fatiguée. Elle t'embrasse avec nous.

Tout à toi.

ton Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 74.

(1) Cette poésie avait été envoyée par Roumieux à Mistral le 16 mars (lettre XII, p. 291), et avait reçu la pleine approbation de ce dernier (lettre XIII, p. 293). Maintenant il révèle que, sous une forme plus ou moins cachée, cette poésie raconte l'histoire d'Antoinette. On peut la trouver dans *l'Armana 1866* p. 56 et dans *La Rampelado*, 1re et 2e éd. pp. 367 et 262, dédiée à Th. Aubanel. Amiel, p. 72, dit à ce propos:

— L'on sait que celui-ci eut une histoire d'amour à peu près semblable à celle d'Antoinette Rivière et de Gustave Germain, avec cette différence que Zani se fit religieuse, et que lui ne mourut pas de consommation. Peut-être est-ce en souvenir de cette histoire que Louis Roumieux lui dédia sa poésie:

— Delphine Roumieux a pensé, paraît-il, que ces vers étaient d'Antoinette.

Voici la poésie:

AI! PECAIRE

M'an di que preniés la raubo:
Ami, sarié pas vrai?...
S'a moun bonur Diéu te raubo,
Veiras que n'en mourirai!
Per iéu que t'ère aproumesso,
Se noun me gardes toun cor,
Pourras, tre qu'auras la messo,
Canta la messo di Mort!...

Quau voudrié, quau voudrié mai, digo,
Quau voudrié m'ama iéu, un jour,
Mama, iéu, la douço amigo
Que pèr tu mouris d'amour?
Quau voudrié, quau voudrié mai, digo,
Aï! pecaïre quau, un jour,
Voudrié de la douço amigo
Que pèr tu mouris d'amour?...

Riran, aro, li jalouso,
Eli que bèn tant souvènt
M'an fa: — Coume siés urouso
D'aguedre un tant bèu jouvènt!
Riran, pièi, vendran à foulo
Vers tu se faire beni:
Ta morto, ta morto soulo,
Aï! las! noun pourra veni!...

Quau voudrié, etc...

Crudèu que me laisso enchrère
Que m'a douna soun amour,
E pièi se vai faire prèire,
Sèns soucit de ma doulour!...
Es toun destin, fau lou segre:
Anen, perqué Diéu lou vóu,
Ami, vestis-te de negre:
Ansin pourtaras moun dòu!...

Quau voudrié, etc...

Je suppose que la traduction française qui se trouve en regard du texte provençal dans les mémoires de Delphine Roumieux, est également de la main de son mari.

(2) Voir p. 222.

XX. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beucaire, le 24 mai 1865.

Mon cher ami,

Tu recevras, en même temps que cette lettre, l'épreuves de ma pauvre notice. Après l'avoir vue et revue, après avoir intercalé la phrase *en question*, renvoie-les directement à Théodore. Il n'est pas besoin, il paraît, d'après une récente circulaire, d'avoir une autorisation spéciale pour l'envoi par la poste, à prix réduit, des épreuves typographiques.

J'ai à l'heure qu'il est, 18 élégies, j'attends encore: Rose-Anaïs, Mathieu, Ranquet, Bringuier, L. Legré, ce qui en portera le nombre à 23. N'est-ce pas que c'est joli?... beau pourrais-je dire.

Les souscriptions recueillies par moi s'élèvent à 280 environ; j'arriverai facilement à 300. Mettons que Roumanille et Aubanel en ramassent une centaine, le chiffre sera bien satisfaisant. Tu seras content de la diversité des Elégies et, surtout de la manière dont elles sont traitées en général. Je me propose de te les faire parvenir d'ici à dimanche ou lundi. J'aurais voulu les avoir toutes; peut-être d'ici-là les retardataires se décideront-ils à m'envoyer leur œuvre.

En attendant, je te communique la pièce de l'abbé*** (1), auprès de qui, je l'avoue, je suis bien fâché d'avoir tant insisté pour l'obtenir. C'est un ramassis de la *Campano toubado* et d'une élégie à *Mgr. Cart* (2), que l'auteur ne se rappelle sans doute pas m'avoir lues dans le temps. Voyons, franchement, que diront les lecteurs des *Belugo* qui, comme moi, reconnaîtront ces vers fossiles!...

Ne pas insérer *Adessié* est chose impossible.

Ma foi, tant pis pour lui!... Pour rien au monde je ne voudrais être désagréable à l'abbé***; je suis même très heureux que cette circonstance mette fin à la froideur qui existait entre nous depuis l'affaire Bonnet-Roumanille (3).

Mai ausi que diable?...

Dirai: que mordes un caiau?

Que jus vos *qu'ague* uno calado?

Mai lou sarres, mai te fas mau...

(*Lapalisse*) (4).

Renvoie-moi le manuscrit par retour du courrier, au cas où son auteur, venant me voir chez moi, désirerait y jeter un coup d'œil. Et puis il faut bien que je le recopie comme les autres...

Tu serais bien gentil si tu glissais dans ta lettre la phrase *mystérieuse* qui doit être ajoutée à la notice.

Des Essarts est venu me voir dimanche avec un Finlandais, M. Estlander, jeune savant très intéressant sous bien des rapports.

Dès que j'aurais (sic) de nouvelles épreuves, je te les ferai passer. Il me tarde que *Li Belugo* aient paru...

Adieu, cher ami: vois, revois soigneusement mon *ours*; *lipo-lou, fai-lou bèu tant que pourras*. Je voudrais de tout mon cœur ma notice fût digne de vous et surtout de celle qui l'a inspirée.

Mes amitiés à ta mère. Ma femme et mes enfants t'embrassent avec moi.

Toun bèu devot,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 75.

(1) L'abbé Lambert, voir p. 226.

(2) Je n'ai pas trouvé trace de *La Campano Toumbado*, dont l'abbé Lambert aura peut-être lu le manuscrit devant Roumieux, non plus, du reste, de son élégie à l'intention de Mgr. Cart. Ce dernier, évêque de Nîmes à partir de 1838, est mort en 1855.

(3) Il est question ici de Pierre Bonnet, cafetier-poète à Beaucaire.

L'affaire Bonnet-Roumanille aura été sans doute le refus du premier de se soumettre à l'autorité de Roumanille au moment du Congrès d'Arles en 1852.

(4) Je te dirai: que mords-tu, un caillou?

Quel jus veux-tu qu'ait une pierre?

Plus tu la serres, plus tu te fais mal...

XXI. F. Mistral à L. Roumieux (1)

3 juin 1865.

Mon cher ami,

Tu as certainement perdu la tête comment peut-il venir à un homme intelligent comme toi l'idée de publier les drôleries épistolaires que je te retourne, au milieu d'un livre sérieux et poétique!

Je te le dis durement tes dix pages de lignes rimées ne méritent nullement de voir le jour; et les lettres d'Antounieto qui suivent ne valent guère mieux; ce sont là jeux d'enfants qu'il faut garder pour soi; mais dans ces dix pages on ne trouve absolument rien comme idée ou sentiment. Ce ne sont là que des tours de force au bilboquet et si tu veux faire tomber le livre des mains du lecteur, te taire accuser de petite vanité

déplacée et ôter au monument d'Antounieto le caractère sérieux et sévère qu'il doit avoir, tu n'as qu'à publier ces balivernes.

Voilà mon avis franc. Fais-en ce que tu voudras mais tu ne voudras pas te compromettre aux yeux des gens de goût. Après la préface, il faut tout de suite les poésies d'Antounieto et ensuite les élégies.

Ci-joint les mauvais vers de Lambert.

Je te serre la main et te demande pardon de ma franchise.

F. Mistral.

(1) Réponse aux deux lettres précédentes.

XXII. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Mon bien cher ami,

Je t'envoie sous ce pli toutes les Elégies pour que tu aies à les coordonner, ainsi que tu l'as fait des pièces de la félibresse. Retourne-les moi au plus tôt. J'attends encore celles de Mathieu, Bringuier et Bonaparte-Wyse, s'il doit en faire une comme me l'a annoncé Théodore. S'ils restent un peu trop à me les adresser, nous passerons outre. Je fais une exception pour Mathieu.

Malgré ta diatribe de dimanche, je persiste à insérer mes lettres dans le recueil: j'ai des raisons sérieuses d'agir ainsi et il m'est de *toute impossibilité* de faire différemment. Je ne t'en remercie pas moins de ta franchise et, pour te montrer que je ne t'en garde pas rancune, je viens te prier de relire mes épîtres et d'y corriger les mots que tu trouverais impropres, comme aussi les fautes de *langue*, s'il y en a. Aie l'obligeance de me retourner les épreuves dès que tu les auras lues (1).

As-tu fait quelques souscriptions! J'en ai, pour mon compte, recueilli plus de 300. La majeure partie des lecteurs des *Belugo* sera donc composée d'amis et je pourrai, sans crainte de me compromettre, compter sur leur indulgence.

Ma femme est à Nîmes avec Mireille, pour assister à la confirmation de notre fille Anaïs. Sans cela, tu aurais eu probablement notre visite lundi dernier. Ce sera pour un peu plus tard.

Je crois qu'il convient de donner le pas, dans le classement des Elégies, à notre sœur la poésie française: J. Canonge en tête, des Essarts après. Quant aux autres, c'est ton affaire. Ne conviendrait-il pas de mettre un titre aux pièces qui n'en ont pas?... Je te dis cela, parce que dans le livre chaque poésie doit être précédée d'une page de faux titre. Tu verras.

Adieu, mon cher Mistral. Rappelle-nous au bon souvenir de ta mère et donne un bonjour aux parents *de lait* de ta filleule.

Toujours et quand même

ton tout dévoué ami,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 76.

(1) On ne comprend pas trop bien pourquoi Roumieux insiste tellement fort pour que ces lettres soient insérées dans le recueil. Était-ce par vanité personnelle, ainsi qu'on le lui a reproché? Pour ma part, je suis inclinée à penser que là encore se manifeste son désir de fausser la vraie histoire d'Antoinette, de donner le change au lecteur.

XXIII. F. Mistral à L. Roumieux

8 juin 1865.

J'ai frappé trop fort, je le reconnais, mon brave ami, et je suis désolé de t'avoir blessé. Le regret que m'a causé la publication de ces lettres, si peu en harmonie avec l'idéal que l'on doit se faire d'*Antounieto* m'a fait exagérer l'expression. Mais, si tu n'étais pas de ceux que j'aime le plus, j'aurais été plus poli. Voici quel était mon idéal une préface de 10 lignes, comme les biographies des troubadours, où l'on aurait laissé le voile sur le nom de famille et la vie d'*Antounieto*, où l'on aurait dit seulement: elle naquit le, etc... mourut le etc... aima et fut aimée, et *pas mai* (1) puis ses poésies, et puis les doléances felibrenco; — mais un livre sévère, simple, comme un monument funèbre et artistique.

M. de Cabrières, pour avoir mis une préface trop longue aux œuvres de Reboul, s'est fait taper sur le dos et a compromis la vente d'icelles. Outre la raison la plus criante — et que Reboul t'aura dite — tu risques et même tu es sûr de ceci:

On t'accusera d'avoir voulu te faire un piédestal du tombeau d'*Antounieto*. Crois-en mon expérience des hommes et du public. Ton rôle, mon ami, est au contraire de t'effacer. Du reste, fais à ta guise, car tu es le maître; mais tu verras un jour si j'avais tort.

Je vais revoir les pièces des poètes et les adresser à Auband. Milord B. Wyse en a écrit deux, fort belles, qu'il m'a laissées. Je t'embrasse affectueusement.

F. Mistral.

(1) Mistral pense certainement aux Vidas des trobairitz qu'il connaissait pour les avoir lues à la Méjanès à Aix. Voici p.e. celle de la Comtesse de Die, la plus ancienne des poétesses provençales du Moyen Âge: — La Comtesa de Dia si fo mouiller d'En Guillem de Peitieux, bella domna e bona. E enamoret se d'En Rambout d'Aurenga e

fez de lui mantas bonas cansos. (Boutière-Schutz, *Biographies des Troubadours*, p. 83).

XXIV. Louis Roumieux à Frédéric Mistral (1)

Beaucaire, le 10 juin 1865.

Cher Ami,

Ah! tron de Dieu Tonnerre de nom de Dieu! Si j'avais pu prévoir qu'on traiterait de grave une chose qui me paraît si simple et naturelle; si j'avais pu croire un seul moment qu'une tempête surgirait de la poussière de mes papillons d'or, je t'assure et je te jure bien que mes malencontreuses lettres n'auraient pas quitté mon tiroir.

Tant qu'il ne s'est agi que de *ma gloire* que Mistral a peur de voir compromettre, tant qu'il ne s'est agi que de mon *amour-propre* chiffonné comme un linge sale, j'ai dit: — Je tiens essentiellement à ce que mes *épîtres* figurent dans le recueil... S'il n'était encore question que du carquois et des langues de vipères des Artaud (2) *e tutti quanti*, s'il n'était question de ce que Jean, Pierre ou Paul pourraient dire ou déduire, de ma correspondance fraternelle avec la pauvre *Antounieto*, je dirais encore: Je tiens essentiellement à ce que cela soit imprimé dans *li Belugo*... Mais quand tu me dis:

— Notre amitié souffrira si tu persistes tu nous feras de la peine si tu persistes..., à pleins poumons je m'écrie:

— J'y renonce! J'y renonce! j'y renonce! Je tiens trop à l'affection de Roumanille, de Mistral, d'Aubanel, de tous mes frères, de tous mes bien-aimés félibres, pour vouloir leur causer le moindre ennui...

C'est un sacrifice, croyez-le, mes amis. Je ne l'aurais pas fait à la critique, au qu'en dira-t-on je le fais de grand cœur à l'amitié. Prie donc Théodore de faire un *deleatur* gigantesque sur les épreuves et... qu'il n'en soit plus question. Seulement, puisque la composition est faite, dis-lui de m'en tirer deux exemplaires: un pour la mère d'*Antounieto* qui attendait, la pauvre femme ces balivernes avec tant d'impatience; un autre pour moi. Cela m'évitera plus tard la peine de recopier.

Que Théodore écrive à Mistral et qu'il l'engage à me renvoyer au plus tôt les épreuves, et les manuscrits des Elégies. Qu'il lui dise surtout que je l'aime toujours et que je ne lui garde *aucune rancune* de son coup d'assommoir.

Je vous embrasse tous avec effusion.

Ton ami pour toujours,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 77.

(1) Cette lettre, bien qu'adressée à Mistral est, à ce qu'il paraît, une réponse aussi à Aubanel.

(2) Une famille Beaucairoise. Plus tard il y aura une poétesse de ce nom: Artaletto de Bèu-caire, felibresso di Dàti.

XXV. Louis Roumieux à Frédéric Mistral (1).

Beaucaire, le 11 juin 1865.

Mon cher Mistral,

Il est parfois fort difficile de se comprendre et de se faire comprendre. Cela vient ou du manque de franchise ou d'un excès de franchise: les deux extrêmes se touchent. A propos de ma malencontreuse correspondance à *Antounieto*, tu m'as appliqué un coup de massue de main de maître mais comme tu ne mettais en avant que ta peur de voir ma renommée compromise, je passais outre, sachant fort bien la valeur de ma... valeur, et je me disais:

— Mistral voit tout avec son regard d'aigle et il oublie que je ne suis qu'un chat qu'a pour nid les ruines de la Tourmagne.

Roumanille m'écrit aujourd'hui qu'il est au courant de tout (de tout?...

de quoi?...) et, à son tour, il me conseille de ne point publier mes lettres.

— Si tu le fais, me dit-il, *tu froisseras notre amitié et tu nous feras de la peine...* La chose est plus grave, et comme je tiens à l'affection des félibres bien plus qu'à ce que tu veuies bien appeler ma gloire, j'ai répondu sur-le-champ à Roumanille: *Deleatur*.

Enlevez ces lettres qui vous empêchent de dormir et demeurez mes amis quand même.

Regarde donc comme non avenu le paquet d'épreuves inclus dans ma dernière lettre et ne te préoccupe que des Elégies... Dès que tu les auras coordonnées, renvoie-les moi.

Maintenant, mon cher ami, laisse-moi te dire que si j'ai trouvé ta franchise brutale, elle n'en est pas moins une grande preuve de ton estime et de ta considération pour moi. Au lieu de m'en fâcher, je n'ai donc qu'à t'en remercier. Merci, merci, mille fois merci... *Qui bene amat bene castigat*. Tu dois m'aimer bougrement!!!

Laissez-moi te dire seulement que ni toi, ni Roumanille, ni personne, ne savez la portée de mon sacrifice, en renonçant à la publication de ces balivernes.

Adieu, bien cher ami; je t'embrasse de tout cœur,

Ton Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 78.

(1) L'originale est datée du 10 juin; la lettre suivante montre que cela doit être le 11 juin.

XXVI. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 12 juin 1865.

Mon bien cher ami,

L'incident malencontreux des Epîtres est vidé; n'en parlons plus. Ma lettre d'hier, qui s'est croisée avec la tienne, a dû te prouver surabondamment que je te ne gardais pas rancune de ta mercuriale. Seulement... vous ne m'avez pas compris mais... n'en parlons plus.

Tu me dis que tu adresseras directement à Théodore les poésies des félibres; j'aurais préféré le faire moi-même. Tu as remarqué que j'ai recopié toutes les élégies: ça été pour conserver les autographes. Or, il me manque ceux de Milord Wyse, de Mathieu et de l'abbé Lambet (je regrette peu ce dernier; mais enfin pour la collection je tiens à l'avoir aussi). Si tu veux recopier toi-même ces trois ou quatre pièces et m'envoyer les originaux, adresse alors directement à l'imprimerie. Sinon, fais comme je te dis envoie-moi le tout et je recopierai moi-même ce qui manque à ma collection...

Je pars demain pour Port-de-Bouc où m'appelle une affaire litigieuse. Il est probable que je verrai Tavan à Rognac et Aix à Gaut (sic). Je ne m'absente que pour un jour néanmoins. Tu peux donc m'adresser les manuscrits tout comme si je ne quittais pas Beaucaire.

Adieu, mon cher Mistral, je te permets de m'assommer quand je ferai des calembours mais non quand il m'arrivera de remplir un religieux devoir et de donner une pure satisfaction à mon cœur.

Je t'aime bien, va.

Ton Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 79.

XXVII. Louis Roumieux à Frédéric Mistral

Beaucaire, le 19 juin 1865.

Mon cher Mistral,

Mathieu m'envoie sa pièce. Je t'en adresse immédiatement la copie que tu feras toi-même parvenir à Théodore en lui indiquant la place qu'elle doit avoir dans le recueil. Il ne manque maintenant à ma collection que les autographes de B.-Wyse. Tu me les réserveras, n'est-ce pas? D'où vient que l'Anglais ne signe pas de son nom? Les deux vers répétés:

*Digo-me se siés de Bèu-caire
Oh! pieuto lèu*

existent sur le manuscrit de la pauvre *Antounieto*. Il en est de même de ce vers dans sa pièce d'*Eilamoundaut*:

I'a dous mes tout bèujust qu'encaro coumbatien.

Tu me dis que ce passage est obscur; il ne l'est pas pour moi qui sais fort bien ce à quoi faisait allusion la jeune fille (1). Mais comme pour la clarté il faudrait une note pour le lecteur et qu'on ne peut donner cette note, ne conviendrait-il pas de modifier le distique, comme suit, par exemple:

*I'a pau tèms que mis iue encaro entrevesien
Un darrié trelus d'esperanço...*

ou quelque chose d'équivalent?... Tu verras.

Tu as dû recevoir de nouvelles épreuves de Théodore. Lis-les au plus tôt et adresse-les moi. Pressons l'impression. Il est bon que *Li Belugo* aient paru avant la foire de Beaucaire (2)...

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse de tout cœur comme je t'aime.

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 80.

(1) Probablement à la date de l'ordination de Gustave Germain.

(2) La foire de Beaucaire durait autrefois 3 mois: juin, juillet et août au temps de Roumieux il commençait le 1er juillet.

XXVIII. F. Mistral à L. Roumieux (1)

Je te l'avoue, cher ami, l'accablante chaleur de cette dernière quinzaine est la seule cause de mon absence à la Felibrejado de Beaucaire. Une heure pour aller à la station le matin et une heure le soir est peu rafraîchissant. Où en est l'impression des *Belugo*? Il y a bien longtemps que je n'ai reçu d'épreuves. Dimanche ou lundi je vais en

voyage pour une huitaine de jours. Si l'on m'envoyait des épreuves en mon absence, ne t'étonne pas de leur retard.

Le livre tel qu'il est déjà, me paraît joli, l'impression en est bonne et les pièces font honneur à la Pleiade.

Tu as dû recevoir les manuscrits de Mathieu, de Milord Wyse et autres que je te mettais dans les épreuves. Je ne sais à quoi attribuer cet arrêt de l'impression. Du reste il en est de même pour celle du *Liame de Rasin*, countenènt lis obro de Castil-Blaze, A. Dumas, Reboul, Roussel, etc... C'est imprimé à moitié.

Mes salutations affectionnées à ma filleule, à ta femme et à tes enfants, s'ils sont revenus du Grau. Je te serre la main.

F. Mistral.

p.s...

(1) Cette lettre était datée, dans les cartons du Palais du Roure, de 1859, ce qui est impossible. Tenu compte du contenu et vu lettre XLIV elle doit se placer dans la deuxième semaine d'août 1865.

XXIX. L. Roumieux à F. Mistral

(Beaucaire), le 23 août 1865.

Mon cher Mistral,

Théodore a dû t'envoyer la 2^{me} épreuve des dernières *Elégies*. Vois-la et adresse-la moi de suite le livre de la pauvre *Antounieto* n'a déjà éprouvé que trop de retard.

La pièce de Bonaparte Wyse ne doit-elle pas porter la date de *Londres* comme sur son manuscrit?... Toutes les autres poésies étant datées du lieu où elles ont été écrites, il serait convenable, je crois, qu'il en fût ainsi de celle du félibre anglais?

Rien autre pour l'heure.

Ma femme et mes enfants t'embrassent.

Mireille est charmante. Tu serais bien gentil si tu venais la voir.

Ton tout dévoué,

Roumieux.

Museon Frederi Mistral à Maillane 195, 81.

XXX. F. Mistral à L. Roumieux

vendredi 1865 (1).

Voici ce que portera la couverture de l'*Armana* — *Li Belugo*, etc... L'edicioun es abenado, n'en rèsto soulamen uno vinteno d'eisemplari à 20 F la pèço. Ainsi en avons-nous décidé avec Aubanel et Rouma. Ça te va-t-il? Sinon écris subran à Roumanille...

F. Mistral.

(1) La date de cette lettre n'est pas complète. Comme *Li Belugo* ont paru vers la fin d'octobre 1865 et que *l'Armana* paraissait toujours vers la mi-novembre, il faut supposer que la lettre se place dans la première moitié de novembre 1865.

XXXI. L. Roumieux à Emmanuel des Essarts

18 novembre 1864.

Mon cher Emmanuel,

Tes strophes ont été remises à la Félibresse du Lierre qui les a trouvées délicieuses et qui t'en remercie bien vivement. La pauvre enfant est bien malade; ma femme l'a veillée la nuit dernière: on redoute une fluxion de poitrine.

Espérons que, notre jeune sœur en poésie guérira bien et bientôt. Elle se recommande aux prières des Félibres qui, assure-t-elle, sont toujours exaucées. Priez donc tous. Je n'ai pas encore reçu l'*Armana*. C'est à n'y rien comprendre. Depuis huit jours je l'ai vu aux mains d'une personne à Montpellier. Roumanille m'aurait-il oublié? Les marchands de Nîmes et Beaucaire n'en ont pas encore reçu. Aie la bonté de dire à Roumanille de mettre dans le paquet de Biolet (notre vendeur ici) la *Farandoulo* que Mathieu a dû signer pour *Antounieto de Bèu-caire* et dont j'avais prématurément annoncé l'envoi. Qu'il y renferme aussi un exemplaire de l'*Armana* 155, 56, 57 et 58 et s'il veut me faire hommage, ainsi qu'à la Félibresse du Lierre, d'un exemplaire de sa dernière édition des *Oubreto* (en vers), zòu! dans le ballot

Ton semper toto corde,

Roumieux.

(1) J'ai trouvé cette lettre dans le Ms. Calvet 6016 entre les deux suivantes. Des Essarts l'aura passée à Roumanille en vue de l'exécution de la commande de livres. J'ignore où on l'a classée maintenant.

XXXII. L. Roumieux à Roumanille

Beucaire, 7 septembre 1864.

Mon cher Roumanille,

Mistral a dû te faire parvenir une petite poésie *Pantai d'amour* et un conte *L'Iòu* que je lui ai remis pour l'*Armana* qui les contiendra, je l'espère. Je t'adresse aujourd'hui, pour l'*Armana* aussi, une gracieuse petite pièce d'une nouvelle félibresse que tu connais, je crois, et à qui je te présenterai à ton premier voyage à Beaucaire. Moun *Iroundello* est son premier essai, avec un huitain qui est entre les mains de notre Capoulié. C'est te dire, bien cher, que dût-on éloigner mes rimes, il faut faire la bienvenue à celles d'*Antounieto*. Par là, nous rendrons hommage à son talent naissant et nous l'encouragerons à nous donner par la suite de ces charmants petits chefs-d'œuvre que sait si bien trouver la félibresse Rose-Anaïs...

Iéu vous embrasse tóuti

Ton

Roumieux.

Calvet Ms. 6016 f. 175.

XXXIII. Lettre de L. Roumieux à Roumanille

Beucaire, 12 décembre 1864.

...Notre pauvre Antounieto est toujours bien malade le médecin donne peu d'espoir. Priez pour elle, mes amis, comme nous le faisons tous de si grand cœur ici...

Roumieux.

P.S. Merci, cher Jòusè, de ton volume; merci pour moi et pour cette pauvre Félibresse de l'Eurre que ton envoi à rendu si heureuse.

R.

Calvet Ms. 6016 f. 283.

XXXIV. L. Roumieux à Roumanille

Beaucaire, 1^{er} février 1865.

Par une bien triste coïncidence, j'ai reçu la nouvelle de la mort de votre chère enfant, *Marie-Antoinette*, pendant l'agonie de notre sœur en poésie *Marie-Antoinette* Rivière, décédée le 27 janvier au soir...

Votre dévoué ami,

Roumieux.

Calvet Ms. 6017 f. 37.

XXXV. L. Roumieux à J. Roumanille

Beaucaire, 15 mars 1865.

Mon cher Roumanille,

J'ai montré à Mme Escalonne, juge très compétent en pareille matière, la musique que tu me remis dimanche dernier. Il paraît que ce n'est pas fort, que c'est même plus que médiocre et rempli de fautes *d'orthographe* par dessus le marché. Je te renvoie donc ci-inclus ce morceau déclaré indigne de figurer dans notre recueil. Je ne t'en remercie pas moins de me l'avoir communiqué, et de tout mon cœur j'aurais voulu qu'il fût convenable.

Je te renouvelle et plus officiellement que jamais ma recommandation ou plutôt mon appel fraternel au sujet du livre de la pauvre Antoinette. Allons, Joseph et Rose-Anaïs, accordez vos lyres et donnez votre note au concert douloureux du félibrige, une larme à cette chère enfant que le ciel nous a ravie en même temps que celle que vous pleurez.

Il vous sera facile de trouver dans vos cœurs si cruellement éprouvés les accents du regret et de la douleur.

Dès que votre poésie sera finie (vos poésies pourrais-je dire) adressez-les-moi pour l'arrangement définitif en manuscrit. J'ai déjà annoncé à la famille Rivière que vous vous feriez un devoir pieux de jeter votre couronne d'immortelles sur la tombe de leur fille...

Votre dévoué Roumieux.

Calvet Ms. 6017 f. 57.

XXXVI. Roumieux à Roumanille

Beaucaire, 22 mai 1865.

Mon cher Roumanille,

Ta lettre ne pouvait me faire un plus grand plaisir. Je m'étais déjà figuré (ne me l'avais-tu pas dit?) que tu n'écrirais rien pour *Li Belugo* et voilà que tu m'envoies un superbe sonnet, une des plus charmantes fleurs de la couronne que nous tressons à la pauvre *Antounieto*. Merci, merci.

Me permettras-tu une observation? Dans toutes ses poésies, la regrettée félibresse demande la mort à grands cris; — dans sa dernière pièce, entr'autres, elle s'écrie:

Tambèn sono vers tu moun amo presouniero:
Prene-la pèr t'ama dins l'eterne sejour!
Vole mourir, moun Diéu! escouto ma preiero,
Que lou jour de ma mort sara moun pu bèu jour!

Eh! bien, ne trouves-tu pas que ton magnifique sonnet est en complète opposition de pensée avec les poésies d'Antoinette?... Il y aurait, je crois, un moyen d'y remédier. Par exemple, si, au lieu d'un dialogue entre *la Chato et la Mort tu l'établissais entre la Maire et la Mort!*...

La maire

*O Mort pieta pèr ma chatouno;
Veses bèn que noun pòu mourir!
A pa'nca trena sa courouno:
Tóuti si flour n'an pas flouri... etc... etc...*

Ne penses-tu pas que, sans rien ou presque rien changer à ton œuvre, tu la mettrais plus en rapport avec les idées de la pauvre morte?...

Pardonne-moi cette observation, maître tu connais mon franc parler et tu n'ignores pas ma profonde admiration pour tout ce qui vient de toi. Après tout, si tu ne partageais pas ma manière de voir, nous laisserons cette belle poésie telle qu'elle est: Antoinette peut, comme le *malheureux* et le *bûcheron* de la fable, avoir appelé la mort de toute la force de son âme, tant qu'elle a été pleine de vie et de santé, et puis avoir désiré vivre quand la cruelle est venue pour obéir à sa voix...

Quoi que tu décides, envoie-moi au plus tôt ton sonnet engage ta *dame* à terminer la poésie qu'elle a commencée et dont on m'a dit tout le bien, et dès que je les aurais reçues, avec le diamant qu'aura trouvé Mathieu, j'adresserai toutes les Elégies à Mistral qui les coordonnera et les enverra directetement à l'imprimerie.

Toutes les pièces qui m'ont été adressées sont fort jolies et *toutes* d'un genre différent, ce qui est assez extraordinaire traitant du même sujet. Il manquait un sonnet: tu as eu l'heureuse idée d'en écrire un... re-merci!

La lettre de J. Souлары (1) est fort jolie; c'est le cœur qui l'a inspiré. At-il paru quelques autres réclames dans les journaux? S'il est en ton pouvoir de faire ailleurs ce que tu as si obligeamment fait dans *La Gazette du Midi*, je t'en saurai un gré infini.

Les souscriptions marchent fort bien, en effet; je peux arriver facilement au chiffre de 300 j'en ai déjà plus de 250. Aubanel et toi vous en ferez bien une centaine, n'est-ce pas?... Je ne suis trop d'avis de mettre des exemplaires à la vente. On pourrait bien en imprimer quelques-uns en plus des souscriptions; mais ils ne seraient livrés qu'aux vrais amis des Félibres qui n'auraient pas eu connaissance des prospectus de la souscription. Je t'aurais écrit plus tôt, cher ami, mais samedi j'étais absent de Beaucaire et hier j'ai eu toute la journée le brave des Essarts et un M. Estlander, charmant garçon fraîchement arrivé de Finlande, et dont je suis heureux d'avoir fait la connaissance.

Adieu, bien cher: envoie nos amitiés à Mme Roumanille et dis-lui de ne pas attendre que les cerises ne soient plus couleur d'espérance pour m'envoyer la fleur si désirée, si impatiemment attendue.

De toute mon âme et toujours, ton dévoué,

Roumieux.

P.S. Ceci pour toi: L'abbé L*** m'a envoyé une pièce incroyable: c'est, si j'ai bonne mémoire, une Elégie qu'il fit dans le temps pour la mort de Mgr. Cart et qu'il a cherché à arranger pour la circonstance. J'en suis très embarrassé. Un conseil?

R. Calvet Ms. 6017 f. 81, 82.

(1) Journaliste qui a écrit un article dans *la Gazette du Midi* en mai 1865 sur la préparation des *Belugo*.

XXXVII. Roumieux à Roumanille

23 mai 1865.

Cher Roumanille,

Ton sonnet m'arrive finement ciselé et tel que tu l'as de prime abord conçu. Réflexion faite, tu as parfaitement raison de n'avoir point tenu compte de mon observation.

Je viens de lire tes strophes à la mère d'*Antounieto*:

— Ah c'est bien vrai, s'est-elle écriée en pleurant; c'est bien vrai qu'elle ne voulait plus mourir!... Bravo, Maître, et merci.

Tu trouveras sous ce pli la pièce dont je t'ai entretenu. Lis-la et *renvoie-la moi de suite*. Comme toi je tiens essentiellement à ce qu'Achille quitte sa tente; autant que toi je désire le retour de cet enfant prodigue mais... lis, lis, lis et donne-moi ton avis, là, franchement. Ce n'est pas pour le livre que je crains la critique, mais pour l'auteur lui-même de l'Elégie. Ainsi: que dira-t-on si l'on connaît déjà et si l'on reconnaît certains passages qui font partie d'une élégie écrite jadis pour Mgr. Cart (1)?

Que jour de fêsto, etc, etc, etc, jusqu'à: sa part de fêu...

pour reprendre ensuite plus bas:

— Que pensera t-on si, comme moi, on se rappelle avoir entendu réciter dans la *Campano Toumbado* par le *félibre de la Miougrano* mis en scène

Acò 's la mort... etc... jusqu'à ce vers inclusivement:

Car la vido es la mort e la mort es la vida! (2)

Ah! certes, si l'Abbé*** n'a dans le temps (ce qui n'est pas probable) fait connaître son Elégie sur l'Evêque ou la *Campano* qu'à moi seul, sa pièce peut se mettre, je crois! Et toi?

Enfin, lis-la attentivement et renvoie-la moi de *suite*. Pour l'insérer, je l'insérerai quand même. Je suis trop heureux de cette circonstance qui nous rendra à vous et à moi en particulier un d'ami *d'antan*. Mais je voudrais bien lui faire quelques observations. Les écrire? Non. Souvent un conseil, tout amical qu'il soit, prend une tournure pédantesque sur le papier. Je tâcherai de le voir et là, dans la conversation, je lui glisserai la chose.

Ranquet ne m'as pas encore envoyé sa pièce. Si tu lui écrivais un mot?... Puisque la séparation de corps te fait redevenir poète (farceur!) (3) elle produira le même effet sur ta femme qui nous rapportera de Malemort, j'en suis sûr, la fleur que je lui réclame au nom de sa pauvre sœur *Antounieto*.

Tous les félibres seront là tous, tous; Rose-Anaïs ferait défaut? Allons donc!... Je n'entends pas de cette oreille-là.

Il y avait trois félibresses: les deux qui restent ne doivent-elles pas une fleur à la pauvre morte?... Alors c'est le 22 mai qui est l'heureux anniversaire!... *Longo mai en bono santa!* Mes amitiés à ta *dame* et fais-lui un peu la grosse voix pour la rappeler à son devoir de... félibresse.

Ma femme et mes enfants te donnent le bonjour.

Merci, je t'embrasse,

Roumieux.

P.S. Renvoie-moi la pièce de l'abbé dès que tu l'auras lue. Si par hasard il venait me voir, je ne saurais que lui dire si je n'étais pas en possession de ses vers.

R. Calvet Ms. 6017 f. 85, 86.

(1) Voir lettre XX, p. 301.

(2) Réminiscence de Mireille de Mistral.

(3) Roumanille avait d'abord carrément refusé d'écrire une poésie d'hommage à Antoinette. Jalousie, parce qu'on ne faisait pas grand cas des vers de sa femme? Le 21 mai, enfin, il envoie un sonnet à Roumieux. Dans sa lettre il informe Roumieux de l'absence de Rose-Anaïs, qui fait un séjour assez long chez ses parents à Malemort. C'est à cette circonstance que Roumieux fait allusion.

XXXVIII. Roumieux à Roumanille

Beaucaire, 20 octobre 1865.

...Je compte recevoir bientôt cet ouvrage posthume. *Li Belugo* te seront remises sous peu...

Ton dévoué,

Roumieux.

Calvet Ms. 6017 f. 147.

XXXIX. Roumieux à Roumanille

Beaucaire, 22 octobre 1865.

Mon cher ami,

Je n'ai vu ta lettre qu'hier soir en arrivant de Nîmes. Certainement il convient que l'*Armana* 1866 renferme au moins une pièce prise dans *li Belugo*. Il n'y a que l'embarras du choix. Je crois que celle de Rose-Anaïs irait parfaitement. Son sonnet où elle parle avec tant d'émotion du *Brès vuege* (1) de son enfant, ferait pendant à l'admirable pièce *Lou Brès* qu'un *Armana* a publié et que tous les lecteurs ont présent à la mémoire. Pourquoi ne mettrais-tu pas aussi ton sonnet *La Chato e La Mort* qui est si bien senti et si joli?... Je te laisse libre, mon cher Rouma, d'insérer dans l'*Armana* toutes les pièces que tu voudras emprunter au livre de la pauvre *Antounieto*. Tu n'as qu'à t'en faire remettre un exemplaire à Théodore. Tout est imprimé. S'il n'y en a point de broché, il peut te le donner en feuille, quitte à le lui rendre, quand tu auras fait ton choix, pour que le relieur l'achève. Si tu te décides, à part vos deux

sonnets, à mettre une autre élégie, tu ferais bien de prendre celle d'un félibre qui n'aurait déjà rien dans l'*Armana*. Enfin, je te donne toute liberté!

Ne serait-il pas bien aussi d'insérer dans l'*Armana* la dernière pièce de la pauvre Antounieto: *Plagnun*? C'est un pressentiment de la mort prématurée qui l'attendait. Tu verras, cher ami, et tu décideras toi-même...

Aubanel te remettra les *Belugo* pour tes souscripteurs. Tu auras la bonté de les servir toi-même cela est de toute convenance. Il va sans dire, bien cher (les affaires comme les affaires) que tu seras défrayé de tes débours.

J'ai moi-même 350 souscriptions; j'ignore le chiffre d'Aubanel. Pour peu qu'il en ait, il en aura bien une trentaine; — le tout réuni, il restera une centaine d'exemplaires. Quand j'aurai déduit de ces cent, celui qui revient de droit à chacun des collaborateurs, il n'en restera pas beaucoup pour la vente. Pour peu qu'il y en ait, tu en auras ta part. Je te préviens seulement que, vu la rareté de ce volume qui n'aura pas d'autre édition, vu le luxe avec lequel il est édité, mon intention est d'en fixer le prix à 10 F pour les non-souscripteurs. Si nous ne les vendons pas à ce prix, nous les donnerons aux amis à venir...

Ton tout dévoué,

Roumieux.

Calvet Ms. 6017 f. 151.

(1) *Belugo*, p. 178.

XL. Louis Roumieux à J. Roumanille

Beaucaire, le 5 janvier 1866.

...Quant à notre règlement de compte, puisque tu y tiens tant, tu remettras les 222.75 aux Frères Aubanel qui te présenteront le reçu en règle. Je leur dois de l'argent pour les *Belugo*; ils auront là un à-compte...

Ton dévoué,

Roumieux.

P.S. Si tu désires quelques photographies d'Antounieto, je t'en ferai parvenir...

Adieu, encore une fois,

R. Calvet Ms. 6018.

XLI. L. Roumieux à Jean Brunet

Beaucaire, le 15 mai 1865.

Mon cher Brunet,

J'ai reçu et ta bonne lettre et ta belle élogie. Merci et bravo!

Ce sera une des plus brillantes fleurs de la couronne que nous tressons à notre sœur regrettée. On sent, en lisant tes vers, que c'est le cœur qui te les a inspirés. Tu es bien, ainsi que le dit Ch. Deslys dans son charmant article du *Moniteur*, le vrai poète des joies et des douleurs de la famille. Tu pleures Antoinette comme sa mère l'a pleurée, comme la pauvre femme la pleure encore.

Tu ne me dis rien de Brun. S'est-il occupé de mettre la musique à quelque poésie de la félibresse? Si je ne lui ai pas écrit directement moi-même à ce sujet, c'est que, d'après ce que m'a dit et écrit Théodore, tu t'étais chargé de le voir et qu'il t'avait promis sa collaboration. Vois-le, je te prie, de nouveau et de ma part. S'il a terminé son travail, qu'il me l'envoie; car il me tarde maintenant que le recueil ait paru.

Vois-tu des Essarts quelquefois? Tire-lui donc un peu les oreilles et demande-lui ce que je lui ai fait pour qu'il me néglige de la sorte.

J'attends les éloges de Mathieu et de Rose-Anaïs. Quant à Roumanille, je crois qu'il ne faut pas y songer. Ce sera le seul félibre absent, sur la tombe d'*Antounieto de Bèucaire*. Pourquoi?...

J'ai fait, au cimetière même quelques strophes que tu trouveras sous ce pli et que je te prie de communiquer, quand tu les auras lues, à l'ami Théodore qui me les renverra; car j'ai besoin de les revoir un peu, je crois.

J'attends les épreuves de ma notice biographique. Y travaille-t-on?...

Ton tout dévoué,

Roumieux.

N'oublie pas Brun, je t'en prie. (écrit en biais)

Calvet Ms. 1996 f. 321.

XLII. Théodore Aubanel à Frédéric Mistral

Avignon, le 14 avril 1865.

Mon cher Mistral,

Je t'envoie mon élogie pour Antoinette. Je te serai reconnaissant de la revoir, de me la corriger, et d'y faire tous les changements que tu voudras.

Je te remercie beaucoup de ta traduction de la Vénus d'Arles. J'entre chez toi en haillons, j'en sors couvert de ta pourpre...

à Dieu,
ton Th. Aubanel.

Museon Frederi Mistral à Maillane, Carton 11.

XLIII. Théodore Aubanel à Frédéric Mistral

Avignon, le 12 juin 1865.

Mon cher Mistral,

Roumieux s'est rendu. Toute la correspondance est retranchée. Il me prie de t'adresser les épreuves afin que tu les voies et les lui fasses passer après. C'est ce que je fais. Prière aussi de Roumieux de classer les élogies félibrenques.

Roumieux désire des titres à chaque division Notice sur Antoinette; Pièces à elle adressées de son vivant — Poésies d'Antoinette; Éloges des félibres. C'est une chose à trouver que ces titres; veuille bien les chercher...

adieu
ton Th. Aubanel.

Museon Frederi Mistral à Maillane, Carton 11.

XLIV. Théodore Aubanel à Frédéric Mistral

Avignon, le 4 août 1865.

Mon cher Mistral,

Mylord Wyse me fait passer quelques nouvelles strophes à intercaler dans son élogie d'Antoinette. Je m'empresse de te les faire passer ainsi que la pièce, afin que tu mettes tout à l'unisson. Milord Wyse, du reste, me prie de te communiquer tout ça.

— Le titre de cette pièce est-ce bien: *Nigra sum sed formosa* (1) (?) — ou bien n'est-ce là que l'épigraphe, et alors, je te prierai de me donner le titre.

— Le Finlandais est ici depuis deux jours, il y restera une huitaine.

— Dimanche j'ai été à Beaucaire et j'ai bien regretté de ne pas t'y trouver. Il y faisait une chaleur torride à ce point de vue tu es bien heureux d'être resté chez toi, tranquillement à l'ombre.

ton Th. Aubanel.

Museon Frederi Mistral à Maillane, Carton 11.

(1) *Belugo*, p. 253.

XLV. Théodore Aubanel à Frédéric Mistral

Avignon, le 20 septembre 1865.

Mon cher Mistral,

Ci-inclus une élégie de Milord Wyse, qu'il destine à l'*Armana* et dédie à Mme Roumanille. — J'ai vu Roumanille qui accepte la dédicace et attend la pièce revue par toi pour l'insérer dans l'*Armana*; — tu voudras bien, donc lui en adresser, ou m'en adresser à moi en deux une copie par la poste. Je te prie toujours d'avoir bien soin de mes manuscrits et je te serais reconnaissant de ne pas corriger sur l'original de Wyse. Milord Wyse me dit dans sa lettre qu'il va publier un recueil de poésies provençales dont il me fait l'éditeur et qu'il me prie d'annoncer dans les *Belugo* et les *Nouvé*. La couverture des *Belugo* étant tirée, j'imprime tout exprès *des gardes*, dont je t'adresse l'épreuve te priant de l'arranger à ta guise et sur toutes choses *de me la retourner par retour du courrier*, car le volume est tout prêt à brocher cela seul me retarde. T'adressant cette épreuve *des gardes* ce soir vendredi, j'espère que je la recevrai au moins lundi matin. Si tu veux bien me l'adresser dans une lettre, c'est plus sûr fais comme tu voudras, mais en grâce que je l'aie au moins *Lundi matin* (1). Je t'en supplie... J'ai annoncé *Li Par -paioun blu* (2) pour le mois de mai prochain; je ne sais si le manuscrit est prêt, mais le printemps est l'époque des papillons, et d'ici là il y a bien le temps de faire des choses.

Je te remercie beaucoup du Peirol (3) corrigé, je t'adresse par le même courrier toute la partie que j'ai copiée à la bibliothèque, te priant d'y faire la même opération, plus un Noël de Tavan, de l'autre édition.

Le manuscrit Peyrol ne presse pas beaucoup, mais les annonces pour *Li Belugo* me presse extrêmement.

Merci d'avance et adieu,

ton Th. Aubanel.

Museon Frederi Mistral à Maillane, Carton 11.

(1) Aubanel a dû renoncer à faire de la publicité dans *Li Belugo*: la page de garde annoncée ne s'y trouve pas.

(2) Premier recueil de poésies de W. Bonaparte-Wyse (*Les Papillons Bleus*) Aubanel, Avignon 1868; son deuxième recueil *Li Piado de la Princesso* (Les traces de la Princesse) parut en 1882 chez Keys, Plymouth.

(3) Mistral et Aubanel ont réédité les noëls provençaux d'Antoine Peyrol, menuisier à Avignon au XVIIIe siècle, en y ajoutant des noëls d'auteurs modernes.

XLVI. Théodore Aubanel à Frédéric Mistral

Avignon, le 5 octobre 1865.

Mon cher Mistral,

Ci-inclus quelques Noëls de Boudin; te priant de lire la copie afin de les mettre bien en harmonie avec notre orthographe: il y a du reste très peu à faire. Mais je ne suis pas assez sûr de moi pour t'éviter cette peine. Je te serai reconnaissant de me retourner cela au plus tôt possible.

Les Belugo touchent à leur terme, ce sont surtout les lithographies qui me retardent, musique, etc...

Je t'envoie la photographie de mon bébé. Le petit bonhomme est adorable et délicieux, et de plus très fort et très précoce. Avant-hier, il a eu cinq mois et il a déjà quatre dents!!!

Tu verras, un jour, quel bonheur immense il y a à être papa.

Adieu,
ton Th. Aubanel.

Museon Frederi Mistral à Maillane, Carton 11.

XLVII. Théodore Aubanel à Frédéric Mistral

Avignon, le 10 octobre 1865.

Mon cher Mistral,

(Aubanel envoie quelques Noëls à Mistral le priant de les corriger: Tu sais que je n'ai pas la bosse de l'orthographe).

...L'impression des *Belugo* sera totalement terminée chez moi demain ou après-demain, mais la musique retardera encore, c'est désolant.

— Adieu, mon cher Mistral, j'ai déjà commencé le plan de mon nouveau drame j'y travaille assidument, et je puis dire avec enthousiasme. Je ne veux pourtant pas me hâter, afin de faire une œuvre, une œuvre vivante.

Ton affectionné

Th. Aubanel (1).

Museon Frederi Mistral à Maillune, Carton 11.

(1) Mlle M. Théodore-Aubanel, petite-fille du poète a bien voulu me communiquer le contenu d'une lettre de Mistral à Aubanel qui ne porte comme date que l'indication samedi, et qu'elle place entre le 14 octobre et le 15 décembre 1865. Mistral renvoie les épreuves des *Belugo* et dit qu'il trouve laid *À-n-Antounieto*, qu'il trouverait mieux à *n'Antounieto*.

Cette simple ligne est textuelle: — Cet *à-n* est laid à l'œil et à l'oreille, j'aime mieux l'hiatus. Peut-être je me trompe. Comme la lettre XLVI dit:

— Les *Belugo* touchent à leur

terme, je me permets de placer la lettre de Mistral beaucoup avant, environ fin août 1865, après le 23 (voir lettre XXIX).

Finalement, dans une lettre datée non plus, mais qui est certainement de la fin de l'année 1865, Aubanel annonce à Mistral:

— *Les Belugo* pour Meyer sont partis.

Il s'agit du Professeur Paul Meyer, grand ami des premiers félibres.

XLVIII. Antoinette Rivière à Roumanille

Monsieur,

Veillez, je vous prie, m'envoyer l'almanach provençal de 1863. Je pense que vous devez l'avoir reçu car vous me dîtes, quand je vins le demander chez vous, que vous ne l'auriez reçu que vers le milieu de 9bre.

Recevez mes civilités,

Antoinette Rivière (1).

Rue des Prisons 17 Beaucaire.

Calvet Ms. 6015 f. 213.

(1) Voir p. 29 note 2.

XLIX. W. Bonaparte-Wyse à Th. Aubanel

Roussillon, Juin 1865.

Cher ami,

Ne montrez pas cette nouvelle chanson à Essarts auquel je la dédie, jusqu'c'est corrigée et purifiée des fautes nombreuses sans doute qu'elle contienne.

Je l'ai fait ce soir sous l'influence funèbre de la mort de mon cousin...

Encore un mot. J'aimerais bien que Mistral voyât les vers que je vous envoie aujourd'hui, et si vous me voulez mettre en bonne humeur, montrez-moi les fautes — donnez-moi une leçon de linguistique, afin que je peux les envoyer encore à Avignon dignes de leur dédicace.

Je vous aime, cher ami,
William B. Wyse.

Propriété de Mlle Marie Théodore-Aubanel, Avignon.

L. W. Bonaparte-Wyse à Th. Aubanel

Maple Croft House, near Bradford-on-Avon

ce 20ième juillet, 1865.

Mon cher ami,

...Comment se va Antounieto? Je désire assez voir comment *mes* vers s'impriment...

(1)

William B. Wyse.

(1) Ces deux fragments montrent bien que le français présentait encore des difficultés au poète irlandais. Ils m'ont été communiqués également par Mlle M. Théodore-Aubanel.